MISSIONS

DE LA CONGRÉGATION

DES OBLATS DE MARIE IMMACULÉE

Supplément du N° 60. — Décembre 1877.

SIX LÉGENDES AMÉRICAINES

IDENTIFIÉES

A L'HISTOIRE DE MOISE ET DU PEUPLE HÉBREU

PAR

LE R. P. E. PETITOT, O. M. I.

MISSIONNAIRE AU MACKENZIE (1)

Fort Good-Hope (Mackenzie River's district), North-West territory, British North America, 21 décembre 1876.

Dans ses savantes publications intitulées *le Mythe de Votan* et *Histoire légendaire de la Nouvelle-Espagne*, M. le

(1) Nous publions le travail du R. P. PETITOT à titre de document, non comme vérité démontrée. Nous croyons qu'on peut poursuivre utilement la trace des traditions bibliques à travers les légendes des peuplades les plus reculées du nouveau monde; c'est pourquoi nous applaudissons volontiers aux recherches de notre laborieux confrère, en lui laissant toutefois la responsabilité de ses observations et des conclusions qu'il en tire. S'il faut dire toute notre pensée, il nous semble que l'auteur pousse trop loin la préoccupation des rapprochements. Nous faisons à ce sujet toutes nos réserves, mais nous ne nous reconnaissons pas la compétence nécessaire pour faire des coupures dans une étude de ce genre.
(*Note de la Rédaction.*)

comte H. de Charencey s'est appliqué à élucider les traditions des Indiens de l'Amérique centrale. Le héros tzendale *Votan* ou *Wotan* a surtout arrêté ses regards et mis à contribution les trésors d'érudition de sa plume. Si M. de Charencey ne nous a point appris l'origine première et certaine du demi-dieu guatémalien ; si son travail, quelque remarquable qu'il soit, laisse encore ce héros à l'état de mythe, comme le noble écrivain le reconnaît lui-même ; du moins il a prouvé largement que la légende d'Oxaca se relie à la tradition nationale des Indiens Creeks, et qu'elle est également identique à plusieurs légendes asiatiques d'une origine bouddhique incontestable, telles que la tradition siamoise du roc-serpent Phrà-Ruang, les fables birmanes et chinoises du Pyù-tsau-ti et de Nga-Kwè. Enfin, il rapproche avec bonheur la légende de Votan du mythe grec de Thésée. Après avoir comparé ensemble les traits de ressemblance qu'offrent entre elles ces différentes traditions, l'écrivain conclut, avec Alex. de Humboldt, à l'origine bouddhique et asiatique du mythe de Votan.

Nous osons espérer que, dans ses publications subséquentes, M. de Charencey voudra bien pousser ses curieuses identifications jusqu'au bout, de manière à atteindre le point de départ du mythe votanique ; car *Bouddha*, n'étant lui-même qu'un mythe, doit nécessairement tirer son origine d'un personnage véritable et reconnu par l'histoire. De même que l'ombre exige la réalité objective, ainsi la fable appelle la vérité historique qu'elle déguise et qu'elle cache. Celle-ci nous représente le héros lui-même ; celle-là ne laisse apparaître qu'un masque d'emprunt, qu'un personnage de théâtre.

En reconnaissant que le *Votan* des Guatémaliens n'est autre que la divinité asiatique, dont le culte est observé par un grand quart de l'humanité, le docte philologue

a considérablement agrandi et aplani la *seule et unique voie* par laquelle on puisse un jour parvenir à découvrir toute la vérité touchant ce héros fabuleux. Toutefois, la souche première à laquelle se rattache le mythe de Votan, ainsi que tous ses congénères, tant américains qu'européens et asiatiques, c'est-à-dire le point de départ de la fable elle-même, demeure encore inconnu.

Nous ne pouvons, en effet, reconnaître le réformateur hindou *Sakia-Mouni*, le premier des Bouddha asiatiques, qui vivait 970 ans avant Jésus-Christ, comme l'auteur originaire de son système religieux, puisque, dans sa première phase, la plus humble et la plus humanitaire, le bouddhisme consistait alors tout entier dans la théorie de la métempsycose et de la migration des âmes, laquelle émane de la vieille Egypte, ainsi que cela est reconnu et admis par les savants. Qu'on nous le pardonne, mais il nous paraît exister entre ce *Mouni* et le *Monas* des Grecs, le *Manès* des Egyptiens, le *Manco* des Péruviens, le *Mana* des Sioux-Dakotas, le *Manétu* des Algonquins, le *Sa-Mona* des Siamois, le *Sa-Mana* des Péguans, etc., une trop grande parenté, pour que nous ne placions pas sur le même pied tous ces législateurs et demi-dieux, refusant au premier Bouddha, *Sakia-Mouni*, l'antériorité sur les autres. A nos yeux, il est évident que le mythe bouddhique lui-même émane de l'Egypte, et que si de là il s'est répandu peu à peu jusque dans l'extrême Orient par l'Hindoustan, la Tartarie, le Thibet, la Chine, Siam, le Pégu, l'empire birman et le Japon, et s'il parvint ainsi jusqu'en Amérique, il n'est pas moins vrai que le même culte et la même théorie se firent également jour vers l'occident, par la Grèce, la Germanie, la Gaule et la Scandinavie, de même qu'ils se répandirent au midi parmi les peuplades africaines.

En effet, le *Sakia-Mouni* des Mongols, le *Bouddha* des

Thibétains, n'est autre que le *Fo* des Chinois, le *Boudso* des Japonais, le *Boutan* des Kalmouks, le *Baouthi* des Cingalais, le *Poudan* des Tamouls, le *Thica* des Tonquinois, le *Khodom* des Siamois, le *Koutama* des Pégouans, le *Boutta* des anciens gymnosophistes indiens, le *Boudeå* des Grecs, le *Toth* des Egyptiens, le *Teut* des Celtes, le *Wodan* des Danois, l'*Odin* des Scandinaves, le *Dan* des noirs du Dahomey, le *Vaudou* de ceux du Mozambique, enfin le *Wotan* des Guatémaliens, l'*Odon* des Mexicains, le *Dan-ton*, ou *Sa-Wéta*, ou *Sié-Dhidié*, ou *Sa-kkè-Dènè* des Dènè-dindjié. Tous ces demi-dieux sont des divinités lunaires et peuvent s'identifier avec le dieu lunaire des Scandinaves, *Mena*, et celui des Germains, *Men* ou *Moun*, d'où les mots lune (*moon*) et mois (*men*) dans les langues saxonne et pélasgienne.

Nous espérons prouver que Moïse, le *Mouça* ou *Mausa* des Arabes, le *Moses* des Hébreux et le *Moysis* des Egyptiens, fut le personnage que tous ces mythes identiques révèlent et représentent. Les linguistes qui connaissent l'étroite affinité et la corrélation naturelle qui existent entre les consonnes B, P, V, F, M et la double voyelle W ne seront nullement étonnés de voir le nom de *Bouddha*, devenu tour à tour *Poudan*, *Podda*, *Boutan*, *Boudon*, *Votan*, *Wodan*, *Kodom*, *Kutam*, etc., dériver du mot *Mousa* ou plutôt *Moudha*, nom de Moïse. En tout cas, que le lecteur bienveillant ne se hâte pas de juger notre travail par ce début, mais qu'il veuille bien peser les preuves que nous allons dérouler à ses yeux.

En effet, il est une autre identification de *Wotan* que nous seul sommes à même de produire, et dont nous nous empressons de saisir la science ethnologique. C'est celle du plus grand héros de la grande famille peau-rouge des *Dènè-dindjié*, les plus septentrionaux de l'Amérique anglaise. Probablement ces rapprochements, im-

prévus par nos lecteurs, nous permettront de faire découvrir tout à fait le héros historique dont le *Wotan* des Tzendales aussi bien que le *Bouddha* des Tartares Mongols ne sont que des souvenirs défigurés. Nous osons nous en flatter. Le lecteur sans préjugé hostile à la Bible et au bon sens jugera si nous avons atteint notre but.

Par *mythe*, on n'entend pas une simple fable dénuée de fondement dans l'histoire, mais bien une sorte de parabole énigmatique, par laquelle un sacerdoce hypocrite et jaloux de son autorité et de sa science, tels que l'étaient ceux de l'Egypte et de l'Inde, voilait la vérité au vulgaire ; ou bien un composé emblématique de la symbolique cabalistique des rabbins talmudistes ; ou bien, enfin, et plus communément, un résultat naturel de la dégénérescence d'une histoire véritable, mais qui ne fut jamais consignée dans les archives d'un peuple et que la tradition seule transmit à travers les âges jusqu'à un temps donné.

Nous nous permettons, avant d'entrer en matière, de présenter ici quelques observations bien simples, que notre expérience des langues et des traditions peaux-rouges nous met à même de faire.

On ne doit pas attacher une trop grande valeur à l'ordre suivi par les Indiens dans leurs légendes, à la chronologie qu'elles semblent donner, ainsi qu'aux noms des localités et des héros qui s'y rencontrent. Les traditions des Peaux-Rouges abondent, en effet, en anachronismes autant qu'en synchronismes. Les faits notoires et historiques y sont délayés dans une foule de détails puérils ou ridicules ; des faits d'une origine évidemment très-reculée sont liés avec d'autres beaucoup plus récents. De plus, certaines légendes attribuent à tel personnage les actions qui, dans une tribu voisine, seront présentées comme les faits et gestes d'un autre héros. Les anciens

en agissaient bien de la même manière, et la mythologie des Grecs et des Romains est pleine de ces sortes de quiproquo. Le même héros reçoit aussi différents noms dans différentes peuplades. Enfin, on remarque entre ces légendes le même phénomène que nous offrent les dialectes d'un même idiome peau-rouge, à savoir : que l'accord s'est fait par la compulsion de toutes les versions de la même fable, de sorte qu'on ne peut ni avoir la suite des faits ni posséder parfaitement une tradition quelconque, si l'on ne réunit les diverses variantes qui s'en font dans chaque peuplade.

Mais, par contre, voici des particularités intéressantes que l'étude et la comparaison des légendes indiennes nous révèlent : il est constant que plus on se rapproche de l'extrémité nord-ouest du continent américain, plus les traditions deviennent claires, simples, exemptes de détails puérils ou fabuleux, et, par conséquent, qu'elles revêtent une forme plus archaïque et plus vraisemblable. — Ce sont les peuplades les plus douces et les plus sociables, quelque reculées qu'elles puissent être, qui possèdent les traditions les plus satisfaisantes. — Les légendes des Dènè-dindjié, et même d'autres nations peaux-rouges, non-seulement se rapprochent des faits véritables que nous ont légués les livres historiques ou prophétiques des Hébreux ; mais encore elles contiennent des paroles, des sentences et des proverbes que l'on dirait avoir été calqués sur la Bible, et qui sont comme stéréotypés dans la mémoire des sauvages. Quelquefois ces phrases sentencieuses sont accompagnées de chant, ou prononcées dans une langue dont ils ont, disent-ils, perdu l'intelligence. — Dans chaque tribu, les Indiens racontent les faits mentionnés par leurs traditions, comme s'ils s'étaient passés sur leur propre territoire, c'est-à-dire dans le pays et sur le continent qu'ils occupent actuellement. Et, toutefois,

par une contradiction qui s'explique, ces traditions font une mention constante d'un autre continent situé à l'ouest de l'Amérique et d'où ils tireraient leur origine; ou bien, les narrateurs ajoutent que, à l'époque où leur histoire eut lieu, la terre se trouvait dans une position et dans un état différents de ceux dans lesquels nous la voyons. On voit par là l'erreur dans laquelle est tombé le savant abbé Brasseur de Bourbourg, lorsqu'il a émis l'opinion que l'Egypte, avec sa civilisation et ses mythes, est sortie du Mexique. Le docte américaniste s'est laissé fourvoyer par les traditions des Mexicains et des Yucatègues, qui, comme celles des *Dènè*, des *Dindjié*, des Algonquins, etc., font de leur patrie le théâtre des événements qu'elles racontent. L'amour-propre et la vanité sont travers communs à tous les fils d'Adam. Il était naturel que chacun des anciens peuples qui furent en relation avec les Hébreux, ou qui ouïrent les merveilles notoires que Dieu accomplit en eux, se sentît incliné à se les attribuer. Il ne faut pas oublier, de plus, que tous les événements relatés dans le Pentateuque, depuis la création jusqu'à la dispersion des peuples à Babel, ne sont pas seulement l'histoire du peuple hébreu, mais qu'ils conviennent à tous les peuples du globe. Qu'y a-t-il donc d'étonnant à ce que tous en aient conservé un souvenir plus ou moins vivace? Si donc l'abbé de Bourbourg avait su que la *généralité* des Peaux-Rouges et même des *Kanaks* s'approprie les mêmes héros et les mêmes traditions bibliques, il ne serait pas tombé dans une erreur aussi manifeste. M. de Charencey nous dit qu'en Cœlésyrie, également, les faits ayant rapport à Noé sont très-fréquents et sont présentés comme s'étant passés sur les lieux mêmes. Ainsi en fut-il chez les Grecs, au rapport de Bérose; chez les Egyptiens, d'après Hérodote; chez les Chinois, les Hindous et les Tartares.

On ne saurait nier qu'il existe dans beaucoup de détails apparemment puérils de ces traditions un sens emblématique reposant sur des jeux de mots, sur des termes à signification double ou prêtant à l'équivoque, dont le *sensus obvius* cache, à l'intelligence de quiconque n'est pas initié à l'argot des jongleurs, un fait important. Il nous est difficile de ne pas reconnaître, dans l'esprit qui présida primitivement à la composition de ces légendes, une symbolique cabalistique analogue, sinon identique à celle du Talmud. Le lecteur en jugera.

Nous avertissons également notre bienveillant lecteur que la tradition du héros lunaire, que nous allons donner et expliquer, est possédée également par les Esquimaux, qui le nomment *Tatkrem-Innot ;* par les Pieds-Noirs, qui le nomment *Kokoyé-Natus;* par les Algonquins, qui l'appellent *Mustaté-Awasis.* Voici donc quatre grandes familles américaines, les Esquimaux, les Dènè-dindjié, les Algonquins et les Sioux-Dakotas, qui partagent la même croyance sur un point fort important de leurs théogonies respectives. Toutefois ces quatre peuples sont parfaitement distincts et divisés d'esprit, de langue, de coutumes et de mœurs. Les savants ne seront donc pas étonnés de voir la nation des Creeks et celle des Maya-quiché en possession de la même croyance et tradition, ou plutôt de nous voir assimiler la légende de *Votan* et celle des Chaktas-mustkogulche à la tradition du *Sa-Wéta* ou *Tan* des Dènè et des Dindjié, peuples hyperboréens du même continent. Ils les y retrouveront dans une forme si primitive que nous nous attendons bien à exciter l'incrédulité et le doute dans l'esprit de plus d'un savant. Plus d'un lecteur sera tenté de considérer ces traditions comme une réminiscence confuse des récits des missionnaires. Nous répondrons à cela que nos Indiens ne nous possèdent que depuis tout au plus quinze ans;

que nous avons été leurs premiers apôtres; que nous leur avons prêché Jésus-Christ, et non point Moïse, Abraham ou Samson; qu'il nous est bien difficile de leur faire retenir et de graver dans leur mémoire les rudiments les plus essentiels de notre religion et de nos dogmes; à plus forte raison serait-il difficile d'obtenir d'eux qu'ils se souvinssent de longues narrations, telles que celles que nous allons rapporter; que c'est justement de la bouche des vieillards, c'est-à-dire des personnes dont nous trouvons la mémoire la plus ingrate et la plus fermée à nos enseignements, que nous tenons ces traditions, que les jeunes générations tendent à oublier de plus en plus et à regarder comme des fables. Enfin nous espérons que la critique que nous donnons de ces différentes traditions, et l'accord qui se manifestera dans les diverses tribus, apporteront la conviction dans l'esprit des plus prévenus.

Nous avons déjà donné, soit dans le bulletin intitulé *les Missions catholiques* (1), soit dans la *Monographie des Dènè-dindjié* (2), différentes versions de cette légende. Le lecteur pourra, s'il le juge bon, en prendre connaissance. Ici nous groupons les versions les plus suivies et les plus complètes qui aient cours parmi les peuplades du Mackenzie et de l'Athabaskaw, touchant leur héros ou dieu lunaire.

(1) Directeur, M. l'abbé S. Laverrière, 6, rue d'Auvergne, Lyon.
(2) Paris, 1876. Editeur, E. Leroux, 28, rue Bonaparte.

CHAPITRE PREMIER.

LÉGENDE DU LÉGISLATEUR-DIEU DES CHIPPEWAYANS OU MONTAGNAIS.

§ 1er. BÉTSUNÉ-YÉNELCHIAN (L'ENFANT ÉLEVÉ PAR SA GRAND'MÈRE).

1° Voici la tradition des Montagnais du grand lac des Esclaves :

« Alors, longtemps avant le Grand Père (le Noé des Chippewayans) et les deux frères (Abraham et Loth des mêmes), il y eut une grande famine. Tous les caribous (rennes) s'enfuirent loin de notre terre, et nous y mourions de faim. Alors les hommes (Dènè) quittèrent leur patrie et descendirent pour habiter le long de la mer, dans le désert sans arbres, dans la terre étrangère, afin d'y arracher leur vie.

« Alors, un jour qu'on était en marche, une vieille femme, qui ne pouvait suivre les guerriers que de loin, entendit des cris d'enfant au bord de l'eau. Elle chercha avec soin et trouva, au milieu de la *bouse* des bœufs musqués, un tout petit enfant, qui lui dit : « Grand'mère, « recueille-moi ; je suis venu sur la terre pour faire du « bien aux hommes, mes frères. » La vieille femme ramassa le petit enfant, elle l'éleva soigneusement, et c'est pourquoi on appela celui-ci *Bétsuné-Yénelchian* (sa grand'mère l'a élevé).

« Alors, lorsque *Bétsuné-Yénelchian* devint un peu grand, il s'absentait chaque soir et ne reparaissait plus que le lendemain matin. Dans les commencements, la vieille s'inquiétait beaucoup de ces absences, puis elle finit par s'y habituer. On ne savait où il allait ; mais lui,

par la vertu de la magie, car il était très-puissant, se métamorphosait en renne; puis, s'en allant parmi les rennes, il les attirait à lui, leur touchait le museau de sa baguette (car c'est au moyen d'une baguette qu'il opérait des prodiges), et aussitôt les caribous tombaient morts. Alors il rentrait au camp, ayant la ceinture pleine de langues de caribous qu'il rapportait comme un trophée de sa chasse. C'est pourquoi la vieille ainsi que ses parents adoptifs vivaient dans l'abondance.

« Un jour, cependant, *Bétsuné-Yénelchian* dit à la vieille qui l'avait élevé : « Mère, dites ceci à mes frères : « Si vous voulez me donner en tribut le bout de toutes « les langues des rennes que vous tuerez, je vous pro- « mets de ne vous laisser jamais manquer de viande. Je « vous procurerai des caribous en abondance et demeu- « rerai longtemps parmi vous. » La vieille rapporta aux hommes les paroles de l'Enfant puissant, et les hommes consentirent à ce traité. Aussitôt les rennes commencèrent à abonder, et la viande à devenir très-grasse. Pendant longtemps les *Dènè* furent fidèles à payer leur tribut à l'enfant; mais il arriva un temps où ils l'oublièrent, et les bouts de langue ne lui furent plus donnés : « C'est « fini, je ne demeurerai pas plus longtemps avec ces in- « grats, dit *Bétsuné-Yénelchian* devenu homme; on « m'oublie parce que j'ai été trop bon; si le tribut n'est « pas payé, je partirai. »

« La vieille pleura, elle supplia; mais ce fut en vain : « Mes frères m'oublient, lui répondit le Puissant; eh « bien, je m'en vais. Toutefois je ne les abandonnerai « pas entièrement. Quand ils m'appelleront à leur se- « cours, je viendrai à eux. Quant à vous, tâchez de me « suivre. »

Il dit et disparut au milieu d'un grand troupeau de bœufs musqués. La vieille suivit bien ses traces pendant

quelque temps, mais ce lui était bien pénible, à son âge, de tracer son chemin à l'aide des raquettes. Elle ne put jamais arriver au bout.

« Depuis ce temps-là, quand le caribou manque et que nous sommes menacés de la famine (*tan*), nous allons dans le désert qui borde la mer Glaciale, et nous appetons *Bétsuné-Yénelchian* et les bœufs, dans lesquels il s'est incarné. Ils entendent notre voix ; nous en tuons quelques-uns, et nous échappons ainsi à la disette et à la mort. »

2° Voici la version des *Dènè, mangeurs de caribous*, du bout du lac Athabaskaw :

« Un jour, dans le désert où vivent les rennes, une jeune fille trouva un tout petit enfant couché dans la *mousse*, au bord d'un fleuve (*nilin*). Elle en eut pitié, le recueillit, l'enveloppa d'une peau de caribou et l'éleva elle-même. Cette fille vivait seule et fort pauvrement de racines et de baies sauvages. Un jour qu'elle se lamentait à la vue de son extrême misère, le petit enfant lui dit : « Ne te lamente pas ; je sais où il y a du poisson ; « suis-moi. » Et aussitôt il la conduisit vers un grand lac poissonneux, où ils firent une pêche très-abondante.

« Le petit enfant lui dit encore : « Bientôt mes frères « ne seront plus malheureux ; ils auront des rennes en « abondance. Mère, fais-moi des raquettes. » La pauvre fille, qu'il appelait sa mère, lui ayant fait des raquettes et l'en ayant chaussé, il s'en fut et disparut aussitôt dans les steppes. De la nuit il ne parut pas.

« Le lendemain, quand *Bétsuné-Yénelchian* rentra dans la tente de la pauvre fille, il la trouva seule, étendue à terre, sans feu et presque glacée par le froid. Il l'éveilla, la consola, car elle l'avait cru perdu et mort de froid, et il lui donna quantité de langues de renne.

« Le lendemain et les jours suivants, l'Enfant puissant en agit ainsi : il s'en allait parmi les rennes, les touchait au museau et les tuait par son seul attouchement. C'est pourquoi ses parents adoptifs vécurent très-bien pendant longtemps.

« Etant devenu homme, *Bétsuné-Yénelchian* continua à être le bienfaiteur de son peuple. Un jour, cependant, il monta sur un rocher élevé, et dit : « C'en est fait ; je ne « vivrai pas longtemps désormais ; mais tous ceux qui « s'adresseront à moi dans le besoin seront exaucés. Je « leur enverrai des caribous en abondance. »

« En ce moment on vit sortir de toutes les issues de la forêt des ours blancs, des ours jaunes et des ours noirs (*sas*), qui tous vinrent droit à *Bétsuné-Yénelchian*. « Al-« lons, c'est le moment de la séparation, dit-il à ses frè-« res ; une grande nation m'attend au-delà de la mer. Il « faut que j'aille à elle ; partons ! » Ce disant, il s'élança au milieu des ours, et on ne le revit jamais plus. »

3° Ecoutons maintenant la version des *Dènè Couteaux-Jaunes,* qui habitent entre le grand lac des Esclaves et la rivière du Cuivre :

« Un jour, dans le désert qui borde la mer, la disette (*tan, dan*) de viande régnait parmi les *Dènè*. On était donc en quête de rennes, mais vainement. C'était très-pénible.

« Alors, on entendit comme les vagissements d'un enfant au bord de la rivière du Cuivre. Il y avait là beaucoup de jeunes filles. Elles se mirent à la recherche de la voix, mais sans succès. Survint une vieille femme, qui trouva bientôt un tout petit enfant, merveilleusement beau, couché dans l'empreinte du sabot d'un renne. Elle le prit, l'éleva avec amour ; c'est pourquoi on l'appela *Bé-tsuné Yé-nelchian*. Quoique tout petit, il parut bien-

tôt qu'il était très-puissant par la vertu de son ombre.

« Un jour, *Bé-tsuné Yé-nelchian* dit à la grand'mère : « Les hommes, mes frères, sont bien malheureux ; je « veux aller les trouver. Ils ont faim ; je veux aller leur « procurer de la viande. » Alors la vieille pleura ; elle le lui défendit ; mais lui l'en pressait plus vivement encore. Enfin elle le laissa partir, et il s'en alla vers les *Dènè*, ses frères.

« Quand l'Enfant magique revint à la tente de la grand'mère, elle était étendue inerte, sans feu et la tête glacée. Il la tira de sa léthargie : « Mère, voyez, » dit-il, et, défaisant sa ceinture, il en laissa tomber quantité de bouts de langues de renne : « Mes frères vivront à leur « aise maintenant, dit-il, pourvu qu'ils se souviennent « de moi. »

« Il demeura, en effet, longtemps parmi ses frères, et le caribou ne leur faisait jamais défaut. Un jour, dans le désert sans arbres, on chassait péniblement, car il n'y avait point d'eau. Nous mourions donc de soif : « Attendez, » dit l'Enfant puissant, devenu homme ; et, ayant fabriqué une flèche magique, il la ficha en terre, et il jaillit aussitôt de cet endroit de l'eau en abondance.

« Enfin, étant devenu vieux, il gravit une montagne : « Je vais bientôt mourir, dit-il à ses frères ; mais je « ne vous abandonnerai pas. Quand vous serez dans la « détresse, invoquez-moi, et je viendrai à votre secours. » Alors il se fit dresser en ce lieu élevé une loge de médecine (*chunsh*), et, y étant entré, il évoqua son esprit ou ombre. Comme il n'en sortait plus, on s'aventura dans le pavillon pour voir ce qu'il était devenu ; mais il n'y était plus. Depuis ce temps, on ne sait ce qu'il est devenu. »

§ 2. OLTSINTRÉDH (OPÉRANT-BATON), TRADITION DES COUTEAUX-JAUNES.

« *Oltsintrédh* (Opérant-bâton, c'est-à-dire celui qui opère par la verge) était un homme fort puissant. Il opérait des prodiges au moyen d'un bâton ; c'est pourquoi nous l'appelons ainsi.

« Un jour, le Grand Ennemi lui enleva ses deux sœurs : « Tu n'es pas un homme, lui dit quelqu'un, puisque « tu te laisses ravir tes parents. » Alors il se fâcha contre son adversaire; il le frappa, et, sans le vouloir, il le tua. Après ce coup, il se leva et dit : « Il faut que je délivre « mes deux sœurs. » Aussitôt il partit avec son frère, pour se mettre à leur recherche. Comme ils cherchaient chacun de leur côté, ils avaient convenu d'un signal pour se retrouver; car ils vivaient parmi leurs ennemis, les *Eyunnè*. *Oltsintrédh* suspendait donc une crécelle à la cime d'un arbre, et, lorsque le vent l'agitait, la crécelle était entendue par les deux frères, qui s'en revenaient camper en ce lieu.

« En cherchant leurs sœurs, les deux frères arrivèrent dans une contrée dont les habitants ne se nourrissaient que d'une gomme blanche. Ils ne purent séjourner en ces lieux; car ce mets les écœurait.

« Etant partis de là, ils vinrent dans un pays dont le peuple se nourrissait de grives. Lui-même, *Oltsintrédh*, tendit pour ces gens-là ses filets, et d'un seul coup il en prit des quantités prodigieuses. Mais, comme il ne trouva pas ses deux sœurs en ce lieu, il passa au delà.

« *Oltsintrédh* arriva alors dans une contrée dont les habitants étaient comme des lièvres ; ils vivaient dans une obscurité profonde et dormaient sans cesse. Pour eux il produisit la lumière ; puis il les changea en hom-

mes. Mais il ne demeura pas longtemps en ce pays.

« Enfin, il parvint à une vaste tente, à la tente du Grand-Ennemi, le chef des *Eyunnè* (les femmes). Là, ses deux sœurs se désolaient dans la captivité. Comme ce jour-là leur mari était à la chasse, *Oltsintrédh* lui reprit ses deux sœurs et se sauva avec elles, ainsi que son frère, qui l'accompagnait. Lorsque le Grand Ennemi revint de la chasse et qu'il ne vit plus ses deux femmes esclaves, il entra en colère et se mit aussitôt à leur poursuite. Comme il était lui-même un magicien puissant, il dressa des embûches aux fugitifs.

« Un matin, donc, en s'éveillant, ceux-ci se trouvèrent au fond d'un précipice, dans une crevasse de rochers très-profonde : « Ne vous épouvantez pas, dit *Oltsin-* « *trédh* à ses sœurs ; confiez-vous à moi ; recouchez-vous « et dormez. » Aussitôt elles se recouchent, et lui, par la puissance de sa baguette, les tire hors de l'abîme en en faisant monter le fond au niveau du sol environnant.

« La seconde nuit étant arrivée, ils campèrent dans le désert ; mais, à leur réveil, ils se trouvèrent au milieu des eaux, sur une petite île déserte. Les deux sœurs se désolaient : « Ce n'est rien, leur dit leur frère ; couchez-vous « et dormez. » Ce disant, il fit surgir une chaussée de castors entre l'île et la terre ferme, durant leur sommeil, de sorte qu'à leur réveil ils traversèrent fort bien le lac à pied sec.

« A la fin de la troisième nuit de bivouac, ils se trouvèrent enterrés dans un grand marais bourbeux. Les deux sœurs n'en pouvaient plus. Le Grand Ennemi était si mauvais ! que faire ? « Recouchez-vous encore et dormez, » dit *Oltsintrédh* avec confiance. Aussitôt, par sa puissance, il se forma à travers le marais un sentier de sable dur et sec, sur lequel les sœurs traversèrent les eaux fangeuses.

« Enfin, le Grand Ennemi, voyant qu'il ne pouvait

venir à bout d'*Oltsintrédh*, le laissa partir en paix ainsi que ses sœurs. Alors lui-même dit à son frère : « Viens « avec moi, je vais tuer tous les hommes ennemis, « après quoi je les ressusciterai. » Il se dirigea vers une haute montagne qu'ils gravirent tous deux. Il y tonnait affreusement. Au milieu de la foudre, *Oltsintrédh* ramassa deux pierres plates, des pierres de tonnerre, et les ayant jetées parmi ses ennemis, ils tombèrent au même instant sans mouvement et sans vie. Il descendit alors de la montagne. Arrivé en bas, *Oltsintrédh* trouva sa vieille mère affolée, sa vieille mère qui l'avait élevé. Elle chantait, la vieille, elle dansait : « Mes chants « sont nombreux, disait-elle ; je .connais beaucoup « d'hymnes. » Ce disant, elle dansait comme une folle. Or, cette vieille, c'était un renard. *Oltsintrédh* la frappa à la tête et la renversa sans vie.

« *Oltsintrédh* vécut fort longtemps. La vieillesse seule (*chan*) en vint à bout. »

§ 3. IDENTIFICATIONS.

Le lecteur aura sans doute déjà remarqué les nombreux points de ressemblance que cette version présente avec l'histoire de Moïse et les pérégrinations des Israélites dans le désert. On y retrouve même quelques traits qui font ressouvenir de quelques particularités de la vie du Sauveur. Ces points de ressemblance n'ont point échappé aux sauvages eux-mêmes ; mais il n'entre pas dans notre plan de les faire ressortir ici. Nous voulons mettre seulement en relief le parallèle existant entre les traditions susdites et l'histoire du grand législateur du peuple hébreu.

Une grande famine (*ton*) oblige les *Dènè* à quitter leur patrie, pour se diriger vers les déserts du littoral, afin

d'y chercher leur vie. — Une grande famine ayant désolé le pays de Chanaan, qu'habitaient les fils de Jacob, ceux-ci émigrèrent dans les plaines de l'Egypte, au bord de la Méditerranée.

Le héros chippewayan fut trouvé au bord d'un fleuve (*Nilin*), par une troupe de jeunes filles, dont une l'éleva et l'adopta pour son fils. — Moïse, enfant, fut trouvé au bord du Nil, fleuve d'Egypte, par les filles d'honneur de Thermutis, qui l'éleva, l'adopta, et essaya même de le faire passer pour son fils et de le pousser au trône des Pharaons.

Le héros chippewayan, ainsi que Moïse, était merveilleusement beau.

Une vieille femme est dite ailleurs avoir élevé l'enfant, de même que ce fut la vieille Egypte qui initia Moïse à ses sciences, à ses arts et à son antique civilisation.

Le héros *dènè*, comme Moïse, reçut son nom des circonstances qui accompagnèrent son enfance. L'un et l'autre furent puissants et opérèrent des merveilles à l'aide d'une baguette ou d'un bâton ; l'un et l'autre furent les bienfaiteurs de leurs compatriotes qu'ils appelaient avec amour leurs frères.

Bétsuné-Yénelchian promet aux *Dènè* d'être leur protecteur et leur pourvoyeur à jamais, pourvu qu'ils lui payent un tribut de bouts de langues. Moïse fait, au nom de Dieu, la même promesse aux Hébreux, pourvu qu'ils soient fidèles aux préceptes de la loi et à la circoncision (1).

Les *Dènè*, comme les Hébreux, acceptent le pacte. Les *Dènè*, du moins ceux de l'extrême Nord, pratiquent la circoncision.

Le héros chippewayan vient sur la terre pour y faire du bien à ses frères. Ailleurs il est dit qu'il délivra ses

(1) Exode, cap. xxiv, vers. 3.

deux sœurs de la captivité, dans laquelle les retenait le Grand Ennemi, chef de la nation des Femmes (*Eyunné*), car ce mot signifie *femmes* dans les dialectes *dènè* du Nord. — Moïse reçoit de Dieu l'ordre d'aller délivrer ses frères de la servitude des Pharaons. Les Israélites furent plus tard divisés en deux maisons : celle de Juda et celle d'Israël, que le prophète Jérémie appelle souvent *les deux sœurs*. — *N'avez-vous point vu ce qu'a fait la rebelle Israël ? Elle s'en est allée*, etc. (Jérémie, chap. III, v. 6,) — *Et la perfide Juda, sa sœur, voyant que j'avais répudié la perfide Israël*, etc. (*Idem*, v. 8.) — *Allez donc trouver la rebelle Israël et criez vers le Nord, où elle est maintenant*, etc. (*Idem*, v. 11.) — *En ce temps-là, la maison de Juda ira trouver la maison d'Israël, et elles retourneront de la terre de l'Aquilon*... (*Idem*, v. 18.)

Ainsi que Moïse, le héros *dènè* tue un homme ennemi, qui insultait au malheur des siens. — Ainsi que lui, il fait jaillir une source d'eau vive en frappant le rocher. Mais ils le frappent, l'un d'une baguette, l'autre d'une flèche.

Oltsintrédh et son frère travaillent de concert à la délivrance de leurs sœurs, comme le firent Moïse et Aaron, relativement aux deux maisons de Jacob et de Joseph.

Le Grand Ennemi s'opposa au départ des deux sœurs et, par la vertu magique, leur suscita des embûches. — Le Pharaon se refusa également à laisser partir les Hébreux et tenta de déjouer par la magie les prodiges que Moïse et Aaron opéraient pour le contraindre. *Oltsintrédh* demeura vainqueur dans cette lutte, ainsi que le fut Moïse.

Le héros *dènè* fait traverser à pied sec par ses sœurs un grand lac d'abord, une eau fangeuse ensuite. — Les Hébreux, sous la conduite de Moïse, traversent à pied sec la mer Rouge. Plus tard, ils renouvellent le même prodige au passage du Jourdain. Le Nil est appelé *eau bourbeuse* par l'Ecriture (Josué, chap. XIII).

Oltsintrédh délivre ses sœurs du fond d'un précipice en faisant monter l'abîme au niveau des terrains environnants. — Moïse opéra la même merveille aux sources du torrent d'Arnon, ainsi qu'aux puits des Moabites. « Alors Israël chanta ce cantique : « Que le puits « monte !... » Et ils chantaient tous ensemble : « Que le « puits monte !... » (Nombres, chap. XXI, v. 15-20).

Les sœurs d'*Oltsintrédh* campèrent longtemps dans le désert avant de revoir leur patrie ; toutefois la tradition ne fait mention que de quatre bivouacs. — Les Hébreux demeurèrent quarante ans dans le désert d'Egypte avant de parvenir dans la terre du partage.

Oltsintrédh traverse un désert dont les habitants se nourrissaient d'une gomme blanche. — Pendant quarante ans Moïse nourrit son peuple de la substance blanche de la manne. Les uns et les autres en furent dégoûtés.

Oltsintrédh parcourt ensuite une contrée où l'on ne se nourrissait que de grives dont il prit une grande quantité. — Moïse procure aux Hébreux, par deux fois, une grande abondance de cailles. Certains rabbins ne nomment pas la caille, mais font seulement mention d'*oiseaux très-gras.*

Oltsintrédh vécut ensuite parmi des hommes-lièvres, qui vivaient au milieu de ténèbres épaisses. Il leur procura la lumière et en fit des hommes. — Les Hébreux, captifs sous les Pharaons, avaient la timidité du lièvre. D'affreuses ténèbres pesèrent sur toute l'Egypte, sous Moïse, tandis que les Israélites vivaient dans la lumiere. Eux-mêmes, dans le désert, vécurent *sous la nuée,* comme le dit saint Paul. Enfin Moïse fit des hommes de ses frères, en les constituant en nation, en relevant leur courage et en les envoyant à la conquête d'une patrie.

Oltsintrédh gravit une montagne au milieu du tonnerre ; il y ramasse deux pierres plates qu'il lance dans

les rangs de ses ennemis, et ce faisant, il les foudroie.— Moïse reçoit la loi sur le mont Sinaï, au milieu des tonnerres et des éclairs. Il descend de la montagne avec les deux tables de la loi, et les jette au milieu des Israélites à la vue de leur prévarication ; 23 000 hommes périrent par le glaive des lévites, à la suite de cette action.

En descendant de la montagne, *Oltsintrédh* aperçoit sa vieille mère qui dansait et qui chantait comme une folle. Cette vieille était un renard. Il la frappa à la tête et la renversa sans vie. — En descendant du Sinaï, Moïse est transporté de courroux, à la vue de la nation d'Israël dansant et chantant follement autour des dieux de la vieille Egypte, le bœuf Apis, c'est-à-dire Sérapis. Le Seigneur dit d'Israël qu'il est un peuple à la tête dure (Exode, chap. XXIII, v. 5) ; ailleurs, le Saint-Esprit le représente comme rempli de duplicité, d'astuce et de fourberie. Moïse brisa l'idole d'Apis et la réduisit en poudre.

Enfin, devenu vieux, le héros *dènè* gravit une montagne pour y mourir, ainsi que le fit Moïse. (Deutéron., chap. XXXIV.)

Avant de mourir, le bienfaiteur des Chippewayans leur promet de ne les abandonner jamais et de les secourir quand ils recourront à lui. — Moïse promet le secours de Dieu aux Israélites, pourvu qu'ils lui soient fidèles. (Deutéron., chap. XXVIII.)

Le héros chippewayan s'écrie qu'un grand peuple l'attend au-delà des mers. — Moïse prédit les grandeurs futures du peuple hébreu, et dit qu'il peuplera la terre d'un pôle à l'autre. (Deutéron., chap. XXXIII.)

Bétsuné-Yénelchian disparut tout à coup et nul d'entre les *Dènè* chippewayans ne sait ce qu'il devint. — Les Hébreux ignorèrent toujours le lieu de la sépulture de Moïse. (Deutéron., chap. XXXIV, v. 6.)

Toutefois, plusieurs Chippewayans s'accordent à dire,

avec les *Dènè* du Mackenzie, que leur héros partit pour la lune, dans laquelle il réside sous le nom de *Sa-Kkè-Dènè* (Astre-dans-homme); ce nom n'offre-t-il pas quelques rapports avec *Sakia-Muni* du Bouddha? Nous retrouverons cette version beaucoup plus claire ailleurs. Il est bon de noter ici que le monosyllabe *sa*, en dènè, signifie à la fois soleil et lune, comme le *samech* des Hébreux et le *sin* des Assyriens. Mais, outre le mot *astre*, le monosyllabe *sa* signifie aussi la beauté et la bonté: *sa* bien, bon, *san* bonté; la racine *S* convenant à tout ce qui caractérise le bien, le beau et le bon, soit moraux, soit physiques, tels que l'ordre *sè*, la joie *san*, les ajustements *sun*, la rondeur et la ligne circulaire *son*, etc. Dire que *Bétsuné-Yénelchian* est parti pour l'astre des nuits (*sa*), ne serait-ce donc pas une manière énigmatique et peut-être cabalistique d'exprimer qu'il est allé rejoindre l'Etre beau, bon et parfait par excellence, c'est-à-dire Dieu?

Quant à ceux qui le font incorporer à l'ours, qui représente toujours la Divinité dans les traditions *dènè*, il nous est impossible de ne pas voir dans cette version un quiproquo causé probablement par l'homonymie que présentent le nom de l'ours (*sas* en dènè, *s'a* dans les autres dialectes, *sié* en dindjié) et celui de la lune (*s'a* en dènè, *s'ié* en dindjié). Quoi qu'il en soit, nous devons noter ici en passant les deux exemples de croyance à la métempsycose et aux incarnations successives que nous offre cette tradition montagnaise. Nul n'ignore que cette théorie parvint dans l'Inde par l'Egypte, et que les Juifs eux-mêmes en furent entachés.

Bétsuné-Yénelchian, appelé aussi *Oltsintrédh* ou la Verge opérante, et enfin *Sa-Kkè-Dènè* ou l'habitant de l'astre, Astarté, s'incarne ici dans le bœuf musqué, dans la *bouse* duquel il fut trouvé, et ailleurs on l'identifiera avec le soleil, puis avec la lune. N'avons-nous pas dans ce triple

caractère le mythe antique d'Osiris, ou le soleil, appelé aussi *Amon*, émigrant après sa mort dans le bœuf *Apis* et renaissant dans son fils *Osar*, dieu mâle lunaire, appelé également *Da-Khons* ou *Khons*, lune? En tout cas, on peut prendre note de la conformité qu'offrent les noms d'*Osar*, de *Sa-kia-Muni*, de *Sa-Kkè-Dènè*, de *Sa-Mana-Khodom* et de *Sa-Mana-Kutama*, héros que nous avons plus d'une raison de croire identiques, comme les chapitres suivants pourront le prouver. Manéthon donne à Moïse le nom d'*Osar-Siph* ou le dieu lunaire Taupe, d'après Guérin du Rocher. Nous verrons plus loin que les Dènè-dindjié septentrionaux appellent leur héros *la taupe* ou la *musaraigne*, dont le nom, en chippewayan, est *dan* ou *tan*; monosyllabes qui, joints aux particules-articles *dènè* O ou WO, forment le nom de *Odan* ou *Wotan*, le héros tzendale.

CHAPITRE II.

HISTOIRE LÉGENDAIRE DU DIEU MALE LUNAIRE DES DÈNÈ PEAUX-DE-LIÈVRE DU BAS MACKENZIE.

§ 1er. NI-OTTSINTANÈ (L'ENFANT DE LA MOUSSE). — ETSÈNULLÈ (LE BIEN-AIMÉ). — SA-WÈTA (L'HABITANT DE LA LUNE).

« Au bord d'un fleuve (*Niliné*, *ϸoɦ*) on entendit pleurer un tout petit enfant. Plusieurs jeunes filles le cherchèrent en vain ; mais une vieille femme s'étant mise à sa recherche avec elles, elle le trouva et le recueillit. Il était couché tout nu dans un nid de *mousse* (*ni*). C'est pourquoi on l'appela *Ni-Ottsintané*, l'Enfant-Mousse. Alors la vieille le donna à une des jeunes femmes pour qu'elle le nourrît ; après quoi elle l'adopta pour son fils.

« Quoique tout petit, l'Enfant-Mousse faisait des merveilles à l'aide d'une baguette de saule, et il procurait à sa mere adoptive, en vertu de sa magie, un grand nombre de rennes.

« Lorsque l'Enfant-Mousse fut devenu un peu plus grand, il dit à sa mère : « Mère, dites à mes frères : Séparez pour moi l'épaule et l'estomac des animaux que « je vous procurerai. » La vieille obéit à son ordre, mais elle n'éprouva que des refus de la part de ceux dont l'enfant était le bienfaiteur. Aussi l'enfant se coucha-t-il attristé et sans prendre de nourriture. Sa mère s'en alla donc de tente en tente, disant à tous : « Mon fils, si bon « et si puissant, vous a demandé comme un tribut l'épaule « et l'estomac des caribous qu'il tue pour vous ; pourquoi « les lui refuser ? c'est bien mal d'en agir si durement en« vers lui. » Mais on ne l'écouta pas. Un vieillard, un grand chef, très-puissant et grand magicien, appelé *Tratsan-éko* (le Corbeau qui court), répondit : « Ne les lui « donnez pas. Ce petit étranger-là est par trop préten« tieux. » L'Enfant-Mousse se coucha donc en colère.

« Cependant les hommes (Dènè) avaient tué un grand nombre de bœufs musqués et de caribous. On les avait dépecés ; on en avait boucané et fait sécher la viande, comme de coutume, et leur viande était suspendue sur des échafaudages. Tout à coup, afin de punir ces ingrats, *Ni-Ottsíntané* se prit à réfléchir, sur le minuit, afin de faire de la magie : « *Nonnà tamine! nonna tamine!* » répétait-il. Ce que ces paroles signifient, nous ne le savons plus. Mais au même instant la viande se mit à bruisser et à pétiller ; les morceaux se rejoignirent ; elle se ranima entièrement, et les bœufs musqués, ayant repris vie, s'échappèrent dans le désert ; de sorte qu'il y eut la famine (*ton*) dans tout le camp.

« C'est ce petit méchant Enfant-Mousse qui a fait le

« coup, » se dirent les hommes. On voulut s'emparer de lui, mais il s'échappa de leurs mains on ne sait comment, et disparut. La nuit venue, l'enfant était de nouveau couché auprès de sa mère adoptive ; mais celle-ci, à son réveil, sentit son cœur glacé. Elle avait le cœur glacé ainsi que la tête.

« Le lendemain, les hommes prirent dans leurs lacs un bon nombre de rennes ; mais l'Enfant-Mousse fit encore la magie, et, tous ces animaux ayant disparu, la famine régna de nouveau dans le camp. On n'en pouvait plus : « Quel méchant garçon! se disait-on ; pourquoi veut-« il nous détruire par la faim (*ton*) ? » Mais lui, se rappelant que ces gens-là avaient fait périr ses parents, n'avait pas déposé sa colère.

« Le jour suivant, l'Enfant magicien, réveillant de nouveau sa grand'mère, la trouva encore ayant la tête froide et le cœur glacé. *Sa-Wéta* lui dit : « Mère, je veux « aller trouver le Corbeau. » Or, ce Corbeau était, comme nous l'avons dit, un grand chef fort puissant et très-méchant. Il avait épousé malgré elles deux sœurs, et il habitait, non pas dans une tente, mais bien dans une jolie maison de bois, au fond de laquelle on apercevait ses jolies coupes, ses jolis plats travaillés, également de bois. Quand l'Enfant dit à la vieille qu'il voulait aller trouver le Corbeau pour lui reprocher sa dureté, elle s'épouvanta : « Que vas-tu faire chez cet homme ? lui dit-« elle ; tu sais bien combien il est malin et puissant. » Mais lui : « N'importe ; il faut que j'y aille, » répondit-il.

« *Ni-Ottsintané*, que nous appelons aussi le Bien-Aimé (*Etsenullé*) et *Sa-Wéta*, ou l'Habitant de la lune, se rendit donc chez le Corbeau-qui-court. Il pénétra en colère jusqu'au fond de sa demeure ; il renversa de fond en comble tous ses vases et ses coupes; il répandit tout autour

un liquide inflammable, et les détruisit par le feu. Le Corbeau étant absent, sa femme, qui survint, s'écria : « Pourquoi fais-tu cela, méchant petit *tabou de bouse* « (*kofwèné tsanné*) ? »

« *Sa-Wéta* se cacha toute la nuit ; mais il opérait dans l'ombre.

« Le jour suivant donc, lorsque le Corbeau s'éveilla, il trouva sa maison toute remplie d'un duvet blanc magique, que l'Enfant-Mousse avait fait tomber de la lune, durant la nuit. Le Corbeau, indigné, lui dit : « Enfant, « pourquoi en agis-tu ainsi sans cesse avec nous ? » Mais *Ni-Ottsintané* faisait semblant de dormir.

« Cependant les hommes s'étaient dit les uns aux autres : « Marchons sur l'ennemi ; poursuivons-le dans sa « marche. » On partit donc pour la guerre. Le Corbeau et tout son peuple se mirent à la poursuite de leurs ennemis, les Dènè. *Ni Ottsintané* les laissa partir ; ensuite il dit à la vieille grand'mère : « Moi aussi, je veux aller « avec les guerriers ; laissez-moi donc partir. — Que « dis-tu là ! s'écria la vieille ; toi, si petit, tu vas périr « de froid et de misère ! » Il ne répondit rien ; mais, la nuit, il disparut, et rejoignit le Corbeau et ses guerriers. Avant de se présenter devant le grand chef des ennemis, il ramassa et cacha sa chevelure, car ces hommes se rasaient la tête et portaient des cheveux d'autrui. Lorsque le Corbeau aperçut l'Enfant-Mousse, du seuil de sa tente il lui dit : « Mon ami, qu'êtes-vous venu faire ici ? — « Je suis venu pour combattre, » répondit l'Enfant magicien. On partit.

« Cependant *Sa-Wéta*, après avoir rejoint les guerriers, n'alla pas plus loin. Il ne les suivit pas, il ne tua personne ; mais il se recueillit ainsi qu'il faisait toujours avant d'opérer des prodiges. Ensuite il prit une petite chienne blanche ; il lui coupa le bout du nez (*inron*), la

saigna, la tua, et de son sang en frotta la tente. Cela fait, il se recoucha et fit semblant de dormir ; mais, en réalité, il se joua toute la nuit avec un enfant magique. Alors, à minuit, un grand cri retentit dans tout le camp. Tous les ennemis étaient transpercés de ses flèches invisibles. Il y avait du sang et des morts partout. Durant toute la nuit, à mesure que le sang de la chienne blanche coulait, le sang humain coulait aussi par tout le camp ennemi. De toutes parts, on n'entendait que ces paroles : « Hélas ! il y a du sang dans la maison. Mon fils perd « tout son sang. Le mets tabou le châtie ! » C'était donc excessivement pénible. Le Corbeau-qui-court ne savait plus que penser. Il prononça ce peu de mots d'un air sombre : « On a blasphémé la grande montagne. Il « mangé notre fétiche, l'animal-dieu (*el-loûnè*). »

« Cependant *Ni-Ottsintanè*, disparaissant, était retourné auprès de la grand'mère. Il la trouva comme auparavant étendue à terre, sans feu, et le cœur glacé. Le lendemain, il lui dit : « Je pense que mes frères n'ont plus « rien à manger, laissez-moi donc partir. Faites-moi « un gâteau de viande et de graisse, afin que je le leur « porte. » La vieille lui obéit, parce qu'elle lui obéissait toujours. Elle fit donc le gâteau et le plaça en dehors de la loge, afin que l'Enfant lunaire pût le prendre ; car, durant la nuit, il avait disparu, selon son habitude. Mais sa vieille mère ne s'inquiétait plus de ces absences, elle y était accoutumée. Alors *Sa-Wéta* apparut tout à coup. Il avait tué une hermine (*zoë*) ; en marchant il en avait répandu le sang autour de la tente ; il le répandit aussi le long du sentier et sur le gâteau lui-même. Il fit cette opération magique au bord d'un grand lac, où il demeurait. Alors, au même moment, le grand lac s'entr'ouvrit d'une rive à l'autre ; le lit du lac apparut à sec, et tout au fond on aperçut d'immenses quartiers de viande empilés.

C'était là que se trouvait cachée toute la viande qu'il avait fait disparaître du camp de ses ennemis. C'est ainsi que, par la magie du sang versé et du gâteau de viande, il procura à ses frères une grande abondance de viande.

« Longtemps après cela, il arriva que les frères de l'Enfant-Mousse tendirent leurs rets aux poissons du grand lac ; mais ils ne pouvaient rien prendre. Le poisson manquait absolument. L'Enfant magique se rendit donc au bord de la mer, et ne dit que ces mots en soupirant : « Quoi donc ! j'aurais conduit en pure perte mes « frères jusqu'au *Pied-du-Ciel*, leur patrie ! Pourquoi « donc maintenant le grand lac est-il infructueux pour « eux ? » Aussitôt le poisson abonda.

« Pendant longtemps l'Enfant-Mousse, devenu homme, en agit ainsi. Il opérait sans cesse de nouvelles merveilles, et cependant il demeurait toujours seul et dressait son pavillon loin du camp. Un jour qu'il avait procuré une grande abondance de viande, il leur dit de nouveau : « Séparez-moi l'épaule et les entrailles des victimes que « vous ferez » Alors le Corbeau, lui tout seul, répondit : « Non, non, ne les lui donnez pas ; cet enfant est par « trop vain. » *Ni-Ottsintanè* se retira en colère comme la première fois, et se coucha sans manger : « Mere, dit-il « à la vieille, c'en est fait ; ces hommes sont mauvais et « ingrats ; il faut que je les détruise et que je m'en aille « ailleurs. Déjà j'ai habité le soleil, mais sa lumière était « trop brûlante, et c'est pourquoi je suis descendu sur « cette terre pour faire du bien aux hommes ; mainte- « nant donc que les hommes ne veulent plus de moi, je « m'en retourne là-haut ; mais j'habiterai la lune. C'est « là que ceux qui me haïssent me verront. Cette nuit, « continua-t-il, liez solidement la tente, et ne sortez pas. « Quant à moi, je m'en vais d'où je suis venu ; mais je ne « vous abandonnerai pas. Quand vous serez dans le be-

« soin, criez vers moi, et je viendrai à vous. » Et comme sa vieille mère et ses parents adoptifs se désolaient : « Allons, dit-il, ne pleurez pas ; il n'y a rien, en ce que je « vous dis, qui puisse vous désoler. Dormez et campez « encore une nuit et une autre nuit ; tendez vos lacets aux « rennes et vos filets aux poissons entre chaque nuitée ; « et c'est ainsi que vous parviendrez à me suivre dans la « lune. » Il se ceignit la tête d'un bandeau, et ajouta : « Le soleil en agira de même ; lorsque l'homme mourra, « l'astre pâlira. » C'est pour cette raison qu'en temps de famine (*ton*), lorsque nous mourons de faim, s'il arrive que le soleil pâlisse et s'entoure d'un halo, nous disons : « L'astre combat pour nous. »

« Après avoir ainsi parlé, *Ni-Ottsintané* disparut. Et ses parents se couchèrent après avoir soigneusement fermé les tentes. Au milieu de la nuit, un vent effroyable parcourut le camp et y fit d'affreux ravages. Le Corbeau, épouvanté, s'écria : « Il a trempé la touffe d'herbe dans « le sang, et l'esprit est venu dedans ! » Alors tout le camp se leva comme un seul homme. On courait ahuris à travers les tentes, et un grand nombre de personnes gisaient mortes et tuées par le *Grand Esprit de la mort.* (*Ettsonné*).

« Quant à l'Enfant puissant, il était parti pour la lune, où on peut le voir encore. On l'appelle maintenant *Sa-Wéta* (l'habitant de la lune), *Ebœ-ekhon* (épée et bouclier), *Klo-da-tsoté* (rat rouge, au museau pointu, c'est-à-dire musaraigne), *Edzé* (le cœur), et enfin *Ettsonné* (le génie de la mort).

« C'est pourquoi, presque à la fonte des neiges, au troisième mois qui s'appelle la *lune du rut des rennes* et au renouvellement de la lune, nous célébrons la fête de *Sa-Wéta*, appelée le *Passage funèbre à travers les tentes* (*Kron-tra na-exélé tsatéli*). A cette fin, on cuit de la viande sous

terre à l'étuvée dans des vases de racine tressée, puis on en remplit des gibecières. Alors les jeunes gens, leurs gibecières pleines sur le dos, les reins ceints et un bâton à la main, se réunissent à minuit dans une tente. Puis, ressortant, ils courent à travers les loges en chantant de temps à autre vers la lune : « *Ouf! sé-dha! Klo-do-tsolé* « *él'è-kkè-tra nondatralè! ttsu-chiw yéen!* » c'est-à-dire : « Holà! souris rouge au museau pointu, hâte-toi de passer « par-dessus terre en forme de croix. Montagne du bois, « arrive! — Pourquoi donc la lune disparaît-elle comme « si elle allait tomber du ciel? » pensons-nous. L'astre est sans doute en souffrance, et de peur qu'on ne le tue, nous crions et chantons. Après quoi on fait un repas nocturne sous les tentes. C'est ainsi que nous obéissons aux ordres mêmes de l'Habitant de la lune, *Sa-Wéta* ou la musaraigne (*Wotan*) : « Au troisième mois, quand la lune pas« sera, nous dit-il jadis, vous ferez un repas à minuit et « vous passerez la nuit dans la neige et en plein air. »

« Depuis ce temps-là également, quand un homme *dènè* désire prendre beaucoup de rennes ou bien qu'il désire se défaire de ses ennemis, il prend un petit enfant, il l'enveloppe dans une peau de renne garnie de son poil et le lie par huit cordes, dont quatre partent du cou et quatre autres des pieds de l'enfant; et au moyen de ces lanières il le balance en chantant et en criant. C'est la magie appelée l'*Enfant lié* ou le *Jeune Homme bondissant*. Pendant longtemps on le balance ainsi et on s'en joue. Après quoi on fait un festin. Et si quelqu'un survenant entend ce bruit dans une tente, il ne manque pas de demander au magicien : « Ton jeune homme magique ne me tuera pas, « sans doute? » Et si celui qui se livre à cette magie est animé de bonnes dispositions envers le passant, il lui répond négativement, du fond de sa tente. Alors le passant peut entrer; sinon il faut qu'il s'éloigne au plus vite.

« Il ne faut pas parler inutilement et sans respect de *Sa-Wéta*, car c'est parler de l'*Esprit de la mort* (*Ettsonné déti*). C'est lui que les magiciens chassent du corps des malades sous la forme d'un *serpent* (*Nàh-tuwè*) par la magie nommée le *Passage sous les eaux* (*tru yiè tsédété*). Pour faire cette magie curative, trois jongleurs sont requis, et ils doivent coucher avec le malade durant trois jours et trois nuits d'un jeûne absolu. Après qu'ils ont obtenu de lui l'aveu sincère de ses fautes et jeté au feu de la viande et des vêtements en l'honneur d'*Ettsonné*, ils en font sortir cet esprit de mort, à moins que celui-ci n'aime trop le malade et ne tienne à s'en emparer. »

§ 2. KOTSIDATRÈH (OPÉRANT-BATON). — ETSIÉ-DÉKFWOE (LE GRAND-PÈRE JAUNE).

« Un géant des Têtes-rasées avait volé deux sœurs et les avait emmenées en captivité dans son pays. « Je ne « demande qu'une tête, » avait-il dit. Mais parce qu'on lui avait refusé cette âme, il en avait agi ainsi. Il avait conduit ces deux femmes dans le pays des Hommes-chiens, et là il les retenait en esclavage.

« Alors un homme appelé *Kotsidatrèh*, c'est-à-dire celui qui opère par la baguette, partit pour aller délivrer ses deux sœurs.

« Chemin faisant, il arriva d'abord dans un pays dont les habitants ne se nourrissaient que d'ortolans des neiges et de gélinottes blanches. Il demeura quelque temps dans cette contrée et, ayant pourchassé ces oiseaux, d'un seul coup de filet il en prit un très-grand nombre. Mais là n'étaient pas ses sœurs. Ce n'étaient pourtant pas des Hommes-chiens qui demeuraient en cette contrée.

« Etant parti de là, il arriva dans un désert dont les

habitants se nourrissaient exclusivement d'une gomme blanche. Il y demeura jusqu'au printemps suivant.

« Au printemps, il parvint à une grande tente habitée par des Fils-de-chien. Il entra dans la loge, mais il y régnait une nuit très-obscure, on ne pouvait y distinguer personne. Alors *Kotsidatrèh* jeta au feu des yeux de lièvre et le jour se fit aussitôt. Dans la tente des Fils-de-chien, il trouva ses deux sœurs captives. Leur ravisseur, le géant ennemi, était absent. *Kotsidatrèh* alla donc vers ses sœurs et leur dit : « Mon beau-frère votre mari est sans doute à « la chasse. Hâtez-vous donc de me suivre. Voilà que je « viens pour vous délivrer. » Après quelques difficultés de leur part, par suite de la crainte que leur inspirait le chef des Têtes-pelées, elles se levèrent, abandonnèrent les enfants qu'elles avaient eus du chien-géant et suivirent leur libérateur et frère.

« La nuit venue, on campa. Mais le géant, outré de colère à la vue de la disparition de ses deux esclaves, fit la magie contre eux durant la nuit. Lors donc que le jour parut, les fugitifs se trouvèrent au sommet d'une haute montagne. Les deux femmes se prirent à se lamenter, mais leur frère leur dit : « Recouchez-vous et confiez-vous « à moi. » Elles se rendormirent. Alors, par la puissance de sa verge de saule, *Kotsidatrèh* aplanit le terrain et le rendit d'un abord facile et commode.

La seconde nuit arrivée, ils bivouaquèrent de nouveau, mais ce fut pour s'éveiller le jour suivant dans une île perdue sur la mer. « Rendormez-vous, » dit encore *Kotsidatrèh* à ses sœurs. Alors il fit naître pour elles une grande chaussée du milieu des eaux, de sorte qu'elles traversèrent le grand lac à pied sec.

« La troisième nuit ils campèrent encore, et alors le géant ennemi envoya contre eux des foudres et des tonnerres terribles. Mais le libérateur ayant fait une boucle

à sa baguette de saule, il captura les oiseaux de tonnerre et les détruisit.

« Après la quatrième nuit, les deux sœurs virent tout à coup une immense nappe d'eau s'étendre devant elles à perte de vue. Elles s'enfoncèrent dans la mer et y disparurent. Mais Kotsidatrèh les tira de l'eau avec sa verge et les deux sœurs échappèrent à la mort.

« Ayant campé une cinquième fois, lorsque le matin arriva, ils se trouvèrent emportés par un rapide effrayant vers un abîme sans fond. Mais Kotsidatrèh se levant, fit surgir l'abîme et se rabaisser la terre. Et ainsi ils ne furent pas engloutis.

« Le sixième jour, il se fit une obscurité très-épaisse. On ne se voyait pas à deux pas. Les deux sœurs fondirent en larmes : « Ce géant veut notre perte, » s'écrièrent-elles. Mais leur frère : « Recouchez-vous, » leur dit-il, et aussitôt le jour se fit.

« Etant parvenus encore plus loin, ils campaient une septième fois pour passer la nuit, lorsqu'elles entendirent tout à coup les rugissements d'un monstre mangeur d'hommes. « Faites silence, ne dites rien, » dit Kotsidatrèh à ses sœurs. Alors nous ignorons ce qu'il fit au monstre ; mais il l'étendit sans vie à ses pieds.

« Le huitième jour, l'eau leur manqua complétement. Elles pleuraient. C'était très-pénible. Mais lui, fichant aussitôt une de ses flèches sur la pente d'une montagne, en fit sortir une source limpide et abondante à laquelle elles se rafraîchirent.

« Enfin ils arrivèrent dans une localité où se trouvaient plusieurs sources d'eau fraîche appelées *les Eaux jaillissantes*. Là ils plantèrent leur tente. Là ils demeurèrent. En ce lieu ils aperçurent trois personnes, un bon vieillard et ses deux femmes. « Quelles gens êtes-vous ? » leur dit le vieillard ; et, comme ils ne répondaient pas,

le vieillard ajouta : « Ma mère me disait jadis qu'un mé-« chant géant des Têtes-rasées avait enlevé deux sœurs « pour en faire ses esclaves. Seriez-vous par hasard « ces deux sœurs ? — Justement, répondirent-elles, c'est « nous-mêmes. »

« C'est ainsi que Kotsidatrèh délivra, au commencement, ses deux sœurs de l'esclavage des Hommes-chiens.

« Nous invoquons Kotsidatrèh, appelé aussi le *Grand-Père jaune*, afin de nous procurer une grande abondance d'animaux. On l'invoque également pour obtenir le pouvoir de faire des merveilles. Kotsidatrèh en opérait à l'aide d'un bâton blanc. De son bâton il frappait la terre et les eaux. Quand on fait cette magie, on ne blasphème pas, on ne se dépouille point de ses vêtements, on se contente de se promener en chantant et en donnant du bâton deci, delà.

« Kotsidatrèh, le Grand-Père jaune, demeure maintenant au *Pied-du-Ciel*, où il conduisit ses frères. Avec son bâton il faisait des prodiges et détruisait les animaux malfaisants. Voici encore quelques-unes des merveilles qu'il opéra :

« Une fois, un *Na-ay*, un mangeur d'hommes au long nez et aux petits yeux, accourut vers une femme sans mari qui demeurait abandonnée au bord de la mer. « C'est « pour moi qu'elle travaille, qu'elle apprête ses repas, » se disait le monstre. Elle était sans défense à sa merci. « Kotsidatrèh, s'écria-t-elle, toi si bon et si puissant, « accours et défends-moi du monstre. » Alors tout à coup un feu sort de la terre qui s'entr'ouvre, et du milieu de ce feu bondit l'homme à la baguette. Il en frappe les eaux de la mer, il les divise de part en part ; dans les eaux il ouvre un passage, il y pourchasse le *Na-ay* et l'y noie.

« Un autre jour, au milieu d'un lac mis à sec, on en-

tendit gronder le tonnerre. On accourut pour voir ce que c'était. Kotsidatrèh, le Grand-Père jaune, dansait là dans la mer desséchée. Sa tête était toute blanchie par l'âge. Il donna aux *Dènè* deux sabots de renne, et par ce présent il leur fit tuer un nombre incalculable de caribous.

« Une autre fois, Kotsidatrèh arriva vers une tente dans laquelle pleurait un petit enfant. Il était tout seul et exposé à la voracité d'un géant cannibale qui avait déjà dévoré sept personnes. Kotsidatrèh saisit le géant à bras-le-corps et lutta avec lui toute la nuit sans pouvoir en venir à bout. A la fin cependant il lui tira le nerf de la jambe, le rendit boiteux et le renversa à terre. Puis il le ressaisit de nouveau, lui guérit le pied et le renvoya sain et sauf. Mais enfin, se ravisant une troisième fois, il se remit à sa poursuite, le frappa de son bâton blanc et le renversa à terre pour jamais.

« Une fois encore, Kotsidatrèh rencontra sur le sentier un *Etira-Kotchô*, monstre gigantesque qui conviait les passants à la fornication. Mais le Grand-Père jaune accourut vers cette bête affreuse, il lui arracha la mâchoire inférieure, et, l'en frappant, il renversa le monstre à terre; puis il l'acheva avec son bâton.

« Enfin, un autre jour, comme les frères de Kotsidatrèh (car il appelait tous les hommes ses frères) étaient à bout de nourriture, il se hâta, dans sa bonté, de faire à leur insu un ballot de viande sèche et boucanée et de la déposer secrètement au milieu de leur camp. Mais à la vue de la viande, ces ingrats, loin de remercier leur bienfaiteur, se répandirent contre lui en injures. Le Grand-Père jaune, *Etsié-dékfwöe*, s'irrita tout d'abord; mais, comme sa colère n'avait jamais d'effet fâcheux, elle s'apaisa vite. « Ils « veulent de la viande fraîche, » se dit-il; et aussitôt il s'en alla sur un lac, prit un castor, le dépeça, en fit rôtir la chair et l'apporta à ses frères sans la manger. Il en

mangea toutefois la graisse, après l'avoir grillée. Il divisa ensuite le feu en deux parts et se coucha au milieu des flammes sans qu'elles le brûlassent. Par cette magie, Kotsidatrèh procura à ses frères beaucoup de viande. Puis il leur dit : « N'oubliez pas ce que je vais vous dire. A l'avenir, quand vous tuerez un animal quelconque à la chasse, observez ceci : vous placerez le sang de l'animal d'un côté et sa chair de l'autre. »

§ 3. IDENTIFICATIONS.

Le lecteur, s'il a été assez patient pour lire tout au long les deux traditions qui précèdent, a dû demeurer convaincu qu'elles sont, à peu de chose près, identiques à celles des Chippewayans, mentionnées dans le premier chapitre. Les personnages principaux y sont les mêmes, les noms seuls sont changés. Aux identifications qui précèdent, nous allons donc joindre ici celles que nous fournissent les présentes traditions :

Le héros peau-de-lièvre est appelé l'*Enfant-Mousse*, parce qu'il fut trouvé tout petit au bord d'un fleuve (*Ni-liné*) dans la *mousse*, pâture des rennes. Moïse, dont le nom arabe est *Moussa*, est trouvé dans une corbeille de jonc au bord du *Nil*, fleuve d'Egypte (1).

Devons-nous considérer comme fortuit le jeu de mots qu'offrent *mousse* et *moussa* ? Mais alors pourquoi le même

(1) Il nous semble que le R. P. Petitot a cédé ici à la préoccupation que nous dénoncions à la première page. Pour identifier le nom de Moïse avec le nom du héros légendaire Ni-Ottsintanè, il fait intervenir la traduction française de ce dernier nom, qui signifie l'*enfant de la mousse*, et il insiste sur la consonnance entre *mousse* et *Moïse*. Pour nous, il est évident que la traduction française n'a rien à faire ici et que, pour tirer avantage de la consonnance, il faudrait qu'elle eût lieu entre le nom Dènè et le nom hébreu.

Toutefois, en refusant de souscrire à l'opinion de l'auteur, nous ne

héros ou dieu *lunaire* est-il aussi appelé *taupe*, *musaraigne*, *rat rouge au museau pointu*, alors que le rat, dont le nom est *mus* (prononcez *mous*) en latin, et *mouse* en anglo-saxon, s'appelle μῦν (*moun*) en grec, mot qui caractérise la *lune* dans la même langue anglo-saxonne? Pourquoi ce nom de la taupe, de la musaraigne ou rat des sables (de *mus* et de *arena*), en égyptien *Siphneus*, est-il appliqué par l'historien Manéthon à Moïse, qu'il appelle *Osar-siph?* Ne faut-il voir en ceci qu'une bizarrerie du hasard? En ce cas, nous en promettons d'autres au lecteur. N'est-il pas plus rationnel d'admettre, avec l'auteur de l'*Histoire véritable des temps fabuleux*, que le nom de *taupe* ou rat rouge (*siphneus*) ne fut appliqué à Moïse par les Egyptiens qu'afin de dissimuler le miracle si notoire et si honteux pour leur nation que le libérateur des Hébreux accomplit sur les eaux de la mer Rouge (en égyptien *Suph*)? Nous avons donc ici le fait d'une sorte de symbolisme cabalistique semblable à celui employé par les Egyptiens, et non un arrangement fortuit de consonnances semblables. Mais bien plus, c'est que l'exemple est absolument le même et appliqué, comme on le voit, au même héros, et cela non-seulement en Egypte comme en Amérique, mais encore dans l'Hindoustan, contrée qui a dû servir de lieu de transition au même mythe. En effet, l'*Histoire légendaire de la*

nions pas absolument le système de transformation qu'il invoque; seulement nous ne croyons pas que ce système soit applicable au cas présent.

Sous le bénéfice de cette observation, qui s'étend à plusieurs autres dénominations de même genre sur lesquelles insiste le P. Petitot, nous reproduisons dans son intégrite le travail qu'il nous a envoyé. Si nous avons raison contre lui, ce n'est qu'un argument de moins pour la thèse qu'il soutient; et il en a assez d'autres pour se passer de celui-là. A nos yeux cette question est une question ouverte, sur laquelle nous sommes prêts à recueillir les données qui nous seront fournies. Si ces données sont en opposition sur plusieurs points, il y a lieu d'espérer que du choc jaillira la lumière et que la vérité resplendira avec d'autant plus d'éclat qu'elle aura été plus sévèrement contrôlée. (*Note de la Rédaction.*)

Nouvelle-Espagne nous apprend que dans l'Inde *Yama,* dieu de la mort, prend la forme de taupes, de souris, de rats, etc. Or, le héros lunaire des Peaux-de-lièvre, *Sa-Wéta*, appelé aussi *Klodatsolé* ou la taupe, la musaraigne, le rat rouge, etc., est identifié par ces Indiens à *Ettsonné*, le génie ou Esprit de la mort, ainsi qu'on l'a vu dans la première des deux traditions.

Nous croyons donc que cet accord si parfait entre les Egyptiens, les Hindous et les Dènè américains sur un point de croyance si notoire est un exemple frappant et convaincant de l'identité du héros qui en est l'objet.

L'enfant *Mousse* demande qu'on sépare pour lui l'estomac, puis les entrailles, ainsi que l'épaule des animaux qu'il procurera à ses frères. Moïse ou *Moussa* donne les mêmes ordres, de par Dieu, aux Israélites ses frères. Il demande de plus à Pharaon la permission d'aller sacrifier dans le désert.

Le Corbeau, grand chef des ennemis, dont le nom est *Lénnènè*, ou la nation des *femmes*, refuse à Mousse sa demande. Pharaon refuse également à Moïse de laisser partir les Hébreux. Dans l'écriture hiéroglyphique des Egyptiens, le corbeau signifie *maître*, chef, roi.

La nation des *Lénnènè* avait fait périr les parents de l'Enfant-Mousse; comme les Egyptiens détruisaient les enfants des Hébreux afin de les anéantir en tant que nation.

Pour se venger du refus du Corbeau autant que du trépas de ses proches, Mousse opère divers prodiges avec sa baguette. — Moïse fait fondre sur l'Egypte les dix plaies pour obtenir du Pharaon le départ des Israélites.

Mousse fait fuir tous les animaux capturés par les *Lénnènè*. — Moïse détruit par la peste et par la grêle tous les animaux des Egyptiens.

Après chacune des sorties nocturnes de Mousse, sa

vieille mère adoptive avait la tête et le cœur glacés. — Après chacun des prodiges opérés chaque jour par Moïse, l'Egypte et le Pharaon demeuraient froids et endurcis.

Mousse était aussi appelé le Bien-Aimé. — Moïse fut appelé le plus doux d'entre les hommes.

Mousse va trouver le Corbeau jusque dans sa demeure pour en tirer vengeance.— Moïse va menacer le Pharaon des vengeances de Dieu jusque dans sa demeure. N'ayant plus l'idée d'un palais, nos sauvages ont pourtant conservé un vague souvenir des splendeurs des Pharaons. La demeure qu'ils lui prêtent, au lieu d'être une pauvre tente de peau comme les leurs, est une jolie maison de bois où se montrent des coupes et des vases, toutes choses qui leur sont étrangères dans leur état présent de sauvagerie. Où ont-ils donc puisé ces idées, si elles ne sont des souvenirs du passé?

Mousse détruit les coupes et les vases du Corbeau. Moïse enlève les vases précieux des Egyptiens. Il y a similitude jusque dans ces détails aussi minimes.

Durant la nuit le héros lunaire fait tomber de l'astre auquel il préside un duvet blanc et magique. Moïse fait tomber du ciel la manne qui était blanche. En hébreu *manhu*, nom de cette substance, veut dire *qu'est-ce*; en peau-de-lièvre, *mèni* signifie *qui est-ce*.

Le Corbeau et son peuple se mettent à la poursuite des *Dènè*. Le Pharaon et son peuple poursuivent les Israélites sortant de l'Égypte.

Les compatriotes du Corbeau se rasaient la tête et portaient de faux cheveux. Les Égyptiens se rasaient également et portaient des perruques.

L'Enfant-Mousse, combattant pour son peuple, immole pendant la nuit une chienne blanche, il teint de son sang la tente en y trempant une touffe d'herbe; et, durant

cette même nuit, les ennemis des *Dènè* sont détruits par les traits invisibles de Mousse, identifié pour cette raison à l'Enfant magique bondissant ou Génie de la mort, avec lequel il s'était joué toute la nuit. De même, Moïse, par l'immolation de l'agneau pascal, livra les premiers-nés des Égyptiens au glaive d'Asmodée, l'ange de la mort ou Ange exterminateur, qui bondit et passa à travers l'Égypte pour les détruire. Moïse asperge les poteaux des portes du sang de l'agneau pascal (*sè* en hébreu), au moyen d'un bouquet d'hyssope, en hébreu *èzob*. N'y aurait-il pas ici un nouveau jeu de mots dans la tradition dènè ? Un agneau, un paon, un veau s'appellent *siè* en peau-de-lièvre ; un petit enfant, *sê*, en chippewayan ; et l'hermine blanche immolée par Mousse, dans une occasion semblable, a nom *zoë* ou *ézoë*.

Le grand chef des ennemis des Dènè explique la mort merveilleuse de ses compatriotes par ces mots : « On a blasphémé la montagne ; Mousse a mangé notre fétiche. Ce mets-tabou nous châtie. » Le massacre des Égyptiens par l'ange exterminateur eut pour cause formelle la résistance blasphématoire de Pharaon aux ordres de Dieu, qui désirait qu'on lui sacrifiât sur le mont Sinaï ; et pour cause efficiente la mort et la manducation emblématiques de l'agneau, un des nombreux fétiches qu'adorait l'Égypte.

Mousse demande à sa vieille grand'mère de le laisser aller vers ses frères malheureux. Moïse fait la même demande à l'Égypte.

Mousse fait faire un gâteau sur lequel il verse le sang d'une hermine. Ce sang, il le répand également autour de sa tente et sur le chemin, au moyen d'un bouquet d'herbes. Moïse, dans la dédicace du tabernacle, arrose ce pavillon, les victimes, l'autel et le peuple du sang des victimes, offertés avec des gâteaux. (Exode, chap. XII, v. 22).

Mousse entr'ouvre un grand lac d'un rivage à l'autre. Moïse ouvre un passage aux Hébreux dans la mer Rouge.

Mousse demeurait toujours seul et à l'écart, malgré son extrême bonté. Moïse demeura quarante jours seul sur le Sinaï, et fit ensuite sa demeure près de Dieu, en dehors du commerce des hommes.

Mousse, appelé aussi *Sa-Wéta*, annonce son départ de ce monde, et prédit que le soleil pâlira à la mort de l'homme. Moïse prédit aussi sa fin et les maux qui fondront sur les Israélites rebelles.

Sa-Wéta apprend à ses parents de quelle manière ils parviendront à le suivre dans la lune. Moïse apprend aussi aux Juifs que leur patrie véritable n'est point en ce monde. En lisant le passage : « C'est ainsi que vous irez à la lune, » ne croirait-on pas entendre la phrase du poëte : *Macte novâ virtute, puer ; sic itur ad astra ?*

Les Dènè disent que parfois le soleil combat pour eux. Le soleil combattit pour les Hébreux, sous Josué, en prolongeant son séjour sur l'horizon et en leur donnant ainsi le temps de tailler en pièces leurs ennemis.

Ni Ottsintanè procure à son peuple une grande quantité de poissons. Le nom de Moïse signifiant *tiré des eaux*, et ce législateur ayant fait passer son peuple au milieu de la mer, il est facile de comprendre qu'il soit question de poissons dans la légende dènè. Le nom du poisson en hébreu est *noun* ; en dènè, la loche ou lotte se nomme *noun-thé*.

Sa-Wéta conduisit les Dènè, ses frères, jusqu'au *Pied-du-ciel*, leur patrie. Moïse conduisit les Israélites, ses frères, jusqu'à l'entrée de la terre promise, de la terre sainte, de laquelle Jacob avait dit, étant à *Beth-el*, qu'elle était la maison de Dieu et la *porte du ciel.*

Sa-Wéta ordonne à son peuple de célébrer au troisième

mois, lors de la nouvelle lune, une fête nocturne nommée : *Passage funèbre à travers les tentes*. Cette fête est une imitation frappante de la Pâque des Juifs ou fête du passage de l'ange exterminateur à travers l'Égypte.

La seconde tradition, celle du Grand-Père jaune ou *Kotsidatrèh*, qui paraît calquée sur la légende chippewayane d'*Oltsintèdh*, nous fournit les rapprochements suivants :

Le grand chef des Têtes-rasées retenait en esclavage deux sœurs qu'il avait enlevées. Le Pharaon, roi des Égyptiens, peuple à la tête rasée, retenait dans la captivité les deux maisons de Jacob et de Joseph.

L'homme à la baguette, dit aussi le Grand-Père Jaune, se dispose a délivrer ses deux sœurs de la tyrannie des Têtes-rasées. Moïse, qui opérait des prodiges à l'aide d'une baguette, reçoit la mission divine de délivrer les Hébreux de la captivité des Égyptiens.

Kotsidatrèh arrive dans un désert dont les habitants se nourrissaient d'ortolans-des-neiges et d'autres oiseaux blancs. Moïse nourrit son peuple, dans le désert, de la manne, qui était blanche ; puis, de cailles, que la version des Septante appelle ortolans (*ortygometra*).

Kotsidatrèh, arrivant dans le pays des Têtes-pelées, il y régnait une obscurité très-épaisse. Il y produisit la lumière en jetant au feu des yeux de lièvre. Moïse fit peser sur l'Égypte des ténèbres épaisses, tandis que les Israélites, alors timides comme des lièvres, demeuraient dans la lumière.

En quittant le pays des hommes à tête pelée, *Kotsidatrèh* et ses sœurs se trouvèrent au sommet d'une haute montagne. En quittant l'Égypte, Moïse et les Israélites habitèrent les abords du Sinaï, sur lequel le premier résida quarante jours.

Kotsidatrèh fait traverser à ses sœurs la mer à pied

sec. Moïse opère la même merveille en faveur des Israélites.

Kotsidatrèh, sur la montagne, capture les foudres dirigées contre lui. Moïse vit Dieu sur le Sinaï, au milieu de la foudre, et il n'en mourut point.

Kotsidatrèh délivre ses sœurs d'une horrible et épaisse obscurité. Les Hébreux ne souffrirent pas des ténèbres qui pesaient sur l'Égypte.

Ainsi que Moïse, *Kotsidatrèh* fait jaillir une source de la pente d'une montagne.

Kotsidatrèh, emporté avec ses sœurs par un torrent vers un abîme, fait monter l'abîme et s'abaisser la terre. Sous Moïse, les rochers où sont les sources du torrent de l'Aron sont abaissés, et les puits de Moab élèvent leurs eaux. (Nombres, chap. XXI, v. 15-18.)

Les fugitifs arrivent enfin à une localité où se trouvaient plusieurs sources d'eau vive. Les Hébreux campèrent à Elim, où se trouvaient douze sources et soixante-dix palmiers, emblèmes des soixante-dix personnes de la maison de Jacob et des douze tribus d'Israël. Pour rendre le rapprochement plus frappant, les Dènè font intervenir ici un vieillard et ses deux femmes, père des deux sœurs captives, et qui représente le patriarche Abraham ou bien Jacob.

Kotsidatrèh réside au *Pied-du-ciel*, où il conduisit ses frères. Moïse mourut à l'entrée de la terre sainte, au pied des montagnes de la Palestine, appelées les montagnes de Dieu.

Kotsidatrèh délivre une femme abandonnée de la dent d'un monstre, en noyant celui-ci dans la mer qu'il entr'ouvre d'un coup de sa baguette. Moïse délivre la nation abandonnée d'Israël en attirant et en noyant dans la mer Rouge l'armée des Égyptiens. Le Pharaon est comparé au crocodile par Ézéchiel. Cet apologue rappelle les fables

de la délivrance d'Andromède par Persée, et d'Hémione par Thésée. N'est-il pas probable qu'elles ont la même origine ?

Kotsidatrèh est surpris dansant au bord de la mer desséchée. Il donne aux Dènè deux sabots de renne, ce qui leur procure une grande abondance de vivres. Moïse surprend les Israélites, au sortir de la mer Rouge, dansant devant le veau d'or. Il jette alors au milieu d'eux les deux tables de la loi et fait massacrer 23 000 hommes.

L'épisode de la lutte de *Kotsidatrèh* avec le géant meurtrier de sept personnes, nous semble être un apologue qui résume en peu de mots l'histoire de la nation israélite. Israël, ce géant fort contre Dieu même, comme l'indique son nom, détruisit sept peuples plus nombreux et plus puissants que lui, dit le Deutéronome (chap. VII, v. 1), à savoir les Hétéens, les Gergéséens, les Amorrhéens, les Chananéens, les Phéréséens, les Hévéens et les Jébuséens. L'ange de Dieu, représenté ici par *Kotsidatrèh*, lutta avec Israël toute la nuit, à son départ de la Mésopotamie, et il ne put en venir à bout qu'en lui desséchant le nerf de la cuisse et en le rendant boiteux. Il le laissa ensuite partir en paix vers le pays de Chanaan et le bénit même. Mais enfin il le poursuivit dans ce pays et le renversa pour toujours, à cause de ses prévarications. L'enfant que le géant s'apprêtait à dévorer représentait alors le Christ enfant, cause de la ruine du peuple juif. Cette fable paraît fort claire ainsi expliquée et elle dénonce une science et des connaissances historiques dont les sauvages sont maintenant absolument dépourvus.

L'autre épisode, celui du monstre qui conviait les passants à la fornication, et que *Kotsidatrèh* tua de sa propre mâchoire, après la lui avoir arrachée, ne rappelle-t-il pas le fait de Samson, tuant mille Philistins avec une mâchoire d'âne ? Le monstre que les Dènè représentent

comme un ruminant gigantesque, conviendrait parfaitement au Minotaure, dans lesquels les savants s'accordent à voir une image des nations orientales adoratrices de Baal, auquel on offrait des victimes humaines. De son côté la sainte Ecriture caractérise toujours l'idolâtrie de *fornication*. Nous avons donc ici une réminiscence de la fable de Thésée tuant le Minotaure ; toutefois, les détails convenant évidemment à Samson, on peut croire que les deux apologues ont été empruntés à l'histoire de ce héros israélite.

Si on nous demande comment il se peut que Samson ait été confondu avec Moïse, je réponds : 1° que, si Moïse fut identifié, comme nous le verrons plus loin, avec le Serpent, Samson était de la tribu de Dan, dont l'emblème était le Serpent ; 2° que si Moïse est dit, par les Dènè, avoir eu des rapports avec le soleil et avec la lune, le nom hébreu de Samson signifie lui-même *soleil*. Que faut-il de plus pour opérer la confusion entre deux personnages si antiques?

CHAPITRE III.

LÉGENDE DU DIEU-LUNAIRE DES DINDJIÉ OU LOUCHEUX, INDIENS DE L'AMÉRIQUE RUSSE, PRÉSENTEMENT TERRITOIRE D'ALASKA.

§ 1er SIÉ-ZJIÉ-DHIDIÉ (L'HABITANT DE LA LUNE). KLAG-DATHA (LA SOURIS JAUNE).

« Une vieille femme trouva au bord de l'eau un tout petit enfant pas plus long que le doigt. Elle l'éleva. Lorsqu'il fut grand, il était très-puissant par la magie de la

bouse de vache musquée dont on l'avait frotté. Toutes les nuits il disparaissait, et le lendemain on trouvait une foule de rennes pris au lacet. Par sa magie il tuait ces rennes et les rendait fort gras.

« Un jour *Sié-zjié-dhidié* dit à ses parents adoptifs : « Séparez pour moi la graisse des intestins de tous les « animaux que vous capturez. » — « Non, » lui répondit-on. Alors l'enfant puissant pleura. Il pleura de loge en loge ; mais on fut sans pitié. Ce que voyant, il se mit en colère et résolut de punir ces gens-là de leur ingratitude. Plusieurs nuits durant il disparut pour reparaître le matin. Finalement il dit à sa vieille mère adoptive : « Mère, « cette nuit consolidez et fermez bien votre tente, suspendez « le sang de cette martre blanche (*siègu*) au-dessus de la « porte, dans une vessie, et liez la chienne en dehors de la « maison. » Ce disant, il déchira ses mitasses de peau de martre et les suspendit également au faîte de la tente.

« Mère, dit-il encore, cette terre est habitée par des « gens trop mauvais, c'est pourquoi dans un bref délai ils « vont tous périr. Mes parents adoptifs sont trop durs pour « moi. Quant à moi, je m'en vais et je me rends là-haut « dans la lune. C'est là que ceux qui me haïssent, me ver- « ront. Taisez-vous, ajouta-t-il, il n'y a rien là qui puisse « vous porter à vous lamenter. Suivez seulement ces pres- « criptions : Lorsque vous voudrez manger, vous prendrez « une épaule de renne, vous la ferez rôtir, vous la décou- « perez, vous la dépouillerez de toute sa chair. Mais prenez « bien garde d'en jamais rompre les os. Après en avoir « mangé, si vous placez cette épaule pour moi en dehors « de la tente, comme un tribut et une offrande, vous ne « manquerez jamais de rennes. » Ainsi dit l'Enfant puissant.

« On obéit de point en point à *Sié-zjié-dhidié*. La nuit venue, on ferma soigneusement la tente avec des cordes ;

le sang de l'animal tué fut renfermé dans une vessie et suspendu au-dessus de la porte. On fit rôtir et on découpa l'épaule de renne, sans en rompre les os; on la mangea rôtie. Et sur le seuil, en dehors de la tente, on lia la chienne. Cela fait, on vit s'élever tout à coup du faîte de la tente une colonne de fumée épaisse, la lune pâlit, l'Enfant puissant disparut, et un vent formidable parcourut tout le camp. Alors tous les ennemis furent emportés à la cime des arbres ou brisés contre les rochers. Leurs cadavres gisaient partout. Tous leurs animaux périrent également.

« Mais l'Enfant lunaire, prenant la vessie de sang, la peau de martre déchirée et la petite chienne blanche, s'en fut dans la lune, où tout le monde peut le voir. Après son depart, ses parents ne mangèrent pas autre chose que l'épaule magique. Ils en découpaient la chair sans en rompre les os, la mangeaient, puis, exposant l'os ainsi dépouillé en dehors de leur tente, comme une offrande à la lune, le lendemain ils la retrouvaient encore intacte et toute garnie de sa chair. Pendant longtemps ils en agirent ainsi, et toujours l'épaule renaissait. Mais à force de manger de la viande d'épaule, ils finirent par s'en fatiguer. A la fin, ils brisèrent les os de l'épaule, et n'offrirent plus celle-ci en sacrifice. Ce fut fini, l'épaule de renne ne repoussa plus.

« Toutefois, comme l'habitant de la lune fut toujours bon pour nous, dans le désir de lui plaire et par ce moyen de nous procurer beaucoup de viande, nous célébrons à la nouvelle lune du troisième mois une fête nocturne, appelée *Kron tra naxatsètœtalc* (le passage furtif à travers les tentes), Nous prions alors la *Souris-jaune* (*Klag-datha*), car c'est le nom de l'Enfant puissant; et la souris-jaune nous entend et nous exauce. Puissions-nous refaire encore ce qu'il fit jadis! pensons-nous. Puisse-t-il lui-même

redescendre sur terre ! Alors nous l'imitons, nous obéissons à ses ordres, afin de nous procurer beaucoup de viande.

« Le soir donc, à la nuit tombante, on coupe fort menu de la viande de faon de renne (*siè*), et on en fait des fardeaux. Alors chacun s'étant chargé d'un de ces paquets, on commence à circuler en rampant autour des tentes, à la manière du serpent. Tout à coup on entre furtivement dans une tente ; on la parcourt à la hâte, on mange, en courant, de la viande de ceux qui entrent. Tout le monde en mange. Puis, étant ressortis en se cachant, on entre dans la loge voisine ; et ainsi de suite, par tout le camp. En même temps on heurte des flèches en les croisant deux par deux ou quatre par quatre. C'est ce que nous appelons : *Randja Kkékraw tchitchitandja*. Ces flèches sont rouges et on les heurte en chantant : *Klag-datha nan Kkatraw ñikkè anarhækray ! Ah ! eh ! xuh ! ah !* c'est-à-dire : O souris-jaune, par-dessus terre, passe (ou saute) promptement en forme de croix, *aexouha.*

§ 2. ETSIÉGÉ (LA BOUSE DE BŒUF-MUSQUÉ).

« *Etsiégé*, c'est-à-dire *Bouse,* est ainsi nommé parce qu'étant tout petit, il fut frotté avec de la bouse de bœuf musqué, afin de recevoir l'esprit magique. Il fut trouvé au bord de l'eau, dans une auge de bois, par une vieille femme de la nation de *Dhœnan* (femmes publiques), qui l'éleva et l'adopta pour son fils.

« Devenu grand, Etsiégé devint très-puissant, tout en demeurant le plus doux des hommes. Il ne se fâchait jamais contre les hommes, qu'il appelait ses frères ; et si parfois ils l'excitaient à la colère, celle-ci n'avait pas de suite fâcheuse pour eux. Mais le pouvoir d'Etsiégé n'était pas

de la nature de celui dont se vantent nos jongleurs. Eux sont mauvais. C'était une puissance dont nous ignorons la nature. Il produisait des merveilles à l'aide d'une baguette de saule ou d'une ramure de renne.

« Or, en ce temps-là, nous demeurions au milieu d'une nation étrangère qui nous avait rendus esclaves. Nous les appelons la nation des *Femmes publiques* (Dhœnan). Ce peuple était riche ; il possédait du métal, des étoffes, des bestiaux ; mais il voulait notre destruction. Comme ces gens-là allaient nus et qu'ils faisaient leurs délices de la chair du chien, nous nous moquions d'eux. Ils nous forçaient de manger de cette horrible nourriture. Toutefois Etsiégé ne voulut jamais y consentir. Ils se rasaient la tête et portaient des cheveux faux. Nous étions si malheureux parmi les Dhœnan, que nous ne pouvions rire que dans un péricarde de renne ou dans une vessie, de crainte d'être entendus de nos persécuteurs, car ils s'imaginaient toujours qu'on les tournait en dérision.

« Etsiégé ayant donc rassemblé les *Dindjié*, ses frères, il les forma en armée et résolut d'aller combattre les Dhœnan, puis de s'enfuir dans le désert qui borde la mer Glaciale. Il arma ses raquettes de deux cornes, il quitta la vieille grand'mère qui l'avait élevé, il abandonna sa femme, sa tente et tout ce qu'il possédait dans la terre des Dhœnan ; et il se dirigea vers le lieu où se trouvaient ses frères. Comme il y allait, Etsiégé rencontra un homme très-beau et se dit : « Je vais le tuer. » Il marcha donc de conserve avec lui, puis il le frappa tout à coup d'une motte de terre qui lui brisa l'épine dorsale, et il l'étendit roide mort. « Puisque tu as fait cela, lui dirent ses pa- « rents, tous les Dhœnan te tueront, sauve-toi. » La vieille qui l'avait élevé lui ayant reproché le meurtre du beau jeune homme, il la renversa également d'un coup sur le front, et elle gît encore sur le sentier.

« Après cela Etsiégé entra de nuit chez ses frères. Il les trouva habitant parmi la nation des Femmes, assis et mangeant au milieu d'un peuple ennemi. Ayant pénétré dans le village où son frère et sa sœur demeuraient, il trouva celle-ci en deuil, car les Dhœnan avaient tué son fils unique. Elle avait donc la tête saupoudrée de vermillon et de duvet de cygne, comme les personnes qui sont en deuil. Outré de colère, *Bouse* procéda toute la nuit à la magie qui devait tuer nos persécuteurs. C'est l'*Akrey-anschiw* (le jeune homme magique). Au milieu du village, un jeune homme, lié par l'Esprit de la mort, bondissait deci delà à travers les tentes. Dès qu'Etsiégé vit le jeune homme bondissant, il chaussa ses raquettes armées de cornes affilées par devant et par derrière, et s'élança sur lui en croupe. Le jeune homme magique le transporta à travers les tentes des ennemis, il courait et sautait en tournoyant, emportant Etsiégé dans sa course. Celui-ci massacra de ses cornes tous les Dhœnan. Alors cette même nuit, une grande clameur retentit dans le pays des Femmes. La vieille grand'mère se désolait sur le chemin, en criant : « Ah ! si mes fils vivaient, si mes fils vivaient encore ! « Cette nuit même son frère cadet, le jeune homme ma- « gique, les a tous tués, *Nétchra Kroakran anschiw.* »

« Toutefois Etsiégé n'avait pas combattu. Il avait immolé une petite chienne blanche, avait frotté de son sang les tentes de ses frères, et pendant la nuit le sang avait coulé dans le camp ennemi.

« Après ce coup de main, Bouse s'enfuit du pays des Femmes, accompagné de son frère. Il avait une femme, il la laissa. En fuyant, ils aperçurent sur un échafaudage de belles peaux de chèvre. Bouse les prit, en fit un paquet et les emporta. Alors tous s'en furent vers le pays où ils avaient habité primitivement. Mais avant de partir et pendant le sommeil des Dhœnan, Bouse et ses frères

leur enlevèrent un butin magnifique. Malheureusement on partit un peu tard, ce qui donna au grand chef des Dhœnan le temps de poursuivre les Dindjié.

« Comme on était en marche, ayant la mer devant soi et l'ennemi derrière : « Qu'est-ce qui arrive là-bas, sur mer ? » se dit-on. C'est un grand vent qui se lève et qui partage la mer ; des vagues hautes comme des sapins surgissent, et l'eau tout entière s'élève de part et d'autre, elle monte en laissant le fond à sec. « Par ici, par ici, « prenez terre, prenez terre, mes frères, » s'écria Bouse. Ils le suivirent tous et il leur fit parfaitement traverser la mer à pied sec. Ils parvinrent tous sains et saufs sur l'autre rive et prirent terre. Alors lui, seul au bord de la mer, promène de nouveau son bâton et en frappe la terre. Aussitôt l'étançon qui la soutient tombe, la terre s'affaisse, l'eau remonte et recouvrant toute la terre, elle fait périr le reste des Dhœnan.

« Le soir arrivé, Etsiégé dit à ses frères : « Notre pa- « trie est encore bien éloignée, mais prenez courage, je « vais la faire se rapprocher. » Ce disant, il prit un faon de renne (*sié*), le saigna, l'immola, et lui arrachant le nerf de la jambe : « Vous ne mangerez pas ceci, » dit-il à ses frères. Par la vertu de cette opération magique la terre de leurs ancêtres se rapprocha un peu. Au crépuscule elle n'était pas fort loin. Bouse retourna vers ses frères, qui lui dirent : « Les enfants n'ont point de viande, « et les hommes faits sont sans provisions. » Il y avait là une foule immense campée sous la tente, et cette foule innombrable n'avait rien à manger.

« Or, c'était le *Serpent* (*Nâh-thadœd*) qui privait ainsi les Dindjié de leur subsistance. Ce serpent affreux habitait dans une caverne, où il gardait tous les poissons. Il les avait convertis en pierres, ils étaient durs comme des rochers. « Je détruirai le serpent, » se dit Bouse. Toute-

fois, il ne savait où était son repaire, et il se coucha pour faire la magie inquisitive.

« Pendant que tout dormait dans le camp, un enfant magique apparut à *Etsiégé*, qui lui dit : « Où donc est le « chemin qui conduit à la *terre des Serpents ?* » Alors l'Enfant magique : « Le sentier passe par là, » répondit-il. *Bouse*, saisissant le bois à l'aide duquel il opérait des prodiges, ce bois si léger pour son bras et pour celui auquel il le confiait, mais si lourd à tout autre, suivit l'Enfant magique et se rendit à la terre des Serpents. L'île (1) s'étend au loin sur les eaux, c'est une terre immense pleine de poissons exquis, on les mange crus, ces poissons, et ils ont un goût délicieux. Mais le *Grand Serpent de la mort* et de la famine (*Etan*) les garde dans son antre.

« *Bouse* arrive à l'entrée de la *caverne des Serpents*, et pour attirer le Grand Serpent de la mort, il plante un poteau devant l'orifice et le surmonte de son couvre-chef (*tsaa*). Quant à lui, il se tint en arrière, armé de sa verge magique.

« Alors on entendit gronder le monstre, on le vit sortir de la caverne. *Bouse* brandit son bâton et en frappant le grand serpent sur la tête, il la lui écrasa et le laissa mort à terre. Puis, pénétrant dans la caverne des Serpents, il remplit de poissons sa couverture en peau de chèvre et s'en retourna au camp. « Là-bas j'ai tué ce chien maudit, « dit-il à ses frères, je l'ai foulé aux pieds et lui ai écrasé « la tête. » Depuis lors, les Dindjié ne manquèrent plus de nourriture.

« Dans le désert aride où nous habitions sous des tentes de *mousse*, on fit la rencontre d'une autre nation d'hommes puissants. Ils portaient pour coiffure des bonnets de bois

(1) Tout continent est appelé *île* par les Peaux-Rouges. La terre elle-même est considérée par eux comme une île, et son nom, *nné, nni*, a la même racine que le mot île, *nnu*.

semblables aux forcines de nos sapins, et sur leur poitrine un vêtement composé de cailloux agglutinés. Un grand bouclier pendait de leur épaule gauche, et ils portaient à la main des couteaux de pierre liée au bout d'une perche. Il n'était donc point facile de s'en défaire. Cependant les Dindjié partirent pour les combattre ; mais, à la vue de leur grand nombre, ils furent effrayés et dirent à Etsiégé : « Toi seul parles, *Bouse*, et nous verrons ce qui « se passera par en bas. » Car, comme il ne pouvait combattre à cause de son grand âge, il s'était fait transporter par ses deux fils au sommet d'une haute montagne. *Etsiégé* dit donc à ses deux fils : « Placez-moi dans mon « chariot et précipitez-moi sur les ennemis, du haut de « la montagne. » Ils lui obéirent. Alors, quand son traîneau se prit à rouler sur la pente rapide, il en sortit un bruit terrible tel que celui de plusieurs tonnerres. Le traîneau de *Bouse* tonnait et foudroyait les ennemis en roulant. Alors la nation aux casques de bois prit la fuite et les Dindjié les poursuivant en firent un grand carnage.

« Bouse avait un frère cadet, c'était un jeune homme magicien nommé *Nèdhœvé hig ti-hi* (celui qui est revêtu de l'habit blanc magique). De concert avec *Etsiégé*, il massacrait nos ennemis, quoique sans combattre. Revêtu d'un long habit d'hermine blanche, il balançait sans cesse un instrument suspendu par une lanière. Il le balançait en parlant, mais nous ne savons plus ce qu'il disait, ni ce qu'il faisait. La première fois que nous vous avons vus balançant vos encensoirs en parlant à voix basse, nous avons pensé que vous faisiez quelque chose d'analogue. Eh bien, par cette parole et par ce balancement, Nédhœve hig ti-hi massacrait nos ennemis.

« Un jour, entre autres, il s'en rassembla une grande foule. C'étaient des Esquimaux. Il y en avait tant, qu'on

en fut dans l'épouvante. Néanmoins, nous nous mîmes en défense ; mais nous avions le dessous et commencions à prendre la fuite. Lorsque *Bouse* aperçut la tournure que prenait la bataille, il monta sur la montagne et s'y tint, en prononçant ses paroles magiques accoutumées. Son frère cadet, revêtu de l'habit blanc en hermine, balançait son instrument en parlant tout bas. Tout à coup *Bouse* se prit à sauter et à passer en forme de croix d'une épaule à l'autre de son frère, en prononçant chaque fois ce seul mot : *usch* ! Et chaque fois qu'il le proférait, un ennemi mordait la poussière. Ils périrent ainsi jusqu'au dernier, car toute la journée les deux frères ne firent, l'un que balancer son instrument en priant, l'autre que passer par-dessus son frère, en forme de croix. C'est pourquoi, dans la fête que nous célébrons au renouvellement de la lune, le troisième mois de l'année, en l'honneur de *Bouse* ou la *Souris-Jaune*, nous le prions de passer par-dessus la terre en forme de croix, afin qu'il renouvelle la merveille qu'il opéra jadis, et qu'il nous procure par la mort de nos ennemis un grand nombre de rennes ; car autrefois nous étions des rennes et nos ennemis étaient des hommes qui nous tuaient ; mais, grâce à *Etsiégé*, les rôles ont été changés. Nous sommes redevenus des hommes, et nos ennemis ont été changés en animaux.

« De tous ces ennemis on n'épargna qu'un vieillard. Il était si âgé, si malheureux ! On ne le tua point. « Va-t'en, lui dit Bouse, et toi et tes pareils ne revenez jamais plus par ici. » Il s'en alla, mais, honteux de sa défaite, le malheureux s'étrangla avec la corde de son arc, et se tuant, il mourut. Quant à Etsiégé, nul ne put jamais le tuer. La vieillesse seule (*chan*) en vint à bout. »

§ 3. IDENTIFICATION

Il devient, ce semble, superflu de continuer à établir le parallèle entre ces traditions et l'histoire de Moïse et du peuple hébreu dans le désert. L'identité est par trop évidente. Nous nous contenterons donc de mettre en relief les traits qui diffèrent de ceux que présente la même tradition chez les Chippewayans et les Peaux-de-lièvre, et qui ajoutent un caractère de similitude de plus à ceux déjà fournis.

L'habitant de la lune demande à ses parents en tribut la graisse des intestins. — Moïse fait la même demande aux Israélites, relativement aux animaux qui doivent être offerts en sacrifice. Moïse demande aussi à Pharaon d'aller sacrifier.

Les parents adoptifs de l'enfant, ainsi que le Pharaon, opposent à cette demande un refus formel.

Après ce refus, l'enfant magicien, tour à tour suppliant et irrité, apparaît et disparaît plusieurs fois. Moïse fait maintes instances auprès du Pharaon, toutes accompagnées de menaces et de prodiges.

Le héros lunaire entreprend alors le massacre de ces hommes ingrats. Moïse résolut de tuer tous les premiers-nés de l'Egypte.

Le héros dindjié ordonne à sa mère de faire rôtir et de manger durant la nuit une épaule de renne, sans en rompre les os, de suspendre le sang d'une martre blanche (siègu) au-dessus de la porte, de s'enfermer chez eux, en laissant la chienne dehors. Moïse ordonne à la nation israélite d'immoler cette nuit un agneau sans tache (*se*), sans en rompre les os, et de le manger rôti durant la nuit, après avoir teint de son sang les portes des maisons.

Il laisse dans l'ignorance de cette opération mystérieuse, et partant sans défense, l'Egypte, fille de Cham, figurée ici par la chienne. De nos jours encore l'épithète de chien est dans l'Orient synonyme de païen et d'incirconcis ; et les Chananéens sont traités de chiens par le Christ lui-même.

Le héros lunaire disparut sans qu'on l'ait jamais revu depuis. On ignora toujours où repose le corps de Moïse.

Une colonne de fumée épaisse s'éleva du faîte de la tente de *Sié-zjié-dhidié*. Une colonne de nuée couvrait le pavillon où se retirait Moïse.

Tant qu'ils furent fidèles aux prescriptions de leur législateur, les Dindjié vécurent très-bien. Ainsi en fut-il des Israélites tant qu'ils obéirent aux ordres de Moïse.

La fête équinoxiale du *Passage* est pour les Dindjié une bénédiction, comme l'était pour les Israélites celle du *Phase*. Les uns comme les autres la célèbrent en commémoration de leur délivrance des mains de leurs ennemis et au troisième mois de l'année.

La chair de l'épaule ne tarissait pas. Il en était de même de la manne.

L'épaule magique ne vint à manquer que lorsque les Dindjié s'en étant dégoûtés en brisèrent les os. Sous l'ancienne loi, l'épaule était la part du prêtre. Le sacerdoce israélite ne disparut que lorsque les Juifs déicides eurent mis à mort Celui dont leur sacerdoce n'était que la figure.

En liant à cette tradition si curieuse celle d'Etsiégé, qui ne l'est pas moins, nous obtenons l'histoire presque complète et très-claire de Moïse. Elle est si claire, que nous croyons parfaitement inutile d'établir le parallèle tout au long. Le lecteur le plus prévenu n'a pu qu'être

frappé de tant de points de similitude. Nous trouvons en effet dans la tradition d'Etsiégé le souvenir très-vivace des cornes qui ornaient le front de Moïse, du berceau ou auge dans lequel il fut exposé sur le Nil, de l'ange exterminateur, représenté par le jeune homme magique bondissant à travers les tentes et exterminant les Dhœnan. Nous y voyons clairement le meurtre de l'Egyptien par Moïse et sa fuite dans le désert, le départ des Hébreux, le passage de la mer Rouge et la défaite de l'armée des Egyptiens. Il n'y a pas jusqu'à des détails infimes, tels que les peaux de chèvre, le butin enlevé aux Egyptiens, cette nudité d'une nation exécrée sous le nom de peuple des Femmes publiques, ce peuple à tête rasée et portant perruque, qui ne s'y trouvent fidèlement mentionnés. Nous retrouvons Aaron dans le frère cadet d'Etsiégé, et, particularité aussi frappante que convaincante, voilà des sauvages relégués aux confins de la terre, qui ont conservé un souvenir vivace de l'encensoir, de la prière, du blanc et long vêtement des prêtres israélites. Où trouver une preuve plus formelle d'identité ? Les Dindjié nomment la famine (*Etan*), et c'est justement dans le désert d'*Etan* que les Israélites furent exposés à la mort cruelle par la famine et que Moïse fit tomber du ciel la manne, dont le goût exquis et multiple a fourni matière à l'apologue dindjié des poissons blancs qui se mangent crus et qui ont un goût délicieux. Et que dire de cette description si pittoresquement exacte de la nation aux casques de bois ? Nos Indiens ne connaissent ni l'usage du casque, ni celui de la cuirasse, du bouclier et de la lance. Et cependant voyez comme ils en ont conservé vivace le souvenir, après une période de siècles si considérable.

Dans la même tradition ne voyons-nous pas également Moïse priant les bras en croix sur la montagne et procurant par ce moyen la défaite des Amalécites ? A la vérité

Etsiégé, le Moïse dindjié, ne tient pas les bras en croix, mais il passe les bras en croix par-dessus les bras de son frère; et chaque fois, prononçant le mot *isch*, un ennemi mord la poussière. Qu'on veuille bien le remarquer, le mot *Isch* est le monogramme du Christ, et par un très-léger changement il signifie en grec *poisson*. C'est le poisson qu'Etsiégé procure à son peuple comme nourriture et qu'il arrache au Grand Serpent de la mort. N'aurions-nous pas dans cet apologue un reste de la symbolique judaïque? Dans la primitive Eglise, le poisson était l'image et l'emblème du Christ. De plus *isch* est le commencement du nom de l'*ichneumon,* l'ennemi du crocodile, par lequel les Egyptiens représentaient le démon; de l'*ichneumon,* emblème et nom du dieu égyptien *Toth*, dieu cornu, le sauveur de son peuple, le législateur, le prophète et le bienfaiteur. Encore une fois il devient impossible de ne pas reconnaître Moïse dans cette tradition.

Dans l'Enfant magique dont Bouse recevait les visites nocturnes et qui guidait le héros dindjié vers la terre des Serpents, nous reconnaissons l'ange de Dieu qui guidait le peuple de Dieu vers la terre de Chanaan. Etsiégé, comme Moïse, passe sa vie dans le désert aride, se servant l'un et l'autre de leur bâton pour opérer des prodiges, résidant sur la montagne et défaisant leurs ennemis à l'aide de la prière. Dans cette tradition dindjié seulement nous ne voyons pas figurer le Pied-du-ciel, bien qu'il se trouve dans d'autres récits. Par contre, cette légende fait mention d'une Terre des Serpents et de la Caverne des Serpents, dont nous ne retrouverons le souvenir que chez les peuplades à peau rouge de la Nouvelle-Espagne. Qu'est-ce donc que cette fable et pourquoi la voyons-nous ici figurer parmi tant de vérités historiques rapportées sans aucun déguisement?

La fable du Grand Serpent de la mort (Nah-tadhœd), dé-

tenteur de tous les poissons qu'il avait changés en durs rochers, et de la manière dont Bouse l'attira hors de la Caverne des Serpents par un signe qu'il éleva sur un poteau, après avoir été conduit dans la Terre des Serpents par un enfant merveilleux, nous semble être un récit énigmatique de plusieurs des actes de Moïse. Nous avons justement ici une de ces images vives, fortes et poétiques telles que celles dont les prophètes d'Israël aimaient à se servir et qu'ils proposaient à leur peuple pour son instruction. Nous trouvons dans Ezéchiel l'apologue suivant dont le prophète se sert en parlant de l'Egypte. Que le lecteur juge s'il n'y a pas identité de figure et d'idée : « Je viens à vous, Pharaon, roi de l'Egypte, *grand dra-« gon* qui vous couchez au milieu de vos fleuves, et qui dites : « Le fleuve est à moi et c'est moi-même qui me « suis fait. Je vous mettrai un frein aux mâchoires, j'at-« tacherai à vos écailles tous les *poissons* de vos fleuves « (c'est-à-dire tout votre peuple) et je vous entraînerai du « milieu de vos fleuves, et tous vos poissons demeureront « attachés à vos écailles et périront comme vous, car je « vous jetterai dans le *désert avec tous les poissons de votre « fleuve.* » (1) N'aurions-nous pas dans cette parabole l'origine de la fable du Grand Serpent de la mort, qui réside dans le désert entouré d'eau, dans l'île ou terre des Serpents, et des poissons innombrables dont il est le maître et qu'il a changés en rochers?

De plus, David, le roi-prophète, nous apprend, au psaume 104, que non-seulement Moïse changea en sang les eaux de l'Egypte, mais *qu'il tua tous les poissons de l'Égypte.* L'une et l'autre citation conviennent à l'Etsiégé du Dindjié.

Maintenant, que le désert parcouru par Moïse et ses

(1) Ezéchiel, chap. xxix, vers. 3.

frères pendant quarante ans soit appelé la terre des Serpents et que ce seul souvenir soit demeuré dans la mémoire des Dindjié, il n'y a là rien que de très-compréhensible, si on veut bien se rappeler que c'est dans ce désert que les Israélites trouvèrent ces serpents, ou plutôt ce *serpent*, ainsi que s'exprime le livre saint, dont les morsures brûlaient comme le feu et qui fit périr un si grand nombre d'Hébreux. Moïse en vint à bout en plantant comme Etsiégé un signe sur un poteau, et ce signe fut une image en bronze du serpent lui-même. Il est vrai que les Dindjié disent que Étsiégé plaça sur ce poteau son couvre-chef (*tsaa*, *tsadè*), or tsadé, dans la cabale, est l'emblème du serpent, et צו *tsau,* signifie crocodile, figure du démon chez les Egyptiens. L'épisode des serpents du désert et du serpent d'airain manquait absolument dans les précédentes traditions. Celle-ci, en comblant cette lacune, nous procure la certitude la plus irréfragable que c'est bien de Moïse que parle la légende du *Dènè* et du Dindjié.

Dans la tribu des Peaux-de-lièvre, le grand législateur *Kotsidal* ou *Sawéta*, le même que Etsiégé et Sié-zjié-dhidié est bien identifié au serpent ainsi qu'au génie ou ange de la mort sous le nom d'*Ettsonné*, mais les Indiens n'ont pas pu nous apprendre la raison de cette identification. Nous la trouvons ici, de sorte que la tradition des Loucheux complète sur ce point celle de leurs frères, les Peaux-de-lièvre. De même qu'en nous disant que Etsiégé reconduisit ses frères vers le pays où ils habitaient avant d'être retenus captifs par les Dhœnan ou nation des Femmes, la tradition des Dindjié nous apprend ce qu'est le Pied-du-Ciel des Peaux-de-lièvre. L'une et l'autre contrée s'identifient avec la terre promise, la terre de Chanaan ; de même que la nation des Femmes devient évidemment le peuple égyptien. Si donc d'autres nations peaux-rouges

américaines parlent, dans leurs traditions, de Pied-du-Ciel, de terre ou de caverne des Serpents, de nation des Femmes et d'un *héros astronomique*, nous aurons toute espèce de raisons pour identifier leurs traditions à celle des Dènè-Dindjié, et les unes et les autres à l'histoire de Moïse et du peuple de Dieu. Notre conclusion sera, ce semble, rationnelle et logique.

On se demandera peut-être maintenant pourquoi le héros lunaire des Dènè-Dindjié, assimilé au serpent chez les Peaux-de-lièvre, devient le *vainqueur du serpent* chez les Loucheux. La réponse est facile et naturelle. Si Moïse guérit ses frères de la morsure des serpents du désert de Sin, ce fut par la vertu du serpent d'airain. Moïse a donc bien pu être considéré, par un peuple malheureusement trop enclin à l'idolâtrie, tantôt comme le *dieu de la mort* sous la figure du serpent, et tantôt comme le *dieu de la vie et de la santé*, sous la forme du héros vainqueur du serpent par le *bois* et la *croix*. Et ainsi nous avons dans le grand héros et le grand législateur Moïse le point de départ et l'origine d'un mythe que possédèrent l'Egypte, la Grèce, Rome païenne, la Gaule celtique et la Scandinavie d'une part ; la Chaldée, l'Inde, la Tartarie, la Chine, d'autre part ; et qu'il n'est donc point merveilleux de retrouver en Amérique.

Nous avons vu que les actions de Moïse conviennent parfaitement à Toth ou Tauth, le dieu cornu des Egyptiens, le vainqueur du crocodile, figure du démon, par le bois et la croix ; et dont le symbole est la croix ansée ☥ clef de vie et du temple de santé qui nous rappelle, dit M. de Charencey, la clef bouddhique et celle des sculptures de Palenqué. Ce Toth n'est autre que le *Tautus* des Babyloniens et le *Teut* ou *Teutatès* des Celtes.

C'est donc encore Moïse que nous représente l'Esculape des Grecs, le dieu de la santé, revêtu des attributs

d'Apollon Pythéen, ou tueur de serpents, et cependant adoré sous l'emblème du serpent lui-même. Esculape devenait le sauveur de l'humanité par le bois que mord vainement le serpent. Il était, de plus, revêtu des mêmes attributs que le dieu solaire Apollon. De son autel on voyait sortir un serpent mystérieux qui allait goûter aux offrandes de ses fidèles adorateurs en signe d'acceptation. Le bois d'Esculape nous rappelle la verge de Kotsidatrèh, et d'Etsiégé, celle d'Otsintresh, de Sa-Wéta et de Sié-zjiédhidié, et enfin la verge ou sceptre jaune du Bouddha vivant. Qui ne voit dans tous les héros précédemment cités le même personnage, identique de tous points au Moïse des Hébreux ?

Si l'on nous demande maintenant pourquoi il est question de la caverne des Serpents dans la présente tradition, nous répondons que le culte du serpent s'est toujours exercé dans des antres ou cavernes, parce que le serpent était chez les anciens peuples, particulièrement chez les Arias, l'emblème du dieu infernal *Pluton*, dont le nom se rapproche du serpent fabuleux *Python*. En effet, les prêtresses inspirées par ce dieu et qui l'étaient en même temps par le dieu soleil ou Apollon, affectaient d'habiter dans des antres, du fond desquels elles rendaient leurs oracles énigmatiques. Le culte idolâtrique de Moïse s'étant uni et identifié à celui du serpent d'airain, qui persévéra parmi les Israélites jusqu'au temps du roi Ezéchias, il dut donc revêtir les formes de l'ophiolâtrie et s'exercer dans des cavernes et des grottes, lesquelles abondent dans la Judée. Nous ne prétendons pas dire pour cela que le fait de l'érection en croix du serpent d'airain ait été le point de départ de l'ophiolâtrie. Ce culte fétichiste est bien plus antique et remonte aux premiers âges du monde. L'Egypte le connaissait assurément et nous trouvons le serpent vert sur tous ses monuments, uni à la figure du

Soleil infernal ou Sérapis, le Pluton des Egyptiens, dont il était l'emblème. En Chaldée, le serpent était également identifié avec Baal ou le soleil.

Après ce qui précède, nous doutons qu'on puisse nier la parfaite identité de la tradition du héros lunaire des Dènè-Dindjié avec l'histoire de Moïse et du peuple hébreu. Les légendes des Creeks et des Yucatèques nous fourniront encore d'autres preuves, en leur temps.

§ 4. CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES.

Le lecteur de bonne foi se sera peut-être posé trois questions relativement à trois points obscurs que présentent ces traditions des Dènè et des Dindjié : 1° Pourquoi ces légendes ne contiennent-elles aucun enchaînement chronologique dans les faits ? 2° Pourquoi dans chacune des tribus Dènè-dindjié la même tradition revêt-elle deux formes et se présente-t-elle sous deux aspects? Pourquoi dans l'une le héros lunaire est-il représenté à l'état d'enfance et comme si cette enfance eût persévéré toute sa vie ; et dans l'autre, à l'état d'homme fait ? 3° Que sont donc les Dènè-Dindjié et à quelle nation de l'antiquité devons-nous les rattacher ?

Nous allons essayer de répondre en peu de mots à ces trois questions :

1° Pourquoi les légendes des Dènè-Dindjié sont-elles dénuées d'enchaînement chronologique dans les faits?

Tout d'abord, on ne saurait dire qu'il n'existe absolument aucun lien naturel et logique dans les épisodes racontés par ces traditions. Ils appartiennent tous au même personnage, qui est reconnu unanimement pour le même par toutes les tribus. Seulement, ces faits, n'ayant jamais été confiés au papier, ne peuvent qu'être un peu diffus.

Tels qu'ils sont présentés, on a lieu de s'étonner qu'ils aient pu traverser les âges sans être autrement défigurés ou travestis. Ces traditions se complètent l'une l'autre, de telle sorte qu'il n'y a qu'à les rapprocher et à les lier ensemble pour obtenir un enchaînement satisfaisant. Il nous semble qu'on ne saurait être moins indulgent pour des sauvages qu'envers des nations civilisées; or, nous doutons qu'un peuple civilisé ait le talent de conserver d'une manière aussi fidèle une histoire quelconque, sans le secours de l'écriture, pendant un laps de cinq ou six siècles seulement.

Le manque d'ordre chronologique que présentent les traditions *dènè-dindjié* peut être dû également à la dépression qu'ont subie les facultés intellectuelles de ces Peaux-Rouges, dans cet état forcé et violent qu'on appelle sauvagerie. Leur mémoire étant plus en jeu que leur raison, elle est demeurée, comme chez l'enfant, la seule faculté à laquelle ils fassent appel. Il en résulte que chaque Indien ne transmettant que les faits dont il se souvient, peu à peu l'enchaînement se perd et des lacunes interviennent, surtout s'ils n'ont pas, au préalable, fixé la suite de leurs idées, en assignant conventionnellement certaines localités où ils se trouvent, comme ayant été le théâtre supposé des exploits de leurs héros.

2° Pourquoi dans chaque tribu, la tradition du Moïse des *Dènè-dindjié* est-elle racontée de deux manières différentes, et revêt-elle deux aspects différents ?

Ceci peut tenir à différentes causes. D'abord, on a dû remarquer que, dans chaque tribu ou peuplade, l'une des deux traditions est présentée sous forme d'apologue, tandis qu'il ne manque que fort peu de chose à la seconde pour être un récit parfaitement conforme au récit biblique. Cette marche, qui semble avoir été suivie constamment dans toutes les traditions de nos Indiens, estla

même qui fut adoptée par les prophètes israélites ainsi que par les auteurs des livres sapientiaux.

Secondement, nous ferons remarquer, avec l'auteur du *Mythe de Votan*, que les anciens en agirent de la même manière que les *Dènè-dindjié*. Ils faisaient confusion parmi les dieux, ils invoquaient le même dieu sous des noms différents et avec différentes attributions. L'ouvrage intitulé : *les Dieux de l'Égypte*, le prouve amplement, pour ce qui est de la théogonie égyptienne. Enfin les mythologies grecque et hindoue nous offrent les mêmes particularités et les mêmes confusions.

Ici, au contraire, on ne saurait dire qu'il y ait confusion. La première tradition représente Moïse à l'état d'enfance, tel qu'il fut trouvé sur les bords du Nil et élevé par Thermuthès. La seconde nous le montre comme libérateur. Il n'y a en cela rien de plus extraordinaire que lorsque nous représentons le Christ tantôt sous les traits d'un enfant, et tantôt sous ceux d'un homme fait. Sans aucun doute, aux yeux du sauvage qui a besoin de tout localiser, et de tout personnifier, il n'y a pas plus de contradiction dans un cas que dans l'autre. Et en nommant leur héros l'Enfant magicien dans tout le cours de l'une des traditions, ils sont loin de prétendre qu'il soit demeuré enfant toute sa vie.

Enfin une quatrième raison que nous pouvons assigner à ce dualisme, c'est que, d'après les nombreux points contradictoires que renferme la tradition de Moïse, sauveur, législateur, père, héros et dieu lunaire des *Dènè-dindjié*, nous sommes fondé à croire qu'il y a eu du mélange dans leur théogonie, ce qui explique cette union d'une excellente tradition judaïque avec le sabéisme des Chaldéens et des Egyptiens, et l'ophiolâtrie égyptienne et asiatique. Que ce peuple soit mixte et composé de deux éléments hétérogènes, jadis ennemis l'un de l'autre, mais

fusionnés ensemble, et que ces éléments divers aient uni en une seule croyance leur contingent de souvenirs, de vérités et de superstitions, c'est ce dont il est impossible de douter. La division des *Dindjié* en hommes blancs ou de la droite et en hommes noirs ou de la gauche (division en tout semblable à celle que Castrén trouva chez les Samoyedes et les Tartares septentrionaux) ; la distinction que font les Peaux-de-lièvre et les Chippewayans des hommes proprement dits et des hommes vulgaires; la répudiation générale de la tribu des Flancs-de-chien par les autres peuplades, à cause de son origine prétendue canine, sont autant de preuves de notre assertion. Ce qui va suivre pourra le prouver encore. Nous arrivons donc à la troisième question.

3° Que sont les *Dènè-dindjié*, et à quelle nation de l'antiquité ou de l'Asie devons-nous les rattacher ?

La réponse ne nous semble pas difficile, et toutefois répondre d'une manière absolue sur ce point, paraîtrait compromettant à beaucoup de gens. Des convictions individuelles ne suffisent pas pour décider de l'opinion publique ; et, de nos jours, l'opinion publique — et par elle nous entendons l'opinion du monde savant — est plus que jamais hostile à tout ce qui de loin ou de près touche à la tradition et surtout à l'Écriture sainte. Il serait pourtant logique de la part des savants, d'admettre au moins l'autorité des livres saints, à titre d'archives historiques. Nous laissons donc de côté la révélation, qu'ils n'admettent pas, et ne réclamons ici que le droit incontestable d'invoquer la Bible comme le monument le plus ancien et le plus véridique que nous a légué l'antiquité. Ceux qui nous refuseraient ce droit, feraient preuve de mauvaise foi, ce que nous ne saurions jamais admettre chez nos lecteurs. Maintenant donc nous en appelons à leur propre jugement, sur ce chapitre.

Puisque le souvenir traditionnel de Moïse s'est conservé sous une forme plus archaïque au milieu des peuplades hyperboréennes et américaines des *Dènè-dindjié*, que parmi les nations policées qui furent jadis en contact avec les Israélites ; puisqu'ils prétendent que leur héros, dans lequel nous avons reconnu tous les traits qui conviennent à Moïse, fut leur libérateur, leur législateur, leur père, comme il est encore leur bienfaiteur et leur dieu ; puisque à ces excellentes traditions les *Dènè-dindjié* joignent la circoncision, le jeûne, la confession auriculaire faite à leurs voyants ou magiciens, les prescriptions judaïques relatives aux femmes, à l'usage du sang et des mets, aux animaux purs et impurs, la prière adressée à leur Moïse lunaire, la fête du Passage dans lequel nous reconnaissons la Pâque, des pratiques mystérieuses appelées le *Passage sous les eaux* et le *Jeune Homme magique bondissant*, dans lesquelles nous avons vu un souvenir du passage de la mer Rouge et de l'Ange exterminateur, pratiques et fêtes qui corroborent leurs traditions et qui s'en étayent, il nous semble qu'il n'y a plus de doute possible. Nous avons dans les *Dènè-dindjié* quelques-uns des restes perdus d'Israël, maintenant convertis au catholicisme. Seulement, nous le répétons, ces restes, défigurés, dégradés, souillés par le fétichisme du chamanisme, ces restes qui ont perdu jusqu'à leur nom, leur langue et leur nationalité ; ces restes sont mélangés avec d'autres éléments évidemment asiatiques, qu'ils soient chinois, tartares, hindous ou chaldéens ; peut-être même pourrait-on y trouver quelques traces du peuple égyptien. C'est ce qui expliquerait comment, à la foi en leur Moïse, ils joignent le culte idolâtrique de la lune, celui du génie ou ange de la mort, l'ophiolâtrie, etc.

Mais ici les savants hostiles à la Bible nous attendent. Votre héros *dènè-dindjié* n'est autre que *Bouddha*, nous

diront-ils, la neuvième incarnation de Wichnou; car, de même que la bouse de vache est considérée dans l'Inde comme un talisman et un signe de la caste sacerdotale, de même le héros *dindjié* est-il appelé *Bouse*, parce qu'il en fut frotté afin d'acquérir la vertu magique, qui en fit le plus grand des magiciens. 2° Votre héros s'incarne dans le bœuf musqué comme Wichnou s'incarne dans le bœuf-zébu, et c'est pourquoi les déjections de cet animal sont considérées, sur les bords du Gange aussi bien que sur les rives glacées du Mackenzie, comme possédant la vertu magique. Mais on attribue autant de pouvoir aux déjections du Bouddha vivant, que les lamas distribuent, d'après Bernier, comme des reliques. Et comme le mot *bouse* dérive du grec (bous : bœuf), quisait si le nom de *Bouddha,* dont le culte se lie si intimement à la vénération pour l'espèce bovine, ne vient pas également du nom de cet animal? La seule différence entre le nom *Bouse*, nom du héros dindjié, et le nom de *Bouddha*, ne consiste-t-elle pas dans la seule prononciation de l'S, qui, accentuée en blésant, prend le son doux du *th* anglais? 3° *Bouse, Mousse*, *Wo-dan* ou *Sa-Wéta,* sont aussi appelés par les *Dènè-dindjié* Souris-jaune, Grand-Père jaune, puis enfin rat rouge. Rouges sont les flèches que l'on heurte dans la fête nocturne du Passage; de saule rouge (*Watap*) est la baguette ou verge de *Sa-Wéta*; c'est du sang que l'on suspend au dessus de la loge de l'Enfant-lunaire, c'est du sang qu'il répand sur le sentier et sur le gâteau offert à la lune; c'est de vermillon qne se saupoudre la veuve, sœur du héros, etc. Or, le jaune et le rouge sont les couleurs chéries du bouddhisme, parce quelles furent celles de Bouddha. Le jaune est la couleur de l'idole de Bouddha et de la caste sacerdotale des lamas; elle est aussi celle des *Hoang-si-fan* du Thibet, des Tartares Kalkas

de la Mongolie. Le rouge est la couleur du dalaï-lama ou Bouddha vivant du Thibet; c'est avec une baguette de bois rouge doré qu'il distribue ses bénédictions. Donc, le prétendu Moïse des *Déné-dindjié* n'est autre que Bouddha lui-même. 4° Votre héros et législateur, après avoir habité notre planète, est allé prendre possession de la lune; mais à Ceylan l'on montre encore l'empreinte que le pied de Bouddha, montant au ciel, laissa sur le pic d'Adam; mais chez les Hindous, Bouddha, « fils du dieu lunaire Tcandra(1), est père de la dynastie lunaire qui fit fleurir la civilisation aryenne au sud de l'Himalaya. » 5° Votre *Bouse* eut des rapports avec le serpent et il pénétra dans le pays des Serpents; mais Bouddha reçut d'un serpent la charité d'un verre d'eau froide et pour l'en récompenser lui promit les honneurs divins. L'ophiolâtrie fut éminemment liée avec le bouddhisme chez les peuples de la race jaune, et on trouve sur les montagnes de l'Himalaya une nation de serpents (2). 6° Si vos Dènè et vos Esquimaux portent la tonsure, si leurs ennemis se rasent la tête, les bonzes et les lamas, prêtres de Bouddha, sont dans la même coutume. 7° Les Dènè-dindjié et jusqu'aux Esquimaux, nomment leurs ennemis : nation des Femmes. Mais les missionnaires bouddhistes qui découvrirent et colonisèrent le Fou-sang, l'an 499 de J.-C., racontent, dit M. Emile Guimet, qu'à 1000 lis à l'est de cette contrée ils trouvèrent le *pays des Femmes*. Votre tradition est donc une tradition purement bouddhique. 8° Les ennemis de vos Dènè-dindjié faisaient leurs délices de la chair de chien; mais les Chinois mangent également cet animal. 9° Enfin, si les Dènè-dindjiè croient à la métempsycose et aux incarnations successives, vous devez

(1) Mythe de Votan, p. 95.
(2) Mythe de Votan, p. 116.

vous rappeler que c'est là justement le dogme capital du bouddhisme comme du brahmanisme, son aîné.

Par conséquent, va-t-on conclure avec une grande apparence de raison, la légende américaine de votre prétendu Moïse est le fait des bouddhistes chinois, colonisateurs du Fou-sang, au cinquième siècle; ou bien une preuve que les conquérants tartares de la Chine, au treizième siècle, sous Koublay-Khan ou Chan, le *Chang-ti* des Chinois, firent pénétrer le bouddhisme jusqu'en Amérique après l'avoir introduit au Thibet.

Nous avouons que ces objections sont fortes et méritent considération; aussi allons-nous les examiner et les résoudre, s'il est possible.

Nous répondons que, bien loin de laisser en défaut nos identifications, ces points de ressemblance de la tradition des Dènè et des Dindjié avec les croyances bouddhiques ne servent qu'à les confirmer :

1° Parce qu'il est admis par les savants que le dieu lunaire Bouddha est d'origine égyptienne (1) et que si son culte parvint dans l'Hindoustan, il laissa aussi des racines profondes en Grèce, où la même divinité était connue et adorée sous les noms de *Boudo*, *Bouta*, *Boudia*, *Boudios*, *Bato*, *Bodès* et *Boto* (2). Comme Bouddha et Moïse, c'était une divinité pacifique et libératrice de l'humanité. Si donc, on ne veut reconnaître que le mythe bouddhique dans notre tradition du Moïse dènè-dindjié, on doit admettre forcément qu'avant de parvenir en Amérique par la Chine et l'Hindoustan, ce même mythe exista tout d'abord en Egypte, théâtre des merveilles opérées par le Moïse des Hébreux; et que nous avons donc en notre faveur une très-forte probabilité que Moïse fut réellement le héros célébré par les traditions bouddhiques.

(1) Mythe de Votan, p. 97.
(2) *Idem.*

2° Si le nom de Bouse, donné par les Dindjié à leur héros lunaire, paraît être un jeu de mots se rapportant au nom de Bouddha plus qu'à celui de Moïse, je réponds que ce jeu de mots n'est pas le seul ; que la connaissance du même mythe et la profession du même culte en Grèce et dans les contrées occidentales habitées par les tribus pélasgiennes, celtiques, scandinaves et teutones, ont fourni d'autres jeux de mots significatifs et expressifs du nom de Moïse plus que de celui de Bouddha. Ainsi nous trouvons la signification du nom de *rat* et de *souris* que les Dènè-Dindjié donnent à leur héros lunaire et les Hindous à leur dieu de la mort, dans sa traduction en latin, *mus* (prononcez à l'italienne *mous*), et en anglo-saxon, *mouse*, mots qui peuvent passer pour le symbole cabalistique de *mousa*, nom syrien de Moïse. Ce même mot *rat* se dit en grec μυν (*moun*) et il devient alors le nom du dieu sidéral égyptien *amoun* aussi bien que celui de la lune elle-même (*moon*), en anglo-saxon. Or, le dieu lunaire des Scandinaves s'appelait *Ména*, dérivé du *mona* des Grecs. Ne nous est-il pas permis de voir dans cette divinité le *Mouni* ou Bouddha, dieu lunaire des Hindous, et *Mana*, même divinité chez les Pieds-Noirs d'Amérique ? Guérin du Rocher n'a-t-il pas trouvé un jeu de mots semblable entre le nom de la taupe ou rat rouge, *siphneus*, celui de la mer Rouge, *suph*, et le nom de Moïse, en égyptien *Osar-siph?*

Donc, sans repousser et en admettant, au contraire, les traits de ressemblance que l'on pourra trouver entre notre héros lunaire américain et Bouddha, on voit que nous reportons notre conclusion plus loin et que les considérations qui précèdent tendraient à faire de Bouddha lui-même une image primitive défigurée de Moïse. D'ailleurs les lettres B et M sont corrélatives et affines entre elles. Dans les dialectes dènè-dindjié, elles sont très-souvent transmutées

d'une tribu à l'autre, ainsi qu'avec les consonnes P, V et F et même W. Ainsi *ban, pan, mon* et *fon* signifient tous également *mère; oban*, *opan*, *kovén*, *komon* et *kowina* signifient tous *autour; bé*, *pé*, *vœ* et *mé* veulent dire *lui*, *elle*; etc. Ainsi donc le mot *bouse* peut aussi bien être l'emblème cabalistique du nom de *mousa* ou Moïse que de celui de Bouddha. D'ailleurs le même héros qui chez les uns est appelé Bouse, est nommé *Mousse* dans d'autres tribus; ce qui confirme notre dire.

3° Nous n'éprouvons donc nulle difficulté à admettre que les titres de *souris jaune*, de *grand-père jaune*, de *rat rouge*, caractéristiques du Bouddha et du *Yama* ou dieu de la mort hindous, aient été tirés de l'Asie et proviennent de l'Inde ou du Thibet. Il est tout naturel de croire que le mythe a acquis plus d'un accroissement dans les localités qu'il a traversées avant d'arriver en Amérique (1).

Mais si la théogonie égyptienne était mieux connue, peut-être retrouverions-nous la même divinité dans le personnage peint en *jaune*, qui se montre fréquemment dans les peintures provenant de l'Egypte. De même, par similitude, on pourrait aussi retrouver dans cette antique contrée l'usage de se raser la tête, propre aux prêtres de Bouddha.

4° Le héros des Dènè-dindjié reçut l'apothéose et est devenu depuis lors un dieu lunaire, tel que l'était Bouddha ou *Moulni*, que le sont *Ména*, *Mana*, *Manco*, *Sa-Mana*, *So-Mona* et tant d'autres divinités identiques; tandis que nous ne voyons nullement que Moïse soit parti pour la lune ou qu'il ait été identifié par les Israélites avec cet astre. La difficulté en serait une si nous pouvions savoir ce que les Israélites répandus en Chaldée et en Egypte

(1) N'est-ce pas au Thibet qu'il s'est assimilé la grande variété de cérémonies et de dogmes catholiques, enseignés par les missionnaires chrétiens à la cour de Genghis-Khan?

ont cru et pensé de Moïse. Quoi qu'il en soit, comme le culte de la lune ou *Astaroth* était généralement répandu parmi les peuples idolâtres de la Palestine, de la Chaldée et de l'Egypte, au milieu desquels vécurent les Israélites; comme les livres saints font foi que les Israélites étaient très-enclins à l'idolâtrie et qu'ils péchèrent maintes fois contre le vrai Dieu, pour se livrer au culte de Baal (le soleil) et d'Astaroth, à l'exemple des nations qui les entouraient; comme ils en allièrent les pratiques à leur antique vénération pour leur grand législateur; comme ce fut Moïse qui leur enseigna l'usage du calendrier et qui leur prescrivit les Néoménies ou fêtes de la lune : les savants verront sans doute avec nous toute espèce de raisons pour admettre que les Israélites purent aisément identifier Moïse avec cet astre ainsi qu'avec le soleil. La disparition de son corps après sa mort put leur donner à croire qu'il était, en effet, parti pour l'empyrée ; de même que sa mort sur le sommet de la montagne fut le principe de la fable de Bouddha montant au ciel du sommet du pic d'Adam. Si donc le héros des Dènè-dindjié n'est autre chose que Bouddha, en tant que *divinité lunaire*, nous pouvons admettre que ce mythe s'est allié au culte idolâtrique de Moïse et qu'il a passé, après cette union, en Asie et en Amérique.

5° Quant au serpent charitable qui procure de l'eau à Bouddha mourant de soif, il nous paraît avoir une grande parenté avec la verge de Moïse et d'Aaron, si souvent métamorphosée en serpent, et qui procura, par deux fois, au peuple israélite mourant de soif dans le désert, de l'eau en abondance. Bouddha promit l'apothéose au serpent, en récompense de sa charité. N'aurions-nous pas ici un apologue de l'érection dans le désert du serpent d'airain, qui guérit les blessures des Israélites ? Si l'ophiolâtrie s'allia de bonne heure au culte de Bouddha en Asie, on peut

en dire autant par rapport aux Israélites; car nous lisons dans le quatrième livre des Rois (1) qu'Ezéchias « fit mettre en pièces le serpent d'airain que Moïse avait fait, parce que les enfants d'Israël *lui avaient brûlé de l'encens jusqu'alors* (c'est-à-dire l'avaient adoré); et il l'appela *Nohestan* », c'est-à-dire ce n'est qu'un peu d'airain. Les Juifs durent donc aisément identifier Moïse avec le serpent; et ceci nous explique pourquoi le législateur *Mouse* ou *Bouse* des Dènè-dindjié, dieu lunaire sous le nom de *Rat-Rouge*, comme le Osar-Siph des Egyptiens, et de *Souris-Jaune*, comme le *Yama* des Hindous, est aussi appelé le génie ou le dieu de la mort et de la vie, sous la figure du *serpent* (*Nâh*).

6° S'il est vrai que Thibétains et Chinois s'accordent avec les Dènè-dindjié pour placer leur pays et leur *nation des Femmes,* ainsi que leur peuple d'*Hommes-Chiens*, les uns à l'occident, les autres à l'orient de leur patrie respective, cela tient à une tradition très-antique, non-seulement commune à ces trois peuples, mais encore aux Tartares, aux Arabes, aux Abyssiniens, aux Egyptiens, aux Finnois et même aux Scandinaves, car les mêmes fables ont cours même en Danemark (2). L'union de ces deux singulières traditions se rencontre donc chez tous les peuples primitifs qui adorent ou qui ont adoré le dieu lunaire Moïse sous différents noms. Et puisqu'il nous a été aisé de reconnaître le peuple égyptien dans les Hommes-Chiens et la nation des Femmes, des légendes Dènè-dindjié, nous sommes autorisé à voir le même peuple dans les légendes identiques des Tartares, des Chinois, des Finlandais et des Danois. Nous le reverrons encore dans les *Tséquils* du Guatémala, ennemis des Tzendales, adorateurs du héros ophidien *Wotan*, dieu as-

(1) Chap. XVIII, vers. 4.
(2) Voyez Marco-Paulo; Life in Abyssinia; *Revue d'Edimbourg.*

tronomique. Il n'y a pas jusqu'aux Esquimaux qui ne connaissent aussi une nation de *femmes*. Tout nous porte donc à croire que cette singulière légende a pris naissance en Egypte, ainsi que le culte du dieu lunaire Bouddha; mais qu'elle émane d'un autre peuple que le peuple égyptien; très-probablement des Israélites ou de leurs frères les Ismaélites ou Arabes, ainsi que le suppose un auteur anglais (1).

7° Enfin, si la métempsycose est le dogme capital du bouddhisme, il l'est également du brahmanisme; il fut celui de la Grèce, des druides, des Scandinaves; il est répandu en Afrique, et émane avant tout de la vieille Egypte, à laquelle les Juifs eux-mêmes l'empruntèrent; car les Pharisiens en furent entachés.

Comme on le voit, les apparences d'objection qui s'élevaient contre notre thèse ne servent, au contraire, qu'à en manifester la force, puisqu'elles militent en sa faveur. D'ailleurs, ces vestiges du culte bouddhique et asiatique ne peuvent porter atteinte aux preuves qui ressortent: 1° de la coïncidence frappante entre la tradition du héros lunaire *dènè-dındjié* et l'histoire de Moïse; 2° des coutumes purement judaïques en honneur parmi les *Dènè-dındjié;* 3° enfin de la corrélation singulière existant entre plusieurs termes de leur langue et les mêmes mots en hébreu. Tout au plus pourrait-on en tirer pour conclusion que le dogme des Hébreux se trouve uni, chez nos *Dènè dindjié*, avec la persuasion des bouddhistes hindous et égyptiens; conclusion que nous admettons aisément, d'autant plus que nous sommes convaincu qu'après mûr examen de la question on finira par reconnaître que le personnage mythique de Bouddha n'est autre que le héros historique Moïse ou Mousa.

(1) Sir Mansfield Parkins.

Nos conclusions demeurant intactes, il ne nous reste plus qu'à les défendre et à les étayer par d'autres documents, que nous fournira encore l'Amérique. Nous allons examiner et commenter successivement les traditions du dieu solaire des Pieds-Noirs, *Natus* ou *Napi;* celle des Creeks de la Floride, et enfin la légende du dieu-serpent astronomique des Guatémaliens, *Wotan.* Elles seront l'objet d'autant de chapitres distincts.

Contentons-nous de dire que la transition entre la croyance des boudhistes asiatiques et celle des *Dènè-dindjié* américains, nous est ménagée par le dogme du dieu lunaire des Esquimaux, *Tatkrens-Innok;* de même qu'entre la famille *dènè* et la famille des Iroquois-Sioux, à laquelle appartiennent les Pieds-Noirs et les Creeks, la lacune est comblée par la famille algique, qui reconnaît également un héros lunaire dans *Mustaté-Awasis* ou l'Enfant-bison. Sa légende est en tout calquée sur celle du *Sa-Wéta* des Dènè ; à l'exception du bison qui, chez les premiers, remplace le bœuf musqué des Dènè, le bœuf-zébu des Hindous et le bœuf Apis des Egyptiens.

CHAPITRE IV.

FÊTE NATIONALE ET TRADITIONNELLE DU SOLEIL CHEZ LES SIXICAQUES OU PIEDS-NOIRS.

Les *Sixicaques* ou Pieds-Noirs, nation qui appartient à la grande famille iroquoise dakotah, reconnaissent pour dieu, père, sauveur, bienfaiteur et législateur le soleil, qu'ils nomment *Natus* et *Napi* (le vieillard).

Natus, à proprement parler, n'est point l'astre du jour lui-même ; mais un héros, qui descendit du ciel à une épo-

que fort éloignée, passa plusieurs années sur terre, sous le nom de *Napi*, opéra maint prodige, créa des lois et une religion dont il dota les Sixicaques, et se montra, en un mot, leur bienfaiteur et leur père. Reparti pour l'empyrée, il est allé habiter le soleil, qui porte maintenant son nom, et il continue de là à protéger la nation siouse. Il a pour femme la lune (*Kokoyé-Natus*), que l'on appelle aussi *la Vieille*.

D'après les ordres de leur législateur *Napi*, les Pieds-Noirs observent annuellement une grande fête du soleil, à l'époque du renouvellement de la lune d'août-septembre. En vue de cette fête, ils s'occupent pendant tout ce mois à recueillir des provisions de bouche de toute espèce : viande, langues, baies sauvages, racines esculentes, etc.

Quatre jours avant la nouvelle lune, la tribu arrête sa marche ; on fait choix d'un lieu de campement propice, et on se prépare à la fête par le *jeûne* et des *bains* de vapeur. Le grand prêtre du Soleil, ainsi que les sept ordres de la hiérarchie militaire et sacerdotale, prennent la direction et le gouvernement du camp, et on fait choix de la vierge du Soleil, qui doit représenter la Lune à la fête. Cette espèce de vestale est choisie parmi les vierges ou parmi les femmes qui n'ont eu qu'un seul mari. Elle se prépare à ses fonctions par une grande continence.

Le troisième jour des préparatifs, après la dernière purification, on construit le temple du Soleil, pendant que le grand prêtre compose le fagot sacré (*eketsto-kisim*). On recouvre celui-ci d'une peau de bison et on le lie au faîte du temple. Cette construction est une tente ou pavillon circulaire, fait de clayonnages et soutenu par un poteau central, appelé le *poteau sacré*. L'entrée du pavillon est située à l'orient. Tout au fond, c'est-à-dire à l'occident, se trouve une section appelée la *Terre sainte*, dans laquelle s'élève un petit autel d'un pied carré, que l'on

entoure d'herbes odoriférantes et qui supporte une tête de bison peinte en noir et en rouge. Tout à côté de l'autel se trouve la place réservée à la vierge du Soleil.

Le moment de la fête arrivé, le grand prêtre, la vestale et tout le peuple sixicaque se rendent processionnellement au temple du Soleil, au son des tambours et des *tchitchikwés*. On plante le *poteau sacré* et on allume le *feu sacré*, après quoi on allume le calumet que l'on se hâte de présenter au soleil, dès qu'il se montre à l'horizon. Cela fait, le grand prêtre adresse une prière à l'astre du jour, impose les mains aux mets qui doivent servir au repas sacré, et dépose sur l'autel la part réservée à *Natus* lui-même. De son côté, la vestale, sortant du pavillon, distribue à chacun sa part du festin ; puis elle rentre, se déchausse et, se jetant sur une couche préparée pour elle, elle y dort l'*okan* ou sommeil de guerre.

Alors commencent, en dehors du temple et parmi la foule, des chants, des cris de joie, des proclamations et des danses. Le grand chef de la tribu, à cheval, s'avance vers le poteau sacré, le frappe de sa lance, et fait quatre fois le tour du temple en entonnant un chant de triomphe.

Pendant quatre jours que dure la fête, le grand prêtre reçoit toutes les offrandes des Sixicaques et les offre au Soleil, ou plutôt à *Natus*, résidant dans les astres. Les dévots se livrent aussi, durant ce temps, à des macérations et à des pénitences publiques identiques à celles que s'imposent les fakirs de l'Inde et les fanatiques de Bénarès et de Jaggernaut. Ils se font des mutilations, se suspendent au poteau sacré par des crocs ou des cordes qui passent sous la peau du dos, etc. Ces pénitences se font en l'honneur du dieu solaire, afin de se le rendre favorable.

Dès qu'elle est sortie de son sommeil de guerre, la vierge du Soleil raconte au grand prêtre le rêve qu'elle

est censée avoir fait, et celui-ci le divulge et le commente avec grand éclat devant toute la tribu. Pendant les offrandes, la vestale s'occupe d'entretenir le feu sacré en y jetant des herbes odoriférantes, surtout le brome odorant. De temps à autre, elle offre le calumet au Soleil, son époux ; car nous ne devons pas oublier qu'elle figure la Lune dans cette singulière fête. Enfin celle-ci se termine le huitième jour, au soleil couchant, par une autre prière du grand prêtre et les vœux de toute la tribu.

IDENTIFICATIONS.

Si cette fête traditionnelle des Sixicaques s'éloigne des usages dènè-dindjié, en ce sens qu'elle a pour objet le culte du Soleil au lieu de celui de la Lune, elle s'accorde toutefois, comme ceux-ci, avec les fêtes et les coutumes hébraïques. Nous allons en faire ressortir facilement les différents points d'identité.

Et d'abord, *Napi,* ce vieillard descendu du soleil pour être le sauveur, le bienfaiteur et le législateur du peuple sioux ou dakotah, et qui y remonte ensuite, est évidemment le même héros que célèbrent Esquimaux, Dindjié, Dènè et Algonquins; car celui-ci avoue à ses parents *qu'il habita primitivement le soleil*, d'où il est descendu pour leur plus grand bien. Si ces quatre nations le font habiter dans la lune, elles avouent toutefois que, lorsqu'il remonta au ciel, leur dieu législateur retourna d'abord dans le soleil, d'où il émigra ensuite dans l'astre des nuits. Quoiqu'il eût atteint sur terre l'âge d'homme fait, avant de repartir pour son séjour céleste, les quatre nations plus haut citées lui donnent généralement le nom d'*Enfant.* Il est tour à tour l'Enfant-Mousse, l'Enfant-Bouse et l'Enfant-Bison ou des bœufs. — De même, les Pieds-Noirs nomment leur héros sidéral *Natus,* mot qui,

en latin, signifie *enfant*. Et cependant ils le représentent comme un vieillard très-sage (*Napi*), et nous avons, alors, le personnage du *Grand-Père jaune* des Peaux-de-lièvre.

La fête du soleil est observée de temps immémorial chez les Pieds-Noirs, d'après les ordres de leur héros, *Napi* ou *Natus ;* comme la fête de la lune l'est, chez les Dènè-dindjié, par ordre de *Sa-Wéta*.

Le nom de *Sa-Wéta* signifie aussi bien l'*Habitant du soleil* que l'*Habitant de la lune*, car le mot *sa*, qui veut dire *soleil* ou *astre*, s'applique à la lune comme au soleil. Pour les distinguer, il faut ajouter *dzin-di-Sa* (soleil du jour), *tréwè-di-Sa* (soleil de la nuit). De même aussi, chez les Pieds-Noirs, le mot *natus* s'applique à la lune comme au soleil, et la lune a sa part de la fête, en qualité d'épouse de l'étoile du jour.

La fête des Pieds-Noirs, comme celle des Dènè-dindjié, s'observe lors du renouvellement de la lune. Le mois seul est différent. Les Dènè-dindjié font leur fête du *Passage* au mois de mars-avril, c'est-à-dire à l'époque qui correspond à celle où les Israélites célèbrent la Pâque, avec laquelle la fête lunaire des Dènè-dindjié offre, comme on l'a vu, la plus grande analogie. Chez les Sixicaques, la fête de *Natus* ou du soleil se solennise au mois d'août-septembre, et elle correspond justement à la *fête mosaïque des Tabernacles* ou *Scénopégie*, laquelle se célébrait avec octave, de même que chez les Pieds-Noirs elle se célèbre pendant huit jours, à savoir : quatre passés en purifications, et quatre en oblations et en réjouissances publiques.

Dès le commencement du mois, les Sixicaques s'occupent de recueillir les provisions qui serviront aux offrandes et aux repas sacrés. — Tout le mois lunaire d'août-septembre était consacré, par les Hébreux, à la récolte des fruits nouveaux.

Les Pieds-Noirs se préparent à la solennité par quatre jours de jeûne et de purifications, au moyen de bains de vapeur; ils pratiquent, pendant la fête, des expiations sanglantes. — Les jours qui précèdent la fête des Tabernacles sont des jours de jeûne et de pénitence chez les Israélites, parce que ce fut en ce temps qu'eut lieu l'adoration du veau d'or, dans le désert, aux temps mosaïques.

Les Pieds-Noirs, qui d'ordinaire habitent sous des tentes de peau, construisent, pour cette fête nationale, un pavillon en clayonnage et en verdure. — Les Juifs passent la fête des Tabernacles sous des tentes de verdure et de branchage.

Les Pieds-Noirs ouvrent la fête au son des instruments de musique en usage chez eux. — Chez les Hébreux, le deuxième jour du mois d'août-septembre était appelé *Ros-Assana* ou la fête des Trompettes, parce qu'on y célébrait, au son de ces instruments, le commencement de l'année civile. De là proviennent sans doute encore nos fanfares publiques du premier de l'an.

Le temple du soleil, chez les Pieds-Noirs, est entouré de poteaux plantés de six en six pieds, et reliés par des claies de verdure. Il est surmonté d'un *fagot sacré* qui est censé devoir être allumé par le soleil et brûler au sommet du pavillon. Il se trouve dans ce temple un compartiment secret, intitulé *la Terre sainte*, dans laquelle réside la *femme lunaire*, l'épouse visible du dieu remonté au ciel.

On y voit aussi un autel couvert d'herbes odoriférantes et surmonté d'une tête de bison peinte en noir et en rouge, couleurs de la mort et du sang. Enfin on entretient dans le temple un feu sacré, qu'alimente l'épouse du soleil. — Tout cet appareil n'est-il pas une copie décolorée par le temps du tabernacle du vrai Dieu, que surmontait la colonne de feu, dans lequel se trouvaient aussi

le feu sacré, le Saint des Saints, l'autel des parfums et celui des holocaustes ? Dans cette vierge, épouse de *Natus*, ne reconnaissons-nous pas la femme invisible dont il est si souvent question dans les traditions dènè-dindjié, cette femme céleste et pure dont leur législateur les entretenait sans cesse, et dans laquelle il est bien facile de voir un emblème parlant de la divinité cachée dans le temple ? En effet, la vestale entretient le grand prêtre de ses rêves prophétiques dont il instruit la foule, de même que Moïse révélait au peuple hébreu les oracles de la Divinité, qui se manifestait à lui dans le Tabernacle. Et l'un comme l'autre recevaient ces communications mystérieuses dans le réduit, caché au vulgaire, que l'on appelle ici *Terre sainte*, et qui, chez les Hébreux, était le Saint des Saints.

Dès que la fête du soleil est ouverte, les Pieds-Noirs se livrent aux transports d'une grande joie, à des clameurs, à des danses et à des festins. — C'est précisément ce qui eut lieu, en ce même mois d'août-septembre, parmi les Hébreux, au désert de Sin, lesquels se livrèrent à l'adoration idolâtrique du veau d'or (Exode, chap. XXXIII, v. 6), dont la tête de bison qui surmonte l'autel des Pieds-Noirs peut bien être l'emblème. Er effet, plusieurs des anciens Pères de l'Eglise, tels que les saints Cyprien, Ambroise, Augustin, Jérôme, etc., ont pensé que l'idole appelée le Veau d'or se réduisait à la seule figure de la *tête d'Apis* ou *Sérapis ;* et ils appuient leur opinion de cette parole du roi David se rapportant à l'action de Moïse vis-à-vis de cette idole : *Contribulasti capita draconum in aquis.* Or, Sérapis n'était autre que le soleil mort ou soleil infernal, incarné dans le bœuf Apis. On comprend alors pourquoi les Pieds-Noirs font figurer une tête de bœuf dans leur culte du soleil, et pourquoi cette tête est peinte de couleurs funèbres, le noir et le rouge.

Il ne faut pas oublier, d'ailleurs, que la fête des Trompettes, celle des Tabernacles, ainsi que celle de la Loi, établie en mémoire de l'établissement de la loi mosaïque et de la mort de Moïse, se célébraient toutes trois en ce même mois, chez les Hébreux.

Les Pieds-Noirs font succéder à leurs danses et à leurs cris de joie des chants de guerre et le sommeil de la mort et de la guerre. C'est ainsi que la fête lunaire des Dènè-dindjié revêt également un caractère funèbre. — Les Hébreux aussi déploraient en ce mois le trépas inopiné qui frappa les vingt-trois mille adorateurs d'Apis, abattus par le glaive des Lévites, et ils pleuraient aussi la mort de Moïse, leur législateur et leur bienfaiteur.

Aussi les Sixicaques, après avoir accueilli par des cris de joie l'apparition de l'astre du jour sur l'horizon, dans lequel réside leur bienfaiteur et père, Napi ou Natus, font-ils finir sa fête le huitième jour, avec le soleil couchant, qu'ils accompagnent de leurs regrets et de leurs vœux. Nous avons ici le dogme le plus antique du sabéisme oriental. Ainsi les Égyptiens pleuraient Osiris mort, et les Syriens déploraient la mort d'Adonis. Sous notre climat boréal, au solstice d'hiver, alors que l'étoile du jour a disparu sous l'horizon pour une période plus ou moins longue, les Dènè-dindjié considèrent l'astre comme mort, et, en conséquence, ils ne profèrent plus son nom, selon leur coutume vis-à-vis de leurs parents décédés. Ils n'appellent plus le soleil que *Eyl-Dènè* (cet homme-là), ou *Bèqaré dziné niwa illé* (celui qui rend les jours courts). Mais quand, aux quelques heures de crépuscule qui caractérisent le solstice d'hiver, ont succédé les jours illuminés de nouveau par l'astre revêtu de son ancienne splendeur, les Dènè disent que l'astre est ressuscité (*tl-Kron-Kodédédjya*), et les vieillards ajoutent d'ordinaire

en soupirant : « *Mèni tchinkè ranasintzi?* Qui donc me rajeunira comme le soleil ? »

Osiris mort se métamorphosa et s'incarna dans *Apis*, le bœuf blanc et noir. *Napi* ou *Natus*, parti pour le soleil, se communique aux Sixicaques en envoyant le bison, leur seconde providence, tout comme *Sa-Wéta* mourant s'incorpore au bœuf musqué, providence des Dènè en temps de famine.

Ainsi, dans ces diverses théogonies des Peaux-rouges, on voit, ainsi que dans celles des anciennes nations païennes de notre Orient, le soleil et la lune s'identifier à l'espèce *bovine*, qui reçut ensuite les mêmes adorations idolâtriques. Et comme le dieu, père, législateur et bienfaiteur de ces différentes nations américaines, dans lequel nous avons reconnu le Moïse des Hébreux, est par elles identifié soit aux astres, soit aux différentes variétés de l'espèce bovine, nous pouvons conclure avec une grande présomption de vérité, et par analogie, que ce fut réellement Moïse qui, dans l'ancien monde, fut le prototype et le point de départ du mythe qui nous occupe. Dans l'Inde, ce mythe engendra le brahmanisme et le bouddhisme ; au Thibet, il s'unit aux cérémonies du culte catholique importé soit par les chrétiens de Saint-Thomas, soit par les Nestoriens, soit par les missionnaires européens qui vécurent à la cour des khans ou Grands Mogols et engendra le lamanisme. En Amérique, il demeura dans une forme plus primitive et s'allia seulement aux prescriptions et aux traditions hébraïques ou chaldéennes.

La tradition nationale des Chaktas-Muscogulches, telle que nous la transmet « le mythe de Wotan » (p. 50), d'après M. le docteur Brinton, nous fournira de nouvelles lumières en nous montrant les mêmes traditions sous une latitude plus méridionale. Nous allons la citer ci-après, puis nous nous permettrons de la commenter.

CHAPITRE V.

TRADITION NATIONALE DES CHAKTAS (NATION DES CREEKS),

D'APRÈS LE D[r] D.-G. BRINTON, CITÉ PAR M. LE COMTE DE CHARENCEY.

« A une certaine époque, la terre s'ouvrit du côté de l'ouest, où se trouve sa bouche. Les Cussitaw sortirent de cette bouche et s'établirent dans les environs. Mais la terre s'étant mise en colère dévorait ses enfants. Aussi une partie d'entre eux s'en alla-t-elle plus loin vers l'ouest; cependant quelques-uns revinrent ensuite sur leurs pas et se fixèrent de nouveau aux lieux qu'ils avaient quittés. Le grand nombre toutefois resta en arrière, pensant que cela valait mieux ainsi.

« Leurs enfants néanmoins continuaient à être dévorés par la terre; aussi, pleins de dépit, se dirigèrent-ils du côté de l'orient.

« Ils arrivèrent à une rivière très-large et bourbeuse, campèrent, se reposèrent et passèrent la nuit.

« Le jour suivant ils reprirent leur marche et arrivèrent en un seul jour à une rivière rouge, dont les eaux étaient du sang.

« Ils vécurent près de cette rivière, dont les poissons fournissaient à leur subsistance, pendant deux ans. Mais il se trouvait là de petites cataractes qui leur rendaient ce séjour peu agréable. Ils se transportèrent donc à l'extrémité de cette rivière et entendirent un bruit pareil à celui du tonnerre.

« Ils approchèrent pour voir d'où venait ce tapage et ils aperçurent une fumée rouge et ensuite une montagne qui faisait un prodigieux vacarme. Du sommet de la montagne, partait un son semblable à un chant. Ils montèrent

pour voir d'où il provenait. Il y avait là un grand feu qui flambait au sommet et c'était lui qui produisait ce son. La montagne en question reçut le nom de Reine des montagnes. Elle continue à tonner jusqu'à ce jour et cause beaucoup d'effroi à ceux qui l'entendent.

« C'est là qu'ils rencontrèrent un peuple formé de trois différentes nations. Les *Cussitaw* avaient pris et conservé un peu de feu de la montagne. C'est là qu'ils furent instruits dans la connaissance des herbes et dans beaucoup d'autres sciences.

« De l'est leur vint un feu blanc dont ils ne voulurent point se servir. Du sud, un feu bleu dont ils ne voulurent point faire usage. De l'ouest, apparut un feu noir qu'ils refusèrent également d'employer. Enfin arriva du nord un feu rouge et jaune. Ils le mêlèrent à celui qu'ils avaient apporté de la montagne. C'est là le feu qu'ils emploient encore aujourd'hui et parfois on l'entend chanter.

« Sur la montagne il y avait un poteau qui se mouvait et faisait grand tapage. On ne savait comment le réduire au silence. Enfin les hommes prirent un enfant orphelin de mère, l'attachèrent au poteau et l'égorgèrent. Ensuite ils arrachèrent le poteau, et ils le portent avec eux lorsqu'ils vont à la guerre. Il était semblable à ces tomahawks en bois dont on se sert aujourd'hui encore, et fait du même bois. C'est là aussi que l'on découvrit quatre racines ou gerbes qui firent par leur chant connaître leurs vertus. C'étaient le *pasaw* ou racine du serpent à sonnettes, le *mikowéanotchaw* ou racine rouge, le *sowatchka* ou racine amère à fleur bleue, et le *ousséloupveke* ou petit tabac. Ces herbes, spécialement la première et la troisième, sont employées comme la meilleure des médecines pour les purifications du *Busk* ou fête de la danse du maïs vert.

« A cette fête qu'on célèbre tous les ans, les Creeks

jeûnent et font des offrandes des prémices de leurs récoltes.

« Depuis que la vertu de ces plantes leur a été révélée, leurs femmes, à certaines époques de l'année, ont un feu séparé, et elles quittent la compagnie des hommes pendant cinq, six et sept jours, pour se purifier. Si elles négligeaient cette pratique, les herbes perdraient leur pouvoir et les femmes tomberaient malades.

« Vers ce temps surgit une dispute. Il s'agissait de savoir quelle des quatre nations était la principale, c'est-à-dire la plus ancienne, et devait commander. L'on tomba d'accord que pour chacune des quatre tribus on élèverait un mât, rougi avec de l'argile ; car l'argile, qui d'abord est jaune, rougit par la cuisson. On devait aller à la guerre, et celle des nations qui parviendrait à couvrir la première son mât, depuis le sol jusqu'au faîte, de scalps pris sur l'ennemi, passerait pour la plus vieille et la principale. Les *Cussitaw* les premiers parvinrent à couvrir leur mât de trophées de guerre, et le firent disparaître sous les chevelures de leurs ennemis. Ils furent déclarés les plus anciens. Puis vint le mât des *Chikassaw*, ensuite celui des *Alibamons* ou *Atilama*. Enfin, sur celui des *Obikaw*, les scalps ne s'élevaient pas plus haut que le genou.

« Alors il y avait un oiseau bleu d'une taille gigantesque, plus rapide qu'un aigle, qui venait, tous les sept jours, tuer et dévorer les *Chaktaw*. L'on fit donc une image de femme, que l'on déposa sur le sentier par où passait l'oiseau. Le volatile l'emporta, la garda longtemps, puis la remit à sa place. On la conserva soigneusement, dans l'espérance qu'il en sortirait quelque chose. Longtemps après, il en sortit un *rat rouge*, que l'on regarda comme le fils de l'oiseau bleu.

« Les Chaktaw tinrent conseil avec le rat rouge, pour savoir comment parvenir à tuer le grand oiseau bleu. Ce-

lui-ci possédait un arc et des flèches. La corde de l'arc fut rongée par le rat, de sorte que l'oiseau, ne pouvant plus se défendre, fut mis à mort par les guerriers. De là cette vénération qu'inspire l'aigle, considéré comme un grand monarque. Les Indiens se parent de ses plumes lorsqu'ils vont traiter de la guerre ou de la paix. Teintes en rouge, elles signifient guerre. Teintes en blanc, elles marquent la paix.

« Ensuite ils quittèrent cette localité et arrivèrent à un sentier blanc. Tout, aux alentours, était de couleur blanche, même l'herbe, et ils remarquèrent en ce lieu les vestiges du séjour d'une tribu. Ayant traversé le sentier, ils campèrent, puis revinrent sur leurs pas pour savoir ce qu'était ce sentier, quel peuple avait séjourné là, et s'il ne vaudrait pas mieux pour eux continuer la route qu'ils avaient prise. Cette route les conduisit à une baie rocailleuse et enfumée.

« Ils traversèrent la baie rocailleuse en se dirigeant vers l'orient, et arrivèrent chez le peuple *cussaw*, près d'une cité du même nom. Ils y séjournèrent quatre ans.

« Les Cussaw se plaignaient des ravages d'un monstre, appelé Mangeur d'hommes, qui vivait dans une caverne. Les *Cussitaw* s'engagèrent à les délivrer de cet ennemi. A cet effet, ils creusèrent une fosse et la couvrirent d'un filet en fil d'écorce de *hickory*. Ils y superposèrent des branches d'arbre en forme de croix. Ensuite, se rendant à l'antre du monstre, ils l'attirèrent en agitant une crécelle. L'animal sortit en fureur et les poursuivit à travers les branches disposées en croix. Les Cussitaw pensèrent alors qu'il valait mieux laisser mourir un seul homme que toute la nation. Ils prirent donc un enfant orphelin de mère, et le livrèrent au monstre, dès qu'il se fut approché de la fosse. L'animal se laissa choir, et les Indiens le tuèrent facilement, au moyen d'échardes de pin enflammées.

L'on garda ses os jusqu'à ce jour. Ils sont peints en rouge d'un côté, et en blanc de l'autre.

« C'était d'ordinaire chaque septième jour que le mangeur d'hommes exerçait ses ravages. Aussi, après s'en être défaits, les Cussitaw demeurèrent-ils dans le pays pendant sept jours. En souvenir du monstre, lorsqu'ils se préparent à faire la guerre, ils observent un jeûne de six jours, et se mettent en marche le septième. S'ils ont soin d'emporter les os du monstre avec eux, ils se tiennent sûrs du succès.

« Au bout de quatre ans, les Cussitaw, ayant quitté le peuple cussaw, arrivèrent à une rivière, sur les bords de laquelle ils s'arrêtèrent deux ans, vivant de racines et de poisson, faute de maïs ; ils s'y fabriquèrent des arcs, armèrent leurs flèches de dents de castor et de pointes de silex. Ils se servaient de roseaux fendus en guise de couteaux.

« Etant partis de là, ils se rendirent à la baie Bruyante, ainsi nommée à cause des cris qu'y poussaient les grues, que l'on rencontra en ce lieu en quantité. Les Cussitaw y passèrent une nuit. De là, ils atteignirent une rivière où se trouvait une chute d'eau, qu'ils nommèrent *Owatonka*.

« Le jour suivant, ils rencontrèrent un autre cours d'eau, qu'ils appelèrent Rivière de l'arbre décortiqué. Ils la traversèrent le lendemain et parvinrent à une haute montagne, où vivait le peuple constructeur du chemin blanc qu'ils avaient rencontré d'abord.

« Les Cussitaw lancèrent vers le peuple de la montagne des flèches blanches, en signe de paix, afin de reconnaître ses dispositions. Mais ce peuple, ramassant les flèches blanches, les teignit en rouge et les leur renvoya, en signe de guerre. Le chef cussitaw jugea qu'il était prudent de s'arrêter. Cependant quelques guerriers ne

craignirent point de pousser jusqu'aux cabanes de ce eupple, qu'ils trouvèrent désertes.

« Ayant aperçu alors, au milieu du fleuve, un berceau que l'on ne pouvait voir de la rive opposée, ils en conclurent que la tribu ennemie avait cherché une retraite au sein des eaux, et qu'elle n'avait point l'intention d'en sortir.

« A cet endroit, ils trouvèrent une autre montagne, nommée *Moterell*, qui faisait un bruit semblable à celui du tambour que l'on frapperait; et c'est là qu'ils supposèrent être la résidence de ce peuple mystérieux. Lorsqu'ils partent pour la guerre, les Cussitaw entendent ce bruit retentir de toutes parts.

« Étant partis de là ils, côtoyèrent la rivière jusqu'à une chute d'eau, où ils aperçurent de grands rochers. Sur ces rochers se trouvaient placés des arcs, et ils supposèrent que là encore résidait le peuple constructeur du chemin blanc.

« Les Cussitaw se servaient, dans leur marche, de deux éclaireurs, qui précédaient le corps d'armée. Ces éclaireurs montèrent au sommet d'une haute montagne, et aperçurent une ville, dans la direction de laquelle ils lancèrent des flèches blanches ; mais les habitants les renvoyèrent rouges.

« Alors les Cussitaw entrèrent en colère, et résolurent d'attaquer la ville et de prendre une des maisons qui la composaient pour chacun de leurs guerriers. Ils jetèrent donc des pierres dans le lit de la rivière, de façon à la pouvoir traverser, s'emparèrent de la cité, habitée par des Têtes-Plates, et tuèrent tout, à l'exception de deux personnes. S'étant mis à leur poursuite, ils trouvèrent un chien blanc, qu'ils mirent également à mort.

« Alors ils aperçurent une fumée qui s'échappait d'une autre ville. Ils jugèrent qu'elle devait être occupée par

le peuple constructeur du chemin blanc, et qu'ils cherchaient depuis si longtemps. C'était la ville et le pays des *Palachucolas.*

« Les Cussitaw s'avancèrent vers ces derniers, animés des intentions les plus hostiles; mais les Palachucolas leur donnèrent à boire, en signe de paix, d'un breuvage noir, ajoutant : « Nos cœurs sont blancs ; que les vôtres « soient blancs aussi. Déposez donc les casse-tête et « montrez vos corps, comme preuve qu'ils sont blancs.» Les Cussitaw voulurent garder leurs massues, mais les Palachucolas les persuadèrent tellement, qu'ils finirent par les ensevelir sous leurs lits. En retour, leurs nouveaux alliés leur donnèrent des plumes blanches, et demandèrent à n'avoir qu'un chef en commun. Depuis ce temps-là les deux nations ont toujours vécu ensemble.

« Une partie d'entre elles se fixa d'un côté de la rivière aux Roches-peintes, et l'autre du côté opposé. La première fraction s'appelle les *Cussitaw*, et l'autre les *Cowétaw.* Ils ne font qu'un peuple, celui des *Creeks* supérieurs et inférieurs. Néanmoins, comme les Cussitaw aperçurent les premiers la fumée rouge et le feu rouge, et qu'ils rougirent les cités dans le sang, ils ne peuvent pas quitter leurs cœurs rouges, lesquels, après tout, sont blancs d'un côté et rouges de l'autre. Mais ils reconnaissent que le chemin blanc est le meilleur de tous, et qu'ils auraient dû le suivre. »

IDENTIFICATIONS.

Nous regrettons de n'avoir pu nous procurer, dans les États-Unis, le travail explicatif du docteur D.-G. Brinton sur cette intéressante légende ; il ne peut être que fort curieux et instructif. Mais, l'édition de son *National Legend of the Chakta-Muskokee* étant épuisée, nous allons

essayer d'en donner un commentaire de notre cru, lequel, nous osons l'espérer, vu notre pratique du génie des langues indiennes et nos études antécédentes des légendes et des mythes des Peaux-Rouges, sera de nature à satisfaire nos lecteurs.

Avec cette justesse d'appréciation qui caractérise ses études américaines, M. le comte de Charencey compare la légende des Chaktas à celle des Guatémaliens, et leur trouve une origine identique. Nous partageons entièrement son sentiment et allons faire ressortir, de plus, les nombreux points de ressemblance qui rapprochent cette même légende de celle d'*Otsintresh*, de *Kotsidatréh* et d'*Etsiégé*. Dans celles-ci comme dans celle-là nous ne pouvons nous empêcher de reconnaître le récit des pérégrinations du peuple hébreu, depuis sa sortie de la Chaldée jusqu'à son entrée dans la terre promise. Si, comme le rappelle le noble écrivain, « les types primitifs, conservés chez les sauvages de la Floride, semblent être précisément ceux que les *Tzendales* ont mis en oubli », nous pouvons dire aussi que plusieurs de ces traits complètent le recit des légendes *dènè*, *dindjié* et *pieds-noirs*. La tradition des Creeks sert comme de trait d'union naturel entre les narrations des Peaux-Rouges septentrionaux et celles des Indiens du sud de l'Amérique septentrionale. Le lecteur impartial en jugera.

Toutefois, dans la présente légende, ainsi que dans celles qui l'ont précédée, nous éliminons jusqu'à la pensée que les événements qu'elle relate aient eu pour scène l'Amérique elle-même, ou bien qu'ils aient trait à l'arrivée de la nation des Creeks sur ce continent. Nous allons voir, en effet, les mêmes faits appliqués, par les Chaktas, aux plages de la Floride, et, par les Dènè et les Dindjié, aux steppes qui bordent l'océan Glacial. Plus tard, dans un autre chapitre, nous verrons encore Guatémaliens et

Yucatèques transporter dans la Nouvelle-Espagne le théâtre d'événements absolument identiques. Or, tous ces faits étant calqués sur ceux relatés dans le *Pentateuque*, spécialement dans les livres de l'*Exode* et du *Deutéronome*, il devient évident que ces traditions américaines n'ont rapport à autre chose qu'à l'histoire des Hébreux, sous la conduite de Moïse.

A une certaine époque, dit la tradition des Creeks, la terre s'ouvrit vers l'ouest, où se trouve sa bouche. — Les Cussitaaw en sortirent et s'établirent dans les environs ; mais, comme cette terre dévorait ses habitants, ils s'en allèrent plus loin, vers l'ouest, pour revenir ensuite vers l'est. — Les Dènè-dindjié rapportent que, dans un passé très-éloigné, le grand génie « qui voit en avant et en arrière » (*Ehna-gu-hını*) ouvrit la terre dans l'Ouest, pour en faire sortir leur ancêtre, le « voyageur sans feu ni lieu » (*Kpon-édin*). Il s'établit dans les environs, puis descendit vers la mer, dans le Sud-Ouest, à la recherche de sa femme, qui lui avait été ravie ; puis, enfin, il revint vers l'orient. — Or le *Pentateuque* nous dit qu'Abram Hédir, c'est-à-dire le Voyageur, tiré par Dieu de la Chaldée, se dirigea vers le sud-ouest, vers l'Égypte, pour retourner ensuite au pays de Chanaan, duquel les espions, envoyés par Moïse longtemps après, rendirent le témoignage que *c'était une terre qui dévorait ses habitants.*

Le nom de l'Arabie et de la Chaldée est *Chus*, que l'historien Flavius Josèphe écrit *Cush*. Les Cussitaw ne tireraient-ils pas de là leur nom ?

Les Chaktas placent dans l'Ouest la bouche de la terre. — C'est aussi dans l'Ouest que les Dènè-dindjié mettent l'antre immense d'où leur vient le dieu du tonnerre et par lequel s'en retournent les mânes de leurs morts. Ces mêmes Indiens disent être venus de l'ouest sur le continent américain. — C'est l'ouest que les Mexicains dési-

gnent par le signe zodiacal symbolique de la Maison (*Caltli*), en tzendale et en kollouche (*Nuh*), d'où le nom de *Nahoa* (peuple de l'Ouest), donné aux Toltèques, et de *Nahanné*, que porte une des tribus, la plus occidentale, des Dènè-dindjié.

Les Cussitaw, continuant à être dévorés par cette terre, se dirigent définitivement vers le Levant. Ils arrivent à une rivière boueuse, puis à un fleuve de sang, où ils demeurent pendant dix ans, se nourrissant de poisson. — Les Hébreux (c'est-à-dire les voyageurs sans patrie, d'après leur nom même), ne pouvant demeurer longtemps dans la terre de Chanaan, à cause de la famine qui *en dévorait les habitants*, se décident à passer en Égypte, sous le gouvernement de Joseph. Ils viennent habiter pendant deux cents ans sur les bords du Nil, que la sainte Écriture nomme *le fleuve bourbeux : « à fluvio turbido qui irrigat Egyptum »* (Josué, XIII, v. 3), et dont les eaux furent, par Moïse, converties en sang.

C'est de poisson que les Cussitaw se nourrissent, sur le fleuve bourbeux; c'est aussi de poisson que le Moïse des Dènè-dindjié (*Etsiégé-Niottsintané*) nourrit son peuple. — Moïse nourrit les Israélites de la manne. Comme ils sortaient tous alors de la mer Rouge, il n'est pas étonnant que la tradition, dénaturant les faits, ait appelé cette blanche nourriture du poisson.

Les Cussitaw se transportent à l'embouchure du fleuve de sang, et de là à une montagne embrasée et fumante, qui faisait un prodigieux vacarme. La fumée et le feu en étaient rouges. — Les Hébreux, ayant quitté le Nil aux eaux converties en sang et traversé la mer Rouge (observez qu'Homère lui-même donne quelquefois à la mer le nom de fleuve), parvinrent au pied du Sinaï, où Moïse étant monté, cette montagne leur apparut toute en feu. Une nuée épaisse la couvrit; il en sortait un grand feu et

une fumée rouge comme d'une fournaise, et le son de la trompette y devenait de plus en plus éclatant et perçant (*Exode*, IX, v. 16-20; *idem*, XX, v. 18). — *Etsiégé*, le Moïse des Dindjié ou Loucheux, ayant gravi une haute montagne, s'en fait précipiter dans son char, et celui-ci, en roulant sur les pentes escarpées, y produit le bruit de cent tonnerres. — *Otsintresh*, le héros dènè, monte avec son frère sur la montagne, au milieu de la foudre et des tonnerres. Les Cussitaw gravissent également la montagne tonnante et embrasée.

Du sommet de cette reine des montagnes partait un son semblable à un chant, dit la légende floridienne, et qui provenait du feu qui y brûlait. — Du sommet du Sinaï partit la voix même de Jéhovah, proclamant le Décalogue. Les vibrations harmonieuses de la trompette y annoncèrent aux Hébreux que Dieu y était descendu. De plus, c'était encore Dieu, résidant dans la colonne de feu du tabernacle, qui rendait des oracles et dirigeait la marche d'Israël.

Les Cussitaw conservèrent du feu de la montagne. — C'est au sommet du Sinaı que les Hébreux reçurent les ordonnances relatives au culte de Jéhovah et à l'entretien perpétuel du feu sacré. Un grand nombre de nations peaux-rouges ont conservé pendant longtemps un feu sacré.

Au pied de la montagne fumante et tonnante, les Cussitaw furent instruits dans la connaissance des herbes et dans plusieurs sciences. — Ce fut au pied du Sinaï que les Hébreux reçurent la loi mosaïque, les prescriptions relatives aux purifications légales, et qu'ils apprirent différentes sciences et exercèrent différents arts, tels que ceux d'orfèvre, de brodeur, de joaillier, de tisseur, de fondeur de métaux, de charpentier, etc.

Les plantes connues des Cussitaw servaient à leurs puri-

fications. — Moïse apprit aux Israélites à se purifier avec l'hysope.

Au pied de la montagne, les Cussitaw rencontrèrent un peuple formé de trois autres nations. — Dans le désert de Sinaï, le peuple hébreu fit la rencontre de trois peuples, ses frères : les Iduméens, fils d'Isaac, les Moabites et les Ammonites, fils de Loth. A cause de l'étroite parenté qui les unissait à ces descendants d'Abraham, leur père commun, Dieu défendit aux Israélites de les combattre. — Parmi les Israélites sortis d'Égypte se trouvaient aussi, dit l'*Exode*, des Egyptiens et des Chananéens, qui avaient uni leur sort à celui du peuple de Dieu.

De l'est, les Cussitaw virent arriver un feu *blanc*, du sud un feu *bleu*, de l'ouest un feu *noir*, et du nord un feu *rouge* et *jaune*. Ils rejetèrent les trois premiers et adoptèrent le quatrième. Serait-il impossible de reconnaître, sous ces expressions figurées, les relations historiques du peuple hébreu avec les races diverses et de couleurs différentes qui l'entouraient géographiquement? Et, alors même que les couleurs et l'orientation indiquées par la légende ne concorderaient pas parfaitement avec les couleurs et l'orientation indiquées par la géographie et l'histoire, faudrait-il renoncer à cette supposition d'ailleurs assez probable?

Sur la montagne, les Cussitaw trouvèrent un poteau qui était en mouvement et faisait grand tapage. On ne put le réduire au silence qu'en y attachant et en y égorgeant un enfant orphelin de mère. — Nous avons là un double souvenir et du mont Moriah, sur lequel Isaac allait être sacrifié, et du mont du Calvaire, qui reçut le sacrifice de Jésus-Christ. La croix semble être ce poteau qui faisait si grand tapage. Elle en a fait et elle en fera encore longtemps dans le monde, et surtout parmi les descendants d'Israël, puisque c'est du Calvaire et du crucifie-

ment de Jésus que date leur dispersion par tout l'univers. Isaac pouvait passer pour orphelin de mère, tant Sara était vieille ; et Jésus, qui, en tant qu'homme, n'avait pas de père, n'avait point de mère, en tant que Dieu, avant son incarnation. — Les Dènè-dindjié, eux aussi, conservent un bien vif souvenir d'une *montagne* du *bois*, qu'ils appellent de tous leurs vœux, les uns à chaque renouvellement de la lune, les autres à chaque éclipse de lune, lors de la fête de leur Moïse lunaire. Ils invoquent alors cette montagne, en la priant d'*arriver* au plus tôt et de les arracher de l'affreux pays où ils se trouvent. — Les Pieds-Noirs ont également leur poteau sacré.

Les Cussitaw célèbrent une fête du maïs vert, nommée *Busk*. Ce mot se rapproche du *Pascha* des Israélites. Nous avons vu chez les Dènè et les Pieds-Noirs une fête analogue. Le mot *Phase* ou *Pascha* signifie *saut, passage ;* et la fête des Dènè-dindjié s'appelle fête du *Passage* de l'ange de la mort au travers des tentes. Lors de cette fête, ils supplient leur dieu lunaire, la Souris jaune, de passer par-dessus terre, en forme de *croix*, afin de les sauver et de les délivrer de leurs ennemis. La croix, qui fut un signe néfaste chez les anciens, fut un signe de bénédiction chez les Israélites, dans la bénédiction de Jacob mourant, sur les fils de Joseph, dans l'érection du serpent d'airain en croix, dans les offrandes des sacrificateurs, etc. Elle a le même caractère au Mexique, chez les Dènè-dindjié et chez les Chaktas.

Les femmes cussitaw observent les mêmes purifications légales que les femmes israélites. Il y a longtemps que nous avons signalé les mêmes coutumes chez les Dènè-dindjié et parmi les Algonquins.

Il surgit une dispute parmi les Chaktas, relativement à la priorité de leurs quatre tribus. Il s'éleva également une dispute parmi les quatre familles de la maison de

Lévi par rapport au sacerdoce, Coré prétendant que sa famille l'emportait en ancienneté sur celle d'Aaron. Les Chaktas jugèrent le différend au moyen de mâts qu'il s'agissait de couvrir de chevelures ennemies. Moïse vida le différend des Lévites au moyen des verges de chaque famille qu'il déposa dans le tabernacle. La tribu dont la verge devait fleurir et se couvrir de végétation, devait être réputée la plus ancienne et la première. Et ce fut la verge d'Aaron qui fleurit (Nombres, ch. XVII).

Un aigle bleu gigantesque venait tuer et dévorer les Chaktas tous les *sept* jours. Il fut attiré par un simulacre de femme déposé sur le chemin, et celle-ci mit au monde un *rat rouge*, qui fut regardé, quoique probablement à tort, pour le fils de l'aigle bleu. Ce rat rouge causa le trépas de l'oiseau en rongeant la corde de son arc, dans lequel résidait sa force. Les traditions dènè-dindjié sont identiques sur ce point. Elles nous parlent d'un aigle blanc immense qui dévorait les Indiens, d'un géant qui avait déjà détruit *sept* personnes, d'un monstre qui se tenait sur le sentier et déchirait les passants. Dans l'antiquité, nous retrouvons des mythes analogues dans la Chimère, dans le Minotaure qui, tous les ans, exigeait *sept* victimes, dans le Sphinx, etc. Chez les Cussaw, nous verrons un monstre qui, lui aussi, faisait des victimes tous les *sept* jours. On ne saurait nier qu'il y a unité d'idée dans ces divers apologues, tant en Amérique qu'en Asie et en Europe, et ce nombre sept ne se rencontre pas ici fortuitement.

Bien que l'on puisse voir dans le Minotaure, avec M. de Charencey et d'autres auteurs, le dieu Moloch ou Baal des Phéniciens, auquel on immolait des victimes humaines dans un taureau d'airain que l'on embrasait, on peut également, et avec autant de raison, y voir le symbole d'un des quatre grands empires orientaux, qui s'op-

posèrent le plus à l'accroissement et à l'existence du peuple de Dieu, savoir : l'Egypte, figurée si souvent dans les saints livres par le crocodile et le lion ; l'Assyrie, qui, par son nom d'*Ashour* ou *Astour*, qui signifie bœuf, a pu fort bien être symbolisée par le Minotaure. D'ailleurs son emblème, qui se rencontre si fréquemment dans les palais et sur les murailles ruinées de Khorsabad, était le bœuf à tête humaine ou chérub. La Babylonie était le troisième empire; la Babylonie avait son dieu *Nisrock*, homme à tête d'aigle, dont le *Rouach-Elohim* ou *Rouach-El* (Esprit de Dieu) des Hébreux a pu donner l'idée, comme il a servi de thème, dit du Rocher, à la fable d'Héraclès, l'Hercule des Grecs. Enfin venait la Syro-Phénicie, qui adorait également la même divinité, sous le nom d'Illus.

Mais dans l'apologue présent il me paraîtrait qu'il s'agit de l'Egypte; car dans ce Rat rouge qui passa chez les Cussitaw pour fils de l'aigle bleu et de la femme trouvée sur le sentier, le lecteur a déjà dû reconnaître le rat rouge des sables ou musaraigne des Dènè Peaux-de-lièvre, le rat jaune du Dindjié ou Loucheux, c'est-à-dire la figure du héros lunaire des Dènè-dindjié, vainqueur aussi du peuple à *tête-rasée*, qui les opprimait, et dans lequel nous avons reconnu Moïse vainqueur des Egyptiens; de même que le rat rouge des Cussitaw les aida à se rendre maîtres et à détruire le monstrueux volatile qui les opprimait. En effet, Guérin du Rocher, dont on dédaigne peut-être trop les curieux parallèles, ne nous apprend-il pas que Moïse fut appelé par les Egyptiens *Rat rouge*, *Taupe* ou *Musaraigne* (Siphnus), tant à cause de son nom égyptien, *Osar-Siph*, que de son passage à travers les eaux de la mer Rouge (*Suph*), ainsi que nous l'avons dit ailleurs ? L'identité de ce symbole chez les Creeks, les Dènè, les Dindjié, les Egyptiens et même

chez les Hindous, comme nous le disions plus loin, est donc de la dernière évidence, et doit être pour le lecteur une forte preuve de la réalité de nos identifications.

De la contrée habitée par l'aigle gigantesque, les Cussitaw passèrent dans un pays dont le sol, le sentier et jusqu'à l'herbe étaient de couleur blanche. Après avoir quitté l'Egypte, les Hébreux, sortis de Cush ou pays de Chanaan, vécurent dans le désert de la manne qui blanchissait la terre tous les matins. Les Dènè racontent la même merveille sans aucune espèce d'apologue. (Voir, pour ce fait, notre monographie des Dènè-dindjié. Paris, E. Leroux, éditeur, 1876.) D'ailleurs, la Palestine, dont le nom signifie *lieu couvert de cendres*, n'est-elle pas bordée par la chaîne du Liban, dont le nom hébreu signifie *blanc, candide?*

De ce lieu les Cussitaw parvinrent à une baie pierreuse et enfumée. Les Dènè disent, sans aucun détour, qu'à leur sortie du pays où ils vivaient sous la servitude du peuple à tête rasée, ils vécurent de longues années dans un désert pierreux et, pour un temps, au milieu de ténèbres fort épaisses. Les Israélites, sortis de l'Egypte, traversent le désert rocailleux de Sin, et vivent quarante ans sous la nuée protectrice.

De la baie pierreuse et ténébreuse les Cussitaw se dirigèrent vers l'Orient et arrivèrent à la ville des *Cussaw*.— Les Israélites parvinrent du désert vers la ville d'Hésébon qui appartenait aux Amorrhéens, fils de *Chus* ou *Cush*, d'où est probablement aussi dérivé le nom de *Cussaw*, comme celui de *Cussitaw*.

Les Cussaw se plaignaient des ravages d'un monstre mangeur d'hommes qui vivait dans une caverne, et dévorait leurs enfants tous les *sept* jours. Les Cussitaw tuent le monstre en le faisant choir dans une fosse sur laquelle étaient disposés des bois en croix, non pas toutefois

avant qu'ils lui eussent abandonné un enfant orphelin. *Etsiégé,* le Moïse des *Dindjié,* délivra son peuple du serpent de la mort, qui vivait aussi dans un antre, et l'attira en plaçant un signe sur un poteau, devant son repaire. Moïse délivra Israël des serpents de feu en élevant en croix le serpent d'airain, figure du Christ mort en croix pour toute l'humanité. — Si le lecteur doutait que le fait rapporté dans cet apologue eût trait au sacrifice du Calvaire, combiné et confondu avec l'érection du serpent d'airain par Moïse, il nous suffirait de relever l'expression des Cussitaw à propos de la mort de l'enfant livré au monstre : « *qu'ils crurent qu'il valait mieux laisser mourir un seul homme que toute la nation;* » car ces paroles sont exactement celles qui furent prononcées par l'inique grand prêtre Caïphe devant le Sanhédrin, à l'occasion de la capture et de la mort préméditée du Christ. Quelque étrange qu'il soit d'entendre cet écho d'une voix déicide au fond des déserts de l'Amérique, qui pourrait en révoquer en doute la fidélité ?

Maintenant, que les monstrueux quadrupèdes ou volatiles dont il est si souvent fait mention dans la présente tradition, comme dans toutes celles des Peaux-Rouges, puissent être considérés comme des emblèmes orientaux des grandes nations qui furent jadis et sur un autre continent les ennemis de ces Indiens, c'est ce qui nous semble fort plausible, puisque Chaktas, Dènè et Dindjié ne parlent de ces monstres qu'à propos de combats qu'ils eurent à soutenir contre des ennemis bien plus forts qu'eux. Ils pénètrent chez ces nations, et aussitôt l'histoire tournant à l'apologue, qu'y voient-ils ? un aigle immense, un lion, un monstre affreux qui leur barre le chemin et qu'il leur faut combattre afin de passer au delà. Il devient par là évident que le souvenir de ces monstres chimériques est demeuré dans leur esprit comme les

symboles des nations qu'ils représentèrent d'abord. Or telle était justement la coutume des prophètes d'Israël. Les livres inspirés ne dépeignent les grandes nations et les grands monarques qui s'opposèrent au peuple de Dieu, que sous la figure de monstres et de bêtes féroces. Ainsi furent représentés les Égyptiens, les Phéniciens, les Babyloniens, les Assyriens, les Perses, les Grecs et les Romains. C'est ainsi que le prophète Ezéchiel dit de l'Égypte : « Je viens à vous, Pharaon, roi d'Égypte, grand dragon qui vous couchez au milieu de vos fleuves... (crocodile) » (Ezéchiel, chap. XXIX, v. 3) ; et ailleurs : « Vous avez été semblable au lion des nations et au dragon qui est dans la mer (crocodile). » Juda lui-même, la souche des rois de la Judée, ne fut-il pas comparé au *lion* par son père Jacob, bénissant ses enfants, et Ezéchiel ne continue-t-il pas cette comparaison contre Joachim dans le chapitre XIX de ses prophéties : « ... Et il marcha parmi les *lions*, et il devint un *lion* cruel ; il s'instruisit àprendre sa proie et à dévorer les hommes. » Voilà donc un des mangeurs d'hommes de nos Peaux-Rouges. « Alors les peuples de toutes les provinces voisines s'assemblèrent contre lui, ils jetèrent sur lui leurs filets et ils le prirent (chap. XIX, v. 8). » Le même prophète compare les Babyloniens à l'aigle, ainsi que les Egyptiens. « Un *aigle* puissant, qui avait de grandes ailes et un long corps couvert de plumes de couleurs variées, vint sur le mont Liban... et un autre *aigle* parut ensuite... Ne savez-vous pas ce que cette énigme signifie ? Le roi de Babylone, figuré par le premier *aigle*, vient à Jérusalem figurée par le Liban... et le roi d'Egypte, figuré par le deuxième *aigle*... etc. » (Ezéchiel, chap. VII, v. 3-15.)

A son tour le prophète Daniel nous représente la monarchie des Perses sous la forme d'un *ours*, celle des Babyloniens comme un *monstre* ayant un corps de lionne,

des ailes d'aigle et des pieds humains; le royaume des Macédoniens comme un *léopard* à quatre têtes et muni de quatre ailes ; enfin la république romaine sous la forme d'un autre *monstre* à dents de fer et à dix cornes. Le royaume des Mèdes est comparé par lui au *bélier* et celui des Grecs à un *bouc* monstrueux (Daniel, chap. VII, v. 3-8 ; chap. VIII, v. 3).

Ces animaux, auxquels les prophètes israélites comparèrent les nations ennemies de l'Église et du peuple de Dieu, sont ce que l'on appelle *animaux chérubiques*. Ils sont d'ordinaire au nombre de quatre : l'*aigle*, le *lion*, le *taureau* et l'*homme*. Dans la mystique des Hébreux, des Chaldéens et des Égyptiens, on voit paraître fréquemment ces figures d'animaux, qui primitivement furent les emblèmes de la divinité elle-même et que les voyants d'Israël apercevaient sans cesse présents devant le trône et sous les pieds de l'Éternel.

Les Assyriens avaient pour emblèmes de leur pays le chérub, composé du bœuf, de l'aigle et de l'homme : c'était *Schour* ou *Tour*, taureau ailé à tête humaine portant la tiare royale. Ce symbole était justifié par le nom véritable de l'Assyrie, qui était *Haschour* ou *Astour* (1), d'où sont dérivés les noms des *Asturies*, patrie des Ibères, et du Turquestan ou *Tour-estân*, c'est-à-dire pays des Turks ou Scythes.

C'est sans doute l'Assyrie que les traditions dènèdindjié dépeignent comme un ruminant gigantesque qui les conviait à la fornication ; et c'est sans doute la Babylonie ou l'Egypte que ces Peaux Rouges, ainsi que les Creeks, représentent comme un aigle gigantesque, ennemi de ces tribus et qui les détruisait. Qu'on se rappelle que le dieu-aigle, *Nisr* ou *Nisroch*, des Babyloniens, n'é-

(1) *Découverte des ruines de Ninive*, par Botta et Layard.

tait autre que le *Mithra* des Perses, dieu de la guerre et de la mort. Comme preuve que nos Dènè-dindjié, et par analogie les Creeks eux-mêmes ont tiré ces images et ces emblèmes de la Chaldée, que le lecteur consulte mon « Rapport sur la Géologie du Mackenzie » ; l'appendice relatif aux armes de pierre de nos Indiens prouve que les armes de pierre des Dènè-dindjié sont en tout semblables à celles des peuples primitifs des Asturies, d'Erivan dans le Caucase, de la Russie et du Danemark. Or les Ibères qui peuplèrent les Asturies furent une colonne de Chaldéens, et les Scythes, qui en dérivent également, furent les premiers habitants du Caucase et de la Russie, l'ancienne Scythie. Quant au Danemark, nous avons de fortes probabilités qu'il fut peuplé par des Danites, comme nous le dirons dans le chapitre suivant. Aussi trouve-t-on dans cette contrée plusieurs des mythes en honneur dans la Chaldée, dans la Tartarie et jusque chez nos Peaux-Rouges d'Amérique.

Les mêmes Assyriens qui avaient aussi pour chérub symbolique le *griffon*, animal fantastique composé de l'aigle et du lion, représentaient leur grand dieu *Cronus*, l'*Elloïm* ou *El* des Hébreux, l'*Illus* des Phéniciens, sous la figure d'un *homme ailé* semblable aux chérubins de l'arche et à ceux que vit Ezéchiel. Il avait quatre ailes, deux au repos et deux en activité, quatre yeux par devant et quatre par derrière, pour marquer, dit Sanchoniathon, sa toute-puissance et son omniscience. Or comment nos *Dènè-dindjié* appellent-ils leur grand Dieu ? *Ehna gu-hini* (celui qui voit par devant et par derrière), *Ehta-odu-hini* (celui qui a des yeux devant et derrière), *Ehna ta-ettini* (même signification). Comment donc nier que nous avons ici une divinité identique à *Elloïm*, à *Illus* et à *Cronus*, surtout lorsque les traditions des *Dènè* et des *Dindjié*, qui se rapportent à ce Dieu, rappellent trait pour trait les

relations d'Abraham avec l'ange du Seigneur, le combat de Jacob avec l'ange, etc.?

Si la nation assyrienne avait pour emblème Chérub, le Taureau, à cause de son nom *Schour*, le peuple hébreu avait pour emblème le chérub à figure d'homme, c'est-à-dire l'ange de Dieu, qui donna à Jacob le nom de *Sara El* ou Israël, c'est-à-dire Fort contre Dieu. Nous voyons, en effet, dans tout le cours de l'histoire des Israélites, l'ange du Seigneur protéger et secourir visiblement cette nation, qui tirait son nom de Dieu lui-même, *El*. C'est l'archange *Micha El*, la Force de Dieu, qui est leur guide dans le désert, et qui leur ordonne d'exterminer les sept nations chananéennes, abominables aux yeux d'Adonaï, à cause de leurs crimes (Deutéronome, chap. VII, v. 1 ; Josué, chap. III, v. 10 ; chap. IX, v. 3 ; chap. XII, v. 8). Comment les nations païennes, qui environnaient les Israélites, qui étaient les témoins et les objets maudits de toutes les merveilles que l'ange du Seigneur opérait contre elles, comment ces nations n'auraient-elles pas fait du Chérub, protecteur d'Israël et vengeur des crimes des sept nations vouées à l'anathème, les prototypes des monstres mangeurs d'hommes tous les sept jours ou tous les sept ans, dont l'antiquité, soit phénicienne, soit grecque, nous a transmis le souvenir ? Et quoi d'étonnant que des peuplades qui descendaient des Chaldéens, des Egyptiens, des Israélites rebelles ou des Phéniciens, aient apporté avec elles des souvenirs jusqu'en Amérique ? De là le géant des Dènè Peaux-de-lièvre, destructeur de sept personnes, comme le Minotaure des Crétois ; de là les lions et les aigles des Chaktas et des Dènè, qui, tous les *sept* ans ou tous les *sept* jours, venaient promener leurs ravages parmi les Indiens.

Qui pourrait voir, dans des rapprochements si con-

stants et si identiques, une pure fortuité d'idées et de mythes ? — Mais continuons nos identifications.

Les *Cussitaw* pratiquaient le jeûne ainsi que le font les Pieds-Noirs, les Dènè-dindjié et les Israélites.

Ils connaissaient comme eux la période de sept jours.

Etant partis de nouveau, les Cussitaw arrivèrent en un lieu nommé *la baie Bruyante*, à cause de la multitude de gibier et de grues qu'ils y rencontrèrent. Ils n'y passèrent qu'une nuit.—Les Dènè, en marche dans le désert, se nourrissent d'ortolans des neiges et de gélinottes blanches. — Les Hébreux, dans le désert, furent nourris de cailles ou, comme le disent les rabbins Salomon et Kimchi, d'oiseaux fort gras, car le genre et l'espèce de ces oiseaux n'étaient pas mentionnés dans l'hébreu, et la version de Septante en fait des ortolans, ainsi que le disent nos Dènè.

Les Cussitaw demeurèrent quatre ans dans le pays des Cussaw, allant et venant sans cesse, combattant le monstre et se servant d'armes de silex. — Les Israélites passèrent quarante ans dans le désert des enfants de *Cush*, voyageant sans cesse et combattant les Amalécites et les Amorrhéens, figurés par le monstre mangeur d'hommes.

Après avoir traversé deux cours d'eau, les Cussitaw arrivent à une montagne sur laquelle était située une ville habitée par le peuple du sentier blanc. Ils parlementent pour avoir le droit de passer outre, et ce peuple leur répond par une déclaration de guerre. — Après avoir passé les torrents de Zared et d'Arnon, les Israélites arrivèrent au pied du mont Hermon et sous les murs d'Hésébon. Moïse fait demander au roi des Amorrhéens la permission de traverser pacifiquement son territoire, mais Sehon répond par une déclaration de guerre. Le mont Hermon fait partie de la chaîne du Liban, dont le nom signifie *blanc*, ainsi que nous l'avons dit plus haut. La Sainte Écriture emploie souvent le nom du Liban pour si-

gnifier toute la terre sainte (Ézéchiel, chap. vii, v. 3-15).

Les Cussitaw aperçoivent un berceau sur les eaux d'un fleuve. — La lacune ayant rapport à la manière dont fut trouvé Moïse enfant est ici en partie comblée. Toutefois, le fait est loin d'y être aussi explicite que dans les traditions dènè-dindjié.

Les Cussitaw virent ensuite une montagne, nommée *Moterell*, qui faisait un grand vacarme. Il y a ici un anachronisme et une répétition, chose fréquente dans les légendes américaines. Il s'agit de nouveau de la montagne embrasée et tonnante dont il a été parlé plus haut. Le docteur Brinton observe que le nom *Moterell* n'est pas creek. Ne serait-ce pas un vague et fugitif souvenir de *Mosera* ou *Mosroth*, au pied du mont Ibor, lieu où mourut Aaron ? (Deutéronome, chap. x, v. 5.)

Les Cussitaw, ayant côtoyé un cours d'eau, arrivent à de grands rochers, sur lesquels ils aperçoivent des arcs. Jugeant que la nation du sentier blanc occupe les hauteurs, ils y envoient porter des paroles de paix, mais on leur répond par des déclarations de guerre. — Ceci est encore une répétition de ce qui a été dit plus haut. — Le peuple du *blanc* sentier représente sans doute les habitants de la Palestine et du Liban, c'est-à-dire du pays *blanc*, candide, contrée élevée et montagneuse, comme celle dont il est ici question.

Les Cussitaw avaient toujours dans leur marche *deux* éclaireurs ou espions qui précédaient le corps d'armée. — Les Israélites envoient des ambassadeurs aux Amorrhéens, avant de les attaquer (Deutéronome, chap. iii, v. 26). Moïse envoie Caleb et Josué visiter la terre promise ; Josué envoie vers Jéricho deux espions, qui logèrent chez Rahab.

Les Cussitaw résolurent d'attaquer la ville rebelle et de prendre une maison pour chacun de leurs guerriers,

après avoir exterminé tous les habitants. — C'est ainsi que les Israélites en usèrent à l'égard des Amorrhéens, des habitants de Jéricho et des autres peuples de la Palestine (Deutéron., chap. III). Les Dindjié rapportent la même chose dans leurs traditions d'*Etsiégè*. Le seul souvenir de ces villes parmi des peuplades sauvages et nomades, n'est-il pas lui-même une très-forte preuve que les événements qu'elles racontent se sont passés sous un autre climat et dans une autre contrée, où leur genre de vie était autre qu'il n'est ici ?

Les ennemis des Cussitaw étaient des *Têtes plates*, ceux des Dènè-dindjié des *Têtes pelées* ou *Têtes rouges* (c'est ce que signifie à la fois leur nom *Kfwi dé tèllè*). Nous avons reconnu dans ces derniers des Égyptiens et peut-être aussi des Phéniciens.

Pour parvenir à la ville qu'ils veulent ruiner, les Cussitaw traversent un fleuve à gué, en y jetant des pierres. Arrivés dans la cité, ils en massacrent tous les habitants, à l'exception de deux.—Pour parvenir à Jéricho, que Dieu leur a livrée, les Israélites traversent le fleuve du Jourdain à pied sec, et, après en avoir tiré douze pierres, ils placent au milieu de son lit douze autres pierres, comme un monument commémoratif de leur passage. Ils firent le sac de Jéricho, mais ils épargnèrent Rahab et sa famille (Josué, chap. IV, v. 9).

Après le sac de la ville des Cussaw, les Cussitaw rencontrent un chien blanc qu'ils mettent aussi à mort. — Après la conquête de Jéricho, les Israélites mirent à mort, en le lapidant comme un chien, Achan, Israélite, qui fut trouvé prévaricateur (1).

(1) Nous en demandons pardon à notre cher confrère; il ne nous paraît pas possible que de si nombreux et si menus détails de l'histoire de la nation juive aient passé et se soient fidèlement transmis d'âge en âge dans la mémoire d'un peuple, sous forme de fables si peu consistantes et

Les Cussitaw découvrent enfin le peuple habitant du pays blanc, et veulent également le détruire; mais celui-ci parvint à les fléchir tellement, qu'ils contractèrent alliance avec lui, et demeurèrent depuis lors avec ce peuple sur le pied de l'amitié et de l'égalité. — Les Dènè-dindjié disent aussi qu'ils vécurent très-longtemps parmi leurs ennemis les *Têtes rasées* ou Hommes-Chiens, qui finirent par épouser leurs filles. — Ainsi les Israélites, après avoir pénétré et s'être établis dans la terre promise, dont ils avaient reçu mission de détruire les habitants primitifs, les sept nations chananéennes, s'en laissèrent fléchir, et, émus de pitié, leur permirent de vivre au milieu d'eux ; ils en épousèrent même les filles, ce qui fut l'occasion et la cause de leur perte.

Cette dernière particularité nous autorise donc à voir, dans la nation des Creeks, le mélange de deux éléments : *israélite* et *chananéen* ou *phénicien;* c'est-à-dire des mêmes éléments dont nous avons constaté l'existence parmi les Dènè-dindjié, et qui, par le fait, se trouvaient réunis ensemble, dans la nation israélite elle-même, lors des deux captivités, sous Salmanazar et sous Nabuchodonosor. Les Cussitaw seraient donc des Israélites mélangés peut-être d'Égyptiens, et les Cowétas, ce peuple du pays blanc, des descendants des Palestins ou des Chananéens.

mêlés à tant d'aberrations ridicules. Quand l'ignorance et l'imagination se donnent libre carrière à ce point, il nous paraît difficile qu'une tradition orale soit reconnaissable, dans ces menus détails, à cinquante ans ou à cinquante lieues de distance; peut-être même ne trouverait-on pas deux hommes dans une tribu qui la rapportent d'une façon identique. S'il en est ainsi, quelle conséquence peut-on tirer, dans cette catégorie de faits secondaires, de la coïncidence de la fable avec l'histoire, après un laps de temps si considérable? Si la thèse de l'auteur est vraie — et nous voulons le croire — nous pensons qu'il ne faut demander à la tradition que ce qu'elle peut donner, le souvenir plus ou moins altéré des plus notables événements. (*Note de la Rédaction.*)

Nous n'ignorons pas que certains lecteurs vont lever les épaules à cette conclusion et la caractériseront de téméraire. Que ces personnes, suspendant un jugement si hâtif, veuillent prendre connaissance du compte rendu du congrès des Américains, 1re année, 1875. Elles y verront des preuves convaincantes que des débris des nations chananéennes, et probablement aussi du peuple israélite, abordèrent jadis en Amérique, comme il conste par les monuments et les pierres gravées en caractères phéniciens qui ont été découverts dans les États-Unis, ces dernières années.

Passons maintenant à la tradition des Guatémaliens, telle que nous la trouvons dans le *Mythe de Votan*, par M. le comte de Charencey. Nous y retrouverons les mêmes phénomènes ethnologiques que dans les précédentes.

La légende de *Votan* ou *Wotan* nous a été transmise par l'évêque de Chiapas, don Francesco Nunez de la Vega, qui la recueillit chez les peuples d'Oxaca. Elle fait partie de la magnifique Bibliothèque américaine du savant abbé Brasseur de Bourbourg, que nous pouvons considérer, parmi nos compatriotes, et en dépit de certaines idées qu'on lui reproche justement, comme le premier des américanistes modernes. Nombre d'écrivains espagnols, mexicains ou péruviens, cités dans l'ouvrage, sont les sources auxquelles s'est inspiré l'auteur du *Mythe de Votan*. La plupart de ces écrivains appartiennent au corps du clergé régulier, missionnaires de la Nouvelle-Espagne ; tels sont : l'évêque don Diego de Landa, les RR. PP. Torquemada, Grégoire Garcia, Clavigero, Burgoa, don F. Pimentel, Lopez de Cogolludo ; quelques autres sont des laïques savants, tels que le docteur Juan Diego de Tscudi, Ordoñez, Sahagun, Cabrera, Maria Ed. de Rivaro, etc.

CHAPITRE VI.

LÉGENDE NATIONALE DES TZENDALES DU GUATÉMALA. LE DEMI-DIEU WOTAN.

« *Wotan*, ou, comme l'écrit M. de Charencey, Votan, était le grand chef des *Chans* ou Serpents, et le troisième de sa race. Dans un écrit laissé par lui, en langue tzendale ou chiapanèque, il s'intitule « le Seigneur du bois creux », c'est-à-dire du *Tun* ou tambour sacré. Mais les Tzendales et les Chiapanèques, qui se disent les premiers habitants du continent américain, et qui reconnaissent Wotan pour leur héros, leur père, leur bienfaiteur et leur législateur, le nomment le *Cœur du peuple*, à cause de sa grande douceur et des bienfaits dont ils en furent comblés. Après sa disparition, ils lui décernèrent donc les honneurs divins, et placèrent sous sa protection le troisième mois de l'année.

« Dans son mémoire testamentaire, Wotan dit qu'il est le petit-fils d'*Ymos* (le grand poisson cornu, le même que *Quetzal-Cohuatl* des Nahoas), ce vieillard sensé qui échappe au déluge sur une grande barque qu'il construisit dans le dessein de s'y retirer.

« Wotan raconte qu'il vit la grande tour élevée par les hommes après le déluge, et qu'il fut envoyé par Dieu, après la diffusion des langues, pour peupler le continent américain , alors désert et inhabité. Il parvint, dit-il, en Amérique, du côté du nord-ouest, par une voie souterraine et ténébreuse, à la manière des serpents, ses frères, après avoir passé par les *sept* demeures ou cavernes des treize serpents, et il ajoute que, dans ce voyage, il laissa sur son chemin des signes de son passage.

« Wotan pénétra d'abord jusqu'au lieu où fut construite depuis la cité des vieillards (*huéhuétan*), sur les bords de

la rivière de Ciudad-Real de Chiapas. Il y amena *sept* familles de serpents ou *Chans*, commandées par *dix-neuf* chefs, à la tête desquels il se trouvait. Il dit que son but, dans ce voyage en Amérique, était d'atteindre le *Pied du ciel*, afin d'y retrouver les serpents ses frères. Par la même route souterraine qui le conduisit en Amérique, Wotan fit quatre voyages successifs, aller et retour, de la terre de Wotan (Valum Wotan) à la terre de Xibes ou *Chives* (Valum Chivim). Ce dernier mot est le nom des Tultul-Xinhs, appelés aussi Olmèques, Xicalanques, Nahuatlaques, Nahoas et Toltèques orientaux. Il ajoute qu'il alla de là en Chaldée, à Jérusalem et en Europe.

« Wotan raconte encore dans cet écrit qu'au retour d'un de ces voyages il trouva dans sa nouvelle patrie *sept* autres familles étrangères. Il délibéra longtemps pour savoir s'il les traiterait en amis ou en ennemis; mais enfin il finit par les reconnaître aussi pour des serpents comme lui. C'étaient probablement des *Nahoas* orientaux ou *Chives*. La tradition les nomme *Tséquils*. Wotan traita les *Tséquils* en alliés, il fit alliance avec eux, leur donna en mariage des filles *chanes* et les établit auprès de lui. Ce sont les ancêtres des Tzendales et leur nom est resté à un quartier de Ciudad-Real de Chiapas.

« Wotan apprit à son peuple l'agriculture, la culture du maïs, la connaissance et l'usage du calendrier, les arts, plusieurs sciences et toutes sortes de coutumes et de cérémonies relativement à l'usage des coupes, des bassins et des nappes. Il divisa l'année en treize mois lunaires de vingt jours chacun. Mais il allia à ces bienfaits le culte des fétiches ou *nagualt* (l'animal-dieu), qu'il avait reçu des *Tséquils*. Il importa en Amérique le tapir, édifia plusieurs villes et soumit à ses lois les premiers habitants du plateau d'Anahuac, les Chichimèques ou Quinamès, adorateurs de *Tezcatlipola*, l'ennemi de *Quetzal-Cohuatl*.

« Wotan dit encore que par la puissance de son souffle il édifia sur une montagne, sise sur les bords de la rivière des vieillards, un temple sombre et souterrain, dans lequel il déposa son écrit ou mémoire testamentaire en hiéroglyphes sur des tables de pierre ; plus *dix-neuf* statuettes de jade, représentant les *dix-neuf* chefs subalternes de ses Etats ; plus des vases précieux et de grands trésors. Il préposa à la garde de ce temple souterrain une grande prêtresse et des custodes ou *Tlapians*.

« Wotan divisa ses Etats américains en quatre royaumes, savoir : 1° celui de *Nach-chan* (maison des serpents), dans lequel on pense qu'était la fameuse cité de Palenqué, dont les ruines ne le cèdent guère en beauté à celles de Thèbes et de Palmyre, et qui fut la capitale du royaume appelé subséquemment *Xibalba*, c'est-à-dire portion des Xibes ou Chives (des Nahoas) ; 2° le royaume de Yucatan ; 3° celui de Guatémala ; et 4° enfin celui de *Tulha* ou *Tulan*, dans lequel se trouvait Ciudad-Real de Chiapas, portion des *Tséquils*.

« Après toutes ces grandes actions, Wotan s'en retourna aux lieux d'où il était venu et on ne le revit jamais plus. »

Ainsi finit la légende guatémalienne. Nous devons, avant d'essayer de l'expliquer, la compléter en y ajoutant le compendium des données que nous fournissent les auteurs qui ont écrit sur ce sujet.

Les chroniqueurs donnent à Wotan *dix-sept* successeurs, tous de la race des chefs de la nation wotanide.

« D'après l'abbé Brasseur de Bourbourg, les Chichimèques, que Wotan trouva sur les plateaux d'Anahuac, arrivèrent en Amérique, vers l'an 49 de notre ère, d'*Aztlan* ou *Asè-Land*, comme l'écrit le baron de Bretonne, c'est-à-dire de la terre des *Ases*, l'Asie. On les identifie avec les Toltèques occidentaux commandés par Itzamna, qui fut lui-même un des monarques du Yucatan.

« Les Wotanides, après avoir vécu en bonne intelligence avec les *Tséquils* ou Nahoas, finirent par être en proie aux guerres civiles et aux dissensions, et furent enfin chassés de leur nouvelle patrie par ces barbares qu'ils avaient accueillis et adoptés avec plus de générosité que de prudence. La chute de l'empire de Wotan, si tant est que cet empire ait jamais existé en Amérique, eut lieu, pense-t-on, vers le troisième siècle de notre ère. Les Wotanides, chassés par les Nahoas, se dispersèrent dans le Yucatan et le Guatémala. Quant à leurs ennemis, ils continuaient à affluer dans le pays, par le côté nord-est du continent. Quelques Wotanides se mêlèrent aux Nahoas et allèrent envahir, au onzième siècle, le pays des *Aztèques* au Mexique, dans lequel ils fondèrent une autre Tulan, en souvenir de *Tulan* de Chiapas ou *Tulapan*, leur ancien patrimoine dans le Guatémala. C'est du nom de ces deux villes que les Nahoas prirent le nom de *Toltèques*, qui signifie homme de Tulan. Ce sont là les Toltèques orientaux ou à tête droite. Ceux qui vinrent au Mexique et au Guatémala par les côtes de la Californnie furent des têtes plates, et on les nomme Toltèques occidentaux.

« On attribua à Wotan le culte religieux du mont Escurruchan, au sommet duquel on conservait un feu sacré dans une enceinte palissadée.

« Chez les Tarasques, peuple du Michoacan (Mexique), le même héros est connu et vénéré comme une divinité bienfaisante sous les noms d'*Odon* et d'*Inodon*.

« Les Othomies, autre peuplade mexicaine, le reconnaissent pour leur législateur, leur père et leur dieu, sous le nom d'*Oton*.

« Wotan, héros, législateur et divinité des Tzendales, et *Quetzal-Cohuatl*, législateur, héros et divinité des Toltèques, peuvent bien être identifiés l'un à l'autre. En effet,

Wotan est appelé le roi des serpents, et le nom de Quetzal-Cohuatl signifie serpent vert.

« Alex. de Humboldt identifie, sans doute avec raison, le dieu américain Wotan avec la divinité scandinave *Wodan* ou *Odin*, le dieu hindou *Boudha*, le thibétain *Pouta-la*, le cingalais *Podda*, le tamoul *Poudan*, le grec *Boudea* et l'égyptien *Toth*. Toutes ces divinités, en effet, présidaient au troisième jour de la semaine ainsi qu'à la planète Mercure, de même que le dieu tzendale préside dans le calendrier au troisième mois de l'année. C'est pourquoi M. de Charencey assimile Wotan ou Votan aux dieux congénères de Toth, Hermès ou Mercure. L'un et l'autre de ces écrivains s'accordent pour considérer le mythe de Wotan comme étranger à l'Amérique et d'origine bouddhique.

« Malgré le caractère de douceur et de bienveillance que les peuplades de la Nouvelle-Espagne reconnaissent à Wotan, certaines populations de l'Amérique centrale lui prêtent *un caractère funèbre*. Ainsi, d'après Brasseur de Bourbourg, les Guatémaliens l'assimilent à *Mam*, dieu de la mort. D'autres peuples même lui prêtent un *caractère malin;* ainsi les Maya-Qquiches en font le Mauvais-Esprit, génie cruel et malfaisant. La raison semble en être, dit l'auteur déjà cité, la haine qu'ils ressentaient pour leurs tyrans et leurs conquérants, les Nahoas du Yucatan, adorateurs de Wotan.

« Dans les belles ruines laissées au Yucatan par les Wotanides, et spécialement sur les bas-reliefs de Palenqué, on voit représentés des pontifes revêtus de robes longues et traînantes, tenant en main des encensoirs et portant sur la tête des tiares; on y voit la croix, appelée en mexicain *Quiahuitztéotl* (le signe qui répartit la pluie), c'est-à-dire la fécondité et la bénédiction dans ces régions équatoriales. Or la tradition dit que ce fut le serpent vert

(Quetzal-Cohualt) qui le premier planta la croix au Mexique. Cette divinité disparut comme Wotan après qu'elle eut prêché sa doctrine et laissé des lois et une civilisation au peuple des Chives ou Nahoas.

« Enfin les auteurs déjà cités reconnaissent et admettent qu'il faut savoir distinguer, dans la légende qui nous occupe, le fait de l'immigration et du séjour des Wotanides au Guatémala, d'avec le mythe de Wotan lui-même. Au premier événement il faut attribuer la construction des villes, la fondation des quatre grands royaumes, etc.; mais le mythe, le culte et la tradition de Wotan et de ses grandes actions ont nécessairement dû être importés en Amérique par les sectateurs de Wotan qui prirent ensuite son nom même. »

Voilà ce que donne en substance le *Mythe de Wotan* et les conclusions auxquelles s'arrête cette brochure.

J'ajouterai à ce qui précède que les noms de localités ou de pays européens et asiatiques qui se trouvent dans cette tradition, me paraissent mériter peu de confiance et avoir été ajoutés par les narrateurs espagnols, sans doute pour la plus grande clarté du mémoire wotanide qu'ils traduisirent. Il n'est point facile de croire que les noms de Babel, de Jérusalem, de Rome, de la Chaldée, de l'Europe, etc., se soient rencontrés intégralement dans cet écrit, d'ailleurs composé d'hiéroglyphes. On ne pourrait, en tout cas, en constater actuellement l'authenticité, puisque toutes les pièces que l'évêque Nunez de la Véga possédait seul de cette remarquable légende, furent publiquement brûlées par ce prélat, dans le but de retirer le peuple d'Oxaca du culte idolâtrique de Wotan.

De même, l'imposition à plusieurs localités de la Nouvelle-Espagne de noms fournis par la légende de Wotan ne peut être tenue pour une preuve que les événements narrés par celle-ci se sont passés en Amérique ; car

alors il en faudrait dire autant de toutes les traditions des Peaux-Rouges. Toutes, en effet, s'accordent à placer dans leur propre contrée les faits que la Bible rapporte avoir eu lieu dans l'Asie, ainsi que nous avons eu déjà plus d'une fois l'occasion de le faire remarquer.

Ces préliminaires posés, nous en venons aux similitudes que nous offre la légende de Wotan avec l'histoire de Moïse et du peuple hébreu.

IDENTIFICATIONS.

Le traducteur espagnol de la légende tzendale ne nous donne pas la signification du nom de Wotan ou Votan Il dit seulement que ce héros s'intitulait le Seigneur du *Tun*, ou tambour sacré, mais sans nous apprendre pour quelle raison, ni si c'est là la traduction du nom *Wotan*. Nous prions le lecteur d'observer ici que les Kanaks ou Peaux-Rouges de l'archipel tongien, ainsi que d'autres Polynésiens, font usage d'un tambour identique au tambour sacré des Yucatèques et des Mexicains, lequel était formé d'un bois creux. Ils possèdent encore de nos jours le *lalli*, sorte de tambour ou de cloche, formé d'un tronc d'arbre creux que l'on fait résonner en en frappant les lèvres d'un maillet, après l'avoir au préalable isolé du sol, en le posant sur un rouleau de cordes. Ces mêmes Kanaks ont, eux aussi, la croyance en un dieu législateur descendu jadis du ciel sous le nom de *Rono* et qui a disparu après un séjour plus ou moins long sur terre. Ils attendent encore son retour de l'occident.

Quoi qu'il en soit, la première de nos identifications de Wotan avec Moïse repose sur ce fait, que le héros tzendale porte le même nom que le Moïse des Dènè-dindjié. Entre autres épithètes caractéristiques, celui-ci, avons-

nous dit, a reçu celles de taupe, de musaraigne (*Klagdatha* en dindjié, *Klo-datsolé* en peau-de-lièvre, *dan*, *tan*, *don* et *ton* en chippewayan et dans d'autres dialectes). Si nous faisons précéder ces monosyllabes, qui signifient *taupe*, *musaraigne*, *rat rouge des sables*, des particules-articles O, WO, KO, KON ou XO, qui sont du plus fréquent usage chez les Dènè-dindjié, les Algonquins et même chez les Polynésiens, nous obtenons en toutes lettres le nom du héros tzendale et mexicain, avec ses variantes *Odon*, *Oton*, *Odan*, *Wotan*, *Kondon*, sans que ces noms perdent rien de leur signification dènè-dindjié ci-dessus mentionnée.

Voici quelques exemples pris au hasard qui prouveront au lecteur que les particules-articles O, KO, WO, XO, etc., sont d'un fréquent usage en Amérique et en Océanie sans qu'elles altèrent en rien le sens des mots auxquels on les lie. On les emploie surtout dans les noms propres, dans les abstractions. Exemples : *Ozué*, le désert; *Oba*, l'aube; *Wothi*, la tête; *Woclara*, la barbe; *Kokron*, le feu; *Kunla*, la main, etc. En algonquin on dit *O chippway*, le Sauteux; *O mashkego*, le Swampie. En kanak on dit *O Taïti* pour dire l'île de Taïti, la belle île.

Les changements de l'article O en KO, WO ou XO existaient également parmi les différents dialectes des langues orientales. Ainsi nous voyons le nom hébreu d'*Omri*, roi d'Israël, écrit par les Assyriens *Komriya;* et celui d'*Hazaël*, roi de Syrie, écrit *Khazaël* (1). Nous sommes donc porté à admettre que c'est par un procédé analogue, très-fréquent entre les dialectes américains, qu'a eu lieu la mutation du nom de *dan* ou *tan* en celui de *Wotan* ou *Odon*, *Oton*.

Il nous semble que cette raison doit d'autant plus pa-

(1) *Découverte des ruines de Ninive*, par Botta et Layard.

raître péremptoire qu'à la synonymie dans les noms s'ajoute encore la même synonymie dans les idées : Wotan est appelé un serpent parce qu'il prétend être parvenu en Amérique par des issues souterraines, à travers les mers et les continents, en se glissant dans le sein de la terre à la façon des serpents, et qu'il s'en alla de la même manière. Or nous avons appris, par du Rocher, que les Egyptiens donnaient à Moïse le nom de *taupe* pour la même raison, c'est-à-dire à cause de son passage sous la mer Rouge, et très-probablement à cause de cette croyance des Talmudistes que les âmes des Israélites décédés sur la terre étrangère devront aller ressusciter en Judée, après s'y être rendues en traversant les continents et les mers par de secrètes issues, à la manière des taupes, des rats et des serpents. Les Dènè-dindjié appellent leur héros lunaire *taupe* et *rat rouge des sables, musaraigne*, pour la même raison.

Cette similitude d'idées, entre des nations si diverses et sur le même chef, ne saurait être fortuite et confirme notre opinion qu'elles émanent toutes primitivement du Talmud.

Wotan est le roi ou le chef de la nation des *Chans*, que l'on traduit par Serpents, et le troisième de sa race. — Moïse est le grand chef et le législateur de la nation israélite, sortie de la terre de *Cham* ou *Chanaan*, et qui habita pendant deux siècles la terre de *Cham* ou *Kam*, c'est-à-dire l'Égypte. Il fut le troisième de sa race, ayant été le petit-fils de Lévi, père de la tribu ou race des Lévites.

On nous dira maintenant, peut-être, que Moïse ne fut jamais appelé un serpent, ni les Hébreux la nation des Serpents. Nous répondons que, pour ne posséder aucune preuve positive de cette opinion, il n'est pas moins probable et parfaitemement admissible que Moïse ait pu être assimilé au serpent par certains peuples idolâtres, voi-

sins des Hébreux, tels que l'étaient les Phéniciens, les Égyptiens, les Chaldéens, ou même par les Israélites de la captivité, qui furent si enclins à l'idolâtrie. Cette probabilité repose, à nos yeux, sur un grand nombre de preuves très-fortes : 1° Moise fut élevé en Égypte, où le serpent était adoré et ses momies conservées. 2° Les Pharaons, par lesquels il fut adopté et au trône desquels il aurait pu prétendre, si la fraude de Thermutis sa mère n'avait été découverte, les Pharaons, dis-je, portaient sur leur tiare royale l'effigie du serpent, dont la tête était surmontée du disque solaire. Qui sait même si ces princes ne prétendaient pas à une origine ophidienne, et s'il ne faut pas aller chercher dans la patrie des Pharaons le prototype de cette prétention bizarre des rois de Siam et des empereurs du Birman ? 3° Très-certainement, le culte des Égyptiens, que nous sommes encore loin de connaître parfaitement, alliait le culte des serpents à celui des astres, car les deux figures du serpent et du soleil sont toujours unies sur les peintures murales et dans les sujets des sculptures des monuments égyptiens. 4° En tout cas, pour ce qui concerne Moise lui seul, les changements de sa verge en serpent, et 5° l'érection en croix du serpent d'airain, qui guérit les Hébreux des morsures des serpents de feu et fut une figure du Christ-Rédempteur, furent des événement trop notoires et trop merveilleux pour n'avoir pas mérité à Moïse, dans l'esprit des païens et même de certains Israélites grossiers, une certaine parenté avec la gent ophidienne. On ne saurait nier que l'érection du serpent d'airain en croix, dans le désert aride, n'ait été le point de départ de la tradition mexicaine de *Quetzal-Cohuatl*, le serpent vert, érigeant en Amérique la croix comme un signe de bénédiction, en ce sens qu'il répartit la pluie, don aussi rare au Mexique que dans les arides montagnes de la Judée. Aussi, la pluie

était-elle justement considérée comme un bienfait par les Israélites, et leur rituel contient-il des prières particulières pour la demander au ciel. Sa privation était considérée comme un châtiment d'en haut, ainsi qu'il arriva sous l'impie Achab. « Exauce-les (les Hébreux), est-il écrit au livre des Rois, chap. VIII, pardonne-leur les péchés de tous tes serviteurs et envoie la *pluie* sur la terre. » — Pour les Dènè-dindjié la *neige* remplace la pluie ; la neige est pour eux un bienfait du ciel, parce qu'elle leur permet de tuer aisément rennes et élans, animaux au pied léger dont elle entrave la course. C'est à leur héros lunaire, à leur Moïse, *Sa-Wéta*, que les Dènè septentrionaux demandent la neige, et ils le font au nom de la croix. 6° Ce fut Moïse le premier qui initia le monde au mystère de la chute originelle par le serpent. 7° Ce fut Moïse qui fit construire les deux séraphins qui protégeaient l'oracle, et d'entre lesquels Dieu faisait entendre sa voix. Or, le mot *séraphin*, en hébreu, signifie *serpent volant et brillant*. 8° Le serpent d'airain ou serpent vert (car l'airain revêt ordinairement cette couleur), fondu par Moïse, fut conservé par les Juifs jusqu'au temps du roi Ézéchias, et ils lui rendaient un culte idolâtrique, dit la Bible. Est-il possible que Moïse fût étranger à ce culte et que ces Israélites superstitieux ne l'aient pas assimilé avec ce serpent ? Si donc on nous objectait que Wotan, homme-serpent. était adoré comme une divinité bienfaisante, et que Moïse ne le fut jamais, je rappellerais le fait que je viens de citer, et j'y ajouterais ce texte de l'Exode (chap. VII, v. 1), où il est écrit que Dieu dit à Moïse : « Je vous ai établi le *Dieu* de Pharaon, et Aaron sera votre prophète. » 9° C'est Moïse, descendant de Jacob, qui a divulgué la prophétie du vieux patriarche mourant et bénissant ses enfants réunis autour de lui. S'adressant à Dan : « Dan, dit-il, est un serpent dans le

chemin, il mord le pied du cheval afin que le cavalier tombe à la renverse. » Et les commentateurs de la Sainte Écriture disent qu'il s'agissait, dans cette annonce prophétique, de Samson ou Shamson, géant de la tribu de Dan et juge d'Israël, qui fut pour les Phéniciens un serpent dans le chemin, par toutes les embûches qu'il leur suscitait et où il les fit périr. Le nom de Shamson veut dire *soleil*. Nous aurions donc dans Shamson le Danite l'union des deux emblèmes du *serpent* et du *soleil*, que l'on trouve si souvent unis tant en Phénicie qu'en Assyrie et en Égypte. Et ce que nous trouvons de plus singulier dans cette rencontre, c'est que tous les peuples, à quelque continent, à quelque couleur qu'ils appartiennent, dont le nom semble dérivé de celui du patriarche Dan, ont possédé ou possèdent encore le mythe du *dieu-serpent astronomique*. En Europe nous avons eu les Danois et leur dieu *Wodan*, les *Dœne* galliques et les *Dèn* ou Bas-Bretons et leur Odin ; en Afrique, nous retrouvons actuellement les *Dahoméens* et leur dieu-serpent *Dan* ou *Tan* (1) ; en Amérique se révèlent à nous les *Donè*, les *Dènè* et les *Dindjié*, avec leur divinité mâle lunaire *Sa-Wéta, Dan* ou *Ton* ; enfin au Mexique et dans l'Amérique centrale, plusieurs peuples de race wotanide adorent le dieu-serpent *Votan, Odon* ou *Oton*. Voilà une multitude d'exemples d'un phénomène ethnologique qui est assez général pour mériter de la part des savants un examen approfondi. 10° Enfin, on peut ajouter aux raisons qui précèdent ce que nous avons dit dans le troisième chapitre, touchant l'assimilation du Moïse des Dènè-dindjié au serpent. Nous pouvons donc conclure avec avantage que non-seulement il ne répugne pas que Moïse ait été appelé serpent, mais qu'une grande probabilité milite en faveur de cette opinion.

(1) *Annales de la propagation de la foi*. Lettre de M. l'abbé Borghero, missionnaire au Dahomey.

Wotan était le chef de la nation des *Chans* ou *Chanes*, mots que Nuñez de la Véga traduit par *serpent*. — D'après l'abbé Hue, le fondateur de l'empire chinois est appelé *Chan* par les habitants du Céleste Empire, et ce *Chan* est le même que *Fo*, le *Boudha* des Chinois, lequel porte chez les Japonais le nom de *Chanca*. On sait que les souverains de la Perse se donnent le titre de *Cha* ou *Scha*, et que celui des monarques mogols et tartares, qui dominèrent dans toute l'Asie au moyen âge, est *Khan*, que l'on écrit aussi *Chan*. Le petit-fils de Genghis-Khan, Kublai-Chan ou Khan, ayant poussé ses armes conquérantes jusque dans l'empire du Milieu, monta sur le trône, et fut le premier empereur tartare de la Chine, sous le nom de *Chang-ti*. — Chez les Dènè-dindjié, le personnage qui représente Noé porte le nom de *Chane* ou *Tchane*, qui signifie *le Vieillard*, nom du dieu sidéral des Pieds-Noirs. — A Ceylan, le dieu des Tamouls, *Poutan*, est fils de *Tchandra*, chef de la dynastie lunaire. — En faut-il davantage pour prouver que dans ces différentes contrées et parmi tant de peuples divers, imbus des mêmes idées et ajoutant foi au même mythe, le personnage primitif appelé *Chan*, *Chane*, *Tchane*, *Tchandra*, *Chanca*, etc., n'est autre que le fils de Noé *Cham*, ou, ce qui est encore plus probable, son petit-fils, le troisième de sa race, *Chanaan*, par abréviation *Chan*, père des races touraniennes adoratrices du serpent ?

Si l'on nous objecte que cette déduction est opposée et contradictoire à notre thèse, qui milite en faveur des Hébreux, peuple de race araméenne ou sémitique, nous répondrons, conformément à tout ce qui a été dit plus haut, que, dans toutes les traditions et les coutumes de nos Peaux-Rouges, nous apercevons sans cesse l'élément araméen uni à l'élément touranien, et que, si plusieurs nations américaines sont des restes d'Israël captif en Chal-

dée, comme tout semble le prouver, ces restes sont mélangés avec des débris d'autres peuples asiatiques portant avec eux les superstitions et les mythes des païens. Ce dualisme, qui s'est révélé à nous dès le principe de nos études des races peaux-rouges, forme le fond de la thèse que nous développons ; nous prions le lecteur de ne le point oublier.

Wotan fut appelé le *Cœur* du peuple, le cœur de la nation tzendale, tant à cause des bienfaits que celle-ci en reçut que de la grande douceur du héros guatémalien. — Nous avons vu que les Dènè-dindjié donnent également à leur dieu lunaire le nom de *Cœur*, et de *Bien-aimé*, et qu'ils le représentent comme le plus doux des hommes. — Cette qualité, qui fut aussi le partage de tous les *Boudha* asiatiques, fut possédée éminemment par Moïse, le bien-aimé de Dieu et des Hébreux, et dont la grande douceur est louée dans tant de passages des livres saints.

Wotan préside, dans le calendrier yucatèque, au troisième mois de l'année. — Ses congénères, *Toth*, dieu des Égyptiens, et *Boudha,* dieu des Hindous et des Thibétains, président au troisième jour de la semaine, ainsi que le Mercure des Romains et l'Hermès des Grecs. — C'est également au troisième mois, mars-avril, que les Dènè-dindjié célèbrent la fête lunaire de leur Moïse. — Et c'est au troisième mois que Moïse fit passer la mer Rouge aux Hébreux, après les avoir délivrés des mains des Égyptiens. En ce mois, ils célèbrent leur fête du *Phase* ou *Passage.*

Wotan laissa son histoire écrite en hiéroglyphes sur des tables de pierre. — Moïse nous a laissé le Pentateuque, qui fut comme son testament, comme il est l'histoire du monde et du peuple hébreu. Son successeur, Josué, en fit transcrire une partie, le Deutéronome, sur la

pierre (Josué, chap. VIII, v. 32). Moïse lui-même reçut de Dieu le Décalogue, écrit sur des tables de pierre.

Wotan raconte qu'il vit la tour de Babel, qu'il fut témoin de la confusion des langues et de la dispersion des peuples, et qu'il reçut ensuite la mission divine de conduire ses frères en Amérique, pour peupler ce continent alors désert. — Cette double déclaration de la légende guatémalienne nous semble si forte, qu'il est impossible de n'y pas reconnaître un souvenir vivace de la vocation de Moïse. — C'est par les révélations faites par Dieu même à Moïse que nous avons été initiés à l'histoire de la création, du déluge, de la confusion des langues à Babel, et de la mission divine que Moïse reçut longtemps après, de conduire le peuple hébreu dans la terre de Chanaan, vouée à la solitude de la mort par ordre de Dieu. — Les légendes des Dindjié, des Dènè, des Creeks ne nous disent pas autre chose que leurs pérégrinations sous ce même chef, et la manière merveilleuse dont il les délivra de leurs plus puissants ennemis. Seulement, il est évident que les Tzendales ont commis ici à la fois un anachronisme et un synchronisme, fait très-commun dans les légendes indiennes : d'un côté, ils ont fait leur Moïse contemporain de Noé, ou même ont confondu les deux patriarches en un seul ; de l'autre, ils ont opéré la même confusion entre l'Amérique et la terre promise. En effet, la légende, revenant de nouveau sur la mission divine de Wotan, dit que son but était de conduire les *sept* familles de Serpents, qu'il dirigeait vers le *Pied du ciel* où se trouvaient ses autres frères les Serpents. — Or, nous avons vu que le héros lunaire des Dènè et des Dindjié n'avait pas d'autre but que de conduire leurs frères au *Pied du ciel, qui avait jadis été leur patrie première ;* et tel était aussi le but des pérégrinations des Chaktas. Par ce *Pied du ciel* nous avons montré et prouvé qu'il s'agissait

de la *Terre* promise, où Moïse conduisit les Hébreux ; de cette terre où Jacob, dès la première nuit qu'il y passa, vit une échelle qui, en s'appuyant sur le sol, atteignait jusqu'au ciel, et sur laquelle les anges montaient et descendaient, comme si elle eût été le pied du ciel et son support ; de cette terre qu'il nomme *Beth-El*, c'est-à-dire maison de Dieu, et de laquelle il prononça qu'elle était véritablement la *Porte du ciel* (Genèse, chap. XXVIII, v. 17). Par ce seul fait que les Dènè-dindjié placent leur *Pied du ciel* bien loin dans l'ouest-sud-ouest, et sur un autre continent, il devient évident, pour tout lecteur de bonne foi, que le *Pied du ciel*, cherché par Wotan et ses frères, n'a pu être l'Amérique, mais bien un certain pays de l'ancien monde. Par conséquent, nous pouvons, par une juste déduction, conclure que toutes les pérégrinations, les allées et les venues qui accompagnèrent et suivirent ce voyage, ne sont que le récit des marches et contre-marches des Israélites dans le désert, et non point des voyages effectués sur le continent américain.—Mais, nous le répétons, l'arrivée des adorateurs de Wotan en Amérique se trouve englobée et confondue avec ces pérégrinations, ainsi que nous l'avons déjà constaté pour les Dènè-dindjié et les Creeks.

Cependant, en un autre sens, le *Pied du ciel* pourrait encore s'entendre de l'Amérique elle-même ; et la tradition guatémallienne pourrait dire en effet que ce fut leur héros qui les y conduisit ou plutôt qui les y poussa, puisque ce fut en effet Moïse, le premier d'entre les prophètes, qui prédit aux Israélites qu'ils seraient dispersés jusqu'aux *gonds du ciel* : « Si ad cardines cœli fueris dissipatus, inde te retrahet Dominus Deus tuus.» (Deutér., cap. XXX, v. 4.) Tous les commentateurs entendent par les gonds du ciel les pôles terrestres ou bien quelque plage située à l'extrémité du monde, comme l'était l'A-

mérique pour le monde ancien. Comme les Peaux-Rouges croient que la terre est disculaire et qu'elle est bornée tout autour par la retombée de la voûte des cieux, le Pied du ciel est justement pour eux l'horizon le plus éloigné à l'extrémité des mers, le continent le plus reculé.

C'est parce que Wotan, ainsi que Moïse, nous fait assister, par son testament écrit, au cataclysme du déluge et à la dispersion des peuples, qu'il dit avoir été témoin de ces grands événements. Moïse, qui les avait reçus et vus par révélation, aurait pu dire également qu'il en avait été témoin, de la même manière que les prophètes étaient témoins des événements futurs que Dieu leur montrait. Il détourna devant Moïse le voile du passé, comme il tira également pour lui celui de l'avenir. Dans l'un et l'autre cas, le prophète était témoin oculaire.

Wotan dit qu'il est le petit-fils d'Ymos, c'est-à-dire le poisson cornu, l'espadon, ce vieillard sensé qui échappa au déluge ; il dit aussi qu'il est le troisième de sa race. Dans ce passage, il s'agirait de *Chan* ou *Chanaan*, petit-fils de Noé, le même que le *Quetzal-Cohuatl* des Toltèques, avec lequel Wotan fut souvent confondu, comme nous l'avons déjà remarqué. L'occupation de la terre de Chanaan par les Israélites, sous la conduite de Moïse, a pu porter ses descendants abâtardis à croire qu'ils étaient des fils de Chanaan. Par le fait, les Israélites, rejetés par Dieu et envoyés en captivité, ont dû, d'après la Bible, oublier jusqu'à leur nom et jusqu'à leur origine. Toutefois, dans ce nom d'*Ymos* nous retrouvons, sauf une petite inversion qui s'explique aisément, le nom de *Mosis*, c'est-à-dire de Moïse lui-même. Ce nom signifiant *sauvé des eaux* (de l'égyptien *moy*, eau, et *is* ou *ises*, conservé, sauvé) ; et Moïse ayant ensuite passé à travers les eaux de la mer Rouge, quoi d'étonnant qu'il ait été identifié

par la tradition à Noé lui-même, le premier sauveur du genre humain? Pris dans ce sens, le héros-serpent Wotan offre une grande parenté avec le dieu-serpent Python de la mythologie grecque, ce serpent qui, seul, survécut aux eaux du déluge ou plutôt qui naquit du limon de la terre après ce grand cataclysme, et que détruisit Apollon Pythien ou le Soleil. Il est assez curieux de trouver dans l'idiome dènè-dindjié un mot racine qui se rapproche de l'égyptien *moy;* c'est le même mot *eau* en peau-de-lièvre : *mié;* de même que le mot fleuve, *nilin*, rappelle le nom du *Nil*, fleuve d'Egypte, et que les mots *ran* et *roē*, qui signifient aussi un cours d'eau, se rapprochent du même terme en grec : ῥέω.

Ce qu'ajoute la tradition tzendale, que Wotan et ses frères parvinrent en Amérique par une voie souterraine et cachée, à la manière des serpents, prouve évidemment, sous forme d'apologue, ce que les Dènè-dindjié avouent sans détour, qu'ils n'atteignirent ce continent qu'en fuyant honteusement et en se cachant, de nuit, de leurs ennemis, à la manière des reptiles et des rongeurs. Toutefois, comme nul des Israélites conduits par Moïse, ni Moïse lui-même, ne parvinrent dans la terre promise, à l'exception des seuls Caleb et Josué, en vertu de cette persuasion où sont les Juifs qu'ils ne peuvent ressusciter que dans cette terre sainte, en y parvenant par des voies souterraines, en perforant la terre à la manière des serpents et des rongeurs, la légende tzendale a pu dire avec vérité que Wotan et ses Serpents, c'est-à-dire Moïse et les Israélites morts dans le désert, arrivèrent dans le *Valum Wotan*, c'est-à-dire la terre promise, par une voie souterraine. (Voir, pour cette superstition, la *Synagoga Judaïca.*)

Wotan dit qu'avant d'arriver en Amérique (1), il passa

(1) Bien que nous nommions si souvent l'Amérique, rien ne prouve, dans la tradition tzendale, qu'il s'agit de ce continent, car le *Valum*

par les *sept* demeures ou cavernes des *treize* serpents, et qu'il y laissa des signes de son passage. Par ce qui précède, il est évident que la légende guatémalienne est l'histoire ou tableau synoptique de tout un peuple, puisqu'elle commence avec le déluge et Babel, pour ne se terminer qu'à Jérusalem et à Rome. Le personnage de Wotan devient donc ici le peuple adorateur de ce demi-dieu. Eh bien, le peuple hébreu, avant d'être dispersé dans la terre de captivité, habita les *sept* Etats ou royaumes des *sept* nations chananéennes vouées par Dieu à l'extermination à cause de leurs crimes (Deutéronome, chap. VIII, v. 1; Josué, chap. II, v. 1, chap. XXIV, v. 2, etc.). Le peuple hébreu se composait de onze tribus et des deux demi-tribus d'Ephraïm et de Manassès, qui reçurent, au partage de la Palestine, une part égale à celle qui échut aux autres tribus; en tout *treize* tribus, dont une, celle de *Dan*, la plus voisine de l'Egypte, la plus méridionale de la Judée et partant la plus facile à se répandre à l'étranger, avait pour emblème le *serpent* : « *Dan coluber in viâ.* » Ce fut de la tribu des *Danites* que Moïse prophétisa qu'*elle s'étendra bien loin depuis Basan* (Deutéronome, chap. XXXIII, v. 22). « Or Basan, dit Menochius, est un lac étroit et fort allongé, nommé aussi la *Fiole* (*Phiala*), duquel les eaux coulent dans la fontaine de Dan *par des canaux secrets et souterrains.* » Ne sommes-nous pas autorisés à voir dans ce fait purement topographique l'origine de la croyance emblématique à l'émigration des Danites, c'est-à-dire des Serpents, par *une voie secrète et souterraine*, alors que Moïse lui-même se sert de cette conformation des lieux habités par la tribu de Dan pour en tirer la prophétie de la propension des Danites à émi-

Wotan dont il est question ne signifie pas autre chose que *Terre de Wotan ;* ce sont les chroniqueurs espagnols qui ont entendu l'Amérique par ce nom, mais rien ne le prouve.

grer et à se répandre parmi les nations? « *Fluet largiter de Basan.* »

D'un autre côté, les *sept* nations chananéennes détruites par les Israélites ont bien pu être assimilées au serpent, tant à cause de leur méchanceté que parce qu'elles adoraient l'infâme idole de *Beel-Phegor* ou Priape (le Soleil générateur), dont le *serpent phallique* était l'emblème, comme il était celui de *Cham*, dont il portait également le nom (*les Dieux de l'Égypte*). Or, Bell était représenté par le disque solaire flanqué de deux serpents issants et ailés.

Quant à ce qui est des *cavernes* des serpents que relate la légende de Wotan, on doit savoir que la Judée, pays très-montagneux, est plein de grottes et de cavernes naturelles ou creusées dans le roc, dans lesquelles se retiraient jadis les peuples chananéens lorsqu'ils fuyaient Josué et les Israélites (Josué, chap. x, v. 16). Ces mêmes cavernes furent, pour les Juifs eux-mêmes, des retraites sûres dans un grand nombre de cas. C'est ainsi qu'après la mort de Débora, les Israélites, opprimés par les Madianites, adorateurs du serpent phallus, « furent obligés de se retirer dans les antres, dans les cavernes des montagnes pendant *sept* ans. » (Juges, chap. vi, v. 1 et 2.) Le même fait leur arriva sous Saül (Rois, chap. xiii, § 1, v. 6). David, et Saül lui-même, cherchèrent également un refuge dans les cavernes de la Judée. Enfin, les Juifs enterraient leurs morts dans ces mêmes cavernes naturelles. Et le Cantique des Cantiques, parlant de la synagogue d'une manière métaphorique, dit qu'elle se retire dans les cavernes des rochers et dans les trous de la pierre.

On sait qu'il existe encore de nos jours, au pied des montagnes Rocheuses et tout au nord des Etats-Unis, une nation de Peaux-Rouges appartenant à la grande famille

iroquoise-siouse, qui se décore du nom de *Serpents*. Les savants devraient s'assurer s'il n'existe pas quelque lien de parenté entre cette peuplade, la nation de *Serpents* qui habitent les monts Himalaya, et les anciens sectateurs de Wotan, les Guatémaliens. Cette question pourrait être d'autant plus curieuse à éclaircir que la nation des Pieds-Noirs, sœur de celle des Serpents et des Sioux, reconnaît, comme nous l'avons vu, pour héros, législateur et dieu, *Natus* (le Soleil), dont le nom en dènè signifie serpent (*Natushi*). *Natus* est également appelé *Napi*, le vieillard, et ce mot, en dènè, signifie le *Nageur*, comme le nom du Noé mexicain *Tespi*. Nous aurions donc encore ici une espèce d'identité établie entre le *Wodan-Ymos* des Tzendales et le *Natus-Napi* des Pieds-Noirs. Le nom de Pieds-Noirs lui-même, *Sixicaqué*, est purement mexicain.

Wotan dit qu'il amena dans sa nouvelle patrie *sept* familles de *Chans* ou Serpents. Moïse conduisit vers la terre promise les descendants des *soixante et dix* personnes qui quittèrent avec Jacob la terre de *Chanaan*. L'unité substituée aux dizaines et même aux centaines, c'est ce qui se rencontre fréquemment dans les légendes américaines et asiatiques. Ici 7 est placé pour 70, comme ailleurs 2 pour 200 et 4 pour 40.

Wotan effectua quatre voyages successifs, aller et retour, de la terre de Wotan (*Lum Wotan*) à celle de Chivim (*Lum Chivim*). On en est réduit encore aux conjectures touchant ces deux contrées. Nous ne saurions partager l'opinion de ceux qui veulent, sans aucune raison plausible, qu'elles se trouvent toutes deux sur le continent américain. Les explications qui précèdent et le but que nous poursuivons donnent la raison et la preuve de notre divergence. Quelques auteurs ont vu dans ce *Chivim* le pays des *Chives* ou *Xibes* (1), les *Tultul-Xinhs* ou *Nahoas*,

(1) *Xib* signifie *homme*, en langue tzendale.

appelés depuis Toltèques orientaux ; mais ceci reste à prouver. Notons ici que le mot *chivim* a une physionomie tout orientale. On peut le comparer aux noms des fils de Mesraïm, père des Egyptiens : Ludim, Anamim, Laabim, Nephtuïm ; ainsi qu'aux noms chaldéens cités par Daniel : Chartumim, Asaphim, Mécasphim et Chardim. Ce dernier mot est le nom propre du peuple chaldéen, qui tire son origine de Chased. Enfin le mot *chivim* offre également de l'analogie, mais non plus quant à la finale, avec le nom de la Chaldée en hébreu : *Chir* ou *Kir*, parce que les Assyriens sont fils de *Chus* ou *Cush*, comme nous l'avons dit déjà.

Admettons ici, jusqu'à preuve contraire, que *Lum Chivim* soit la *terre de Chir* ou l'Assyrie, la Chaldée ; ce qui ne contredit nullement la légende wotanide, puisqu'elle dit que son héros visita la Chaldée et y fit même plusieurs voyages ; nous verrons tout d'abord que Nimroud ou Bel (c'est-à-dire le maître), père des Babyloniens, et des Ninivites ou Assyriens par son fils Ninus, nommé aussi Assur, fut le premier des tyrans et des idolâtres fétichistes, ainsi que la tradition guatémalienne le dit des *Xibes* ou *Nahoas*. Ce fut Nimroud que les Chaldéens adoraient sous la figure et le nom de Baal. La version grecque du Pentateuque appelle Nimroud le chirim βίκιος, le violent. Peut-être aurions-nous dans cette épithète l'origine du nom des *Xibes* ou Chives. Quoi qu'il en soit, la légende nous disant positivement que Wotan et les sept familles de Chans passèrent par la Chaldée, avant de parvenir en Amérique, nous sommes plus qu'autorisés à voir la terre de *Chir*, c'est-à-dire la Chaldée ou Assyrie, pays des *Chirim*, dans le pays des *Chivim* de la légende tzendale ; de même que le *Lum Wotan* demeure pour nous la terre de Chanaan ou des *Chans*.

Maintenant, que nous apprend l'histoire des Hébreux

touchant leurs émigrations successives ? Partie de la Chaldée (*Chir*) au nombre de *sept* personnes, la famille d'Abram Hébert vient habiter la terre de Chanaan, qu'elle quitte bientôt pour l'Egypte. Revenus en Chanaan, les Hébreux en sortent sous Jacob au nombre de soixante-dix personnes, pour y rentrer de nouveau deux cents ans après, sous Moïse et Josué. Voici donc deux pérégrinations bien constatées. Les deux autres sont tout naturellement les deux captivités, sous Salmanazar et sous Nabuchodonosor, en Chaldée. Et voilà les quatre voyages de *Lum Wotan* à *Lum Chivim* expliqués. Ce fut surtout en Chaldée que les Israélites, déjà prévaricateurs et rejetés de Dieu, s'abandonnèrent au plus grossier fétichisme, ainsi que le déplorèrent les prophètes et surtout Ezéchiel, et qu'une grande partie d'entre eux mérita, par ses crimes, d'être poussée par Dieu « dans un désert éloigné de tous les peuples, au-delà des mers, et sans habitants », ainsi que les en avait menacés Moïse.

Ici s'élève une objection que nous tâcherons de résoudre : Le personnage de *Wotan* ou Votan, offrant de si grands rapports avec *Boudha*, comme l'ont constaté plusieurs savants qui n'hésitent pas à les assimiler, ainsi que nous l'avons déjà dit, le *Lum-Wotan* ne serait-il pas le Thibet, patrie du lamanisme ou bouddhisme le plus raffiné, le Thibet, dont le nom véritable est *Té Boutan*, *Té Bodhan* ou *Té Boudan*, c'est-à-dire pays de Boudha ? Les linguistes, n'ignorant pas l'étroite connexion qui existe entre les consonnes P, B, M, F, V et W, ne seront nullement étonnés de voir le nom de Boudha ou Bodhan devenu celui de *Wotan* ou Wodan. En dènè-dindjié, par exemple, le mot *traîneau*, *Vœl°*, s'exprime aussi bien par *besh*-tchéné que par *mèh*-tchéné et *wèh*-tchènè ; le nom du *renne* se dit, dans différents dialectes, *béolzi*, *péolzi*, *mèdzi*, *wèdzi* et *vædzey* ; le pronom personnel *lui*, *elle*, se

traduit également par *bé*, *pé*, *wé*, *mé* et *vœ*. Les exemples de ces mutations de consonnes affines entre elles abondent. Pourquoi n'en serait-il pas de même dans d'autres langues ? Il y a plus, c'est que le fait existe pour le nom de Moïse et celui de Boudha, ainsi que nous l'avons dit dans le troisième chapitre.

Nous répondons donc à l'objection présente en disant que, quand bien même il serait prouvé que *Wotan* et *Boudha* ou *Poudan* sont le même personnage, et que le *Lum Wotan* ou pays de Wotan n'est autre que le *Té Boudan* ou pays de Boudha, il n'y aurait rien en cela qui détruirait notre thèse, ainsi que nous l'avons dit dans les chapitres précédents, persuadé que nous sommes que *Boudha*, sous tous ses noms et sous toutes ses formes, n'est qu'une modification (la modification asiatique) du grand mythe universellement répandu, dont *Mósché* ou *Mousa*, législateur des Hébreux et sauveur de son peuple, l'illuminateur du genre humain par la révélation divine, fut le point de départ et le prototype. *Odin* ou *Wotan*, en Europe ; *Boudha* ou *Poudan*, en Asie ; *Vodon* ou *Dan*, en Afrique, et *Wotan* ou *Dan*, en Amérique : voilà les quatre formes du mythe mosaïque dans les quatre parties du monde. Mythes ils sont, mais réelle et véritable fut leur origine première. Que les savants de bonne foi veuillent étudier à fond la question, ils en viendront, avec nous, à cette conclusion.

Wotan raconte que de la Chaldée, lors de son *dernier* voyage, il visita Rome, Jérusalem et l'Europe. Quelque singulier qu'il soit de trouver ces noms dans une légende américaine, et quoique nous les considérions ici comme une addition étrangère, nous dirons, pour compléter notre parallèle et en montrer la clarté, que c'est, par le fait, de la dernière captivité en Chaldée que date la dispersion d'*Israël*,—je ne dis pas de *Juda*—par le monde entier.

Serait-il improbable que ce furent les Israélites qui eussent porté la connaissance et le culte idolâtrique de Moïse-Wodan, Boudha-Dan et Wotan dans les quatre parties du monde ? La nation juive, bien qu'elle ne se composât que des seules tribus de Juda et de Benjamin, compte cependant encore bien plus de 50 millions de citoyens, répandus dans le monde entier. Voudrait-on que la nation des Israélites, qui comprenait les dix autres tribus, eût été anéantie à tout jamais ? Cependant nous ignorons dans quelle nation sont répandus ses membres. Il est donc *très-probable* qu'il en existe également un *fort grand nombre* dispersés et cachés parmi les peuples du globe, ignorés de tous et s'ignorant eux-mêmes.

Au retour d'un de ses voyages, Wotan trouva, à son arrivée dans sa patrie, *sept* autres familles étrangères qui s'y étaient installées. Il hésita longtemps pour savoir s'il les chasserait; mais, enfin, il se laissa persuader par elles qu'elles étaient de même race que lui, et, les ayant reconnues pour alliées, il donna à ces nouveaux venus, nommés *Tséquils*, des filles tzendales en mariage.

C'est ainsi que, dans la légende des Creeks, les Cussitaw, après avoir fait la rencontre des Pachacolas et avoir délibéré pour savoir s'ils les détruiraient ou non, se laissent persuader par eux et contractent avec eux alliance.

C'est ainsi également que les *Dènè* et les *Dindjié* prétendent qu'ils vécurent au milieu de leurs ennemis les Têtes-Rasées et les Pieds-de-chien, auxquels ils donnèrent leurs filles, et desquels est sortie la tribu des Flancs-de-chien ou Fils-de-chien.

Evidemment, toutes ces traditions sont calquées sur l'histoire des Hébreux, qui, à leur retour dans la terre de promission, après deux cents ans d'exil en Égypte, trouvèrent le pays peuplé par *sept* nations chananéennes

que Dieu leur ordonna d'exterminer; mais, leur zèle ayant faibli, ils s'en laissèrent toucher de compassion, leur permirent de vivre au milieu d'eux, et s'allièrent même à eux, ce qui fut la cause de tous leurs malheurs.

De même, en effet, que le peuple *wotanide* reçut des *Téquils* ou *Nahoas*, ses nouveaux alliés, le fétichisme ou culte idolâtrique du nagualt, le culte du serpent, de même les Israélites adoptèrent les abominables idoles des Chananéens, particulièrement Baal et Astaroth, ainsi que Beel-Phegor.

Le Danite Shamson fut une des plus illustres victimes de ces alliances prohibées par Dieu, de même que les Wotanides furent les victimes de la perfidie des *Téquils*.

Les Dènè-Dindjié reconnaissent également que la puissance de leur héros *Etsiégé* ou *Sa-Wéta* ne ressemblait en rien à celle que s'attribuaient leurs sorciers actuels ou shamans, partisans du fétichisme.

La légende wotanide nomme *Téquils*, c'est-à-dire hommes à jupon, la nation des *Nahoas* ou *Nahuatlœques*, appelés ailleurs *Tultul-Xinhs*, *Xibes* et *Toltèques* orientaux, et le mot *téqui* signifie *femmes* dans l'idiome *dènè-dindjié*, lequel a été reconnu appartenir à la même famille de langues que le toltèque. Or, il est remarquable que les *Dènè*, les *Dindjié* et même les Esquimaux s'accordent à donner le nom de *Femmes* à la nation ennemie dans laquelle ils vécurent et qui les persécuta jadis. Les Innoit les nomment Femmelettes, les Dindjié *Dhœnan* ou Femmes publiques, mot que les Peaux-de-lièvre traduisent par *Léméné*, ainsi que par *Eyrinnè*, les femmes mariées. Les Chippewayans, enfin, les reconnaissent aussi sous cette dernière épithète, qui, chez eux, signifie les *fous*. Si à ces données positives nous ajoutons le témoignage des bouddhistes chinois, colonisateurs du Fou-Sang ou Mexique, au cinquième siècle de notre ère, nous voyons qu'ils

trouvèrent à 1 000 lis à l'orient de cette contrée le *pays des Femmes*, ainsi que nous l'avons dit ailleurs. Esquimaux, Dindjié, Dènè, Algonquins, Pieds-Noirs et Maya-Qquichoas s'accordent donc à placer à l'ouest du continent américain leurs anciens ennemis, la *nation des Femmes.*

Pour la race maya-qquiche, à laquelle appartiennent les Tzendales chiapanèques, cette nation ennemie n'est autre que celle des *Nahoas* ou Toltèques orientaux. Pour les *Dènè-Dindjié*, c'est le peuple *kollouche*, lequel se divise en deux corps de nation, les *Haïdas* ou Kollouches à tête droite, et les *Tonguras* ou Kollouches à tête plate, division également propre aux Toltèques. Les Dènè, les Dindjié, les Sarcis, les Nabajoes, les Toltèques et les Kollouches parlent sinon des dialectes congénères, du moins des idiomes frères et caractérisés par le même génie. — Les mœurs dépravées et réprouvées par la nature qui caractérisent les peuplades kollouches confirment le témoignage que portent de ce *peuple de Femmes* et de *fous* les traditions des Dènè-Dindjié, lesquelles les représentent comme allant entièrement nus et étant adonnés au plus affreux libertinage. Bancroft, dans son compendium intitulé : *The Savage Tribes of the Pacific coast*, rapporte plusieurs citations de voyageurs desquelles il appert que, dans ces peuplades, on trouve des jeunes gens qui, se consacrant au libertinage comme les efféminés antiques, revêtent à cet effet le costume du sexe et en affectent follement les allures. Certaines tribus californiennes imitent également cette odieuse dépravation, qui justifie pleinement l'épithète sanglante par laquelle les nations plus chastes de l'est et du centre ont stigmatisé les Kollouches.

Si donc nous considérons le Fou-Sang comme l'empire du Mexique, le témoignage des bouddhistes chinois

se trouve pleinement confirmé par celui de toutes les nations américaines du centre et de l'est, qui reconnaissent sur la côte occidentale de l'Amérique septentrionale, entre la presqu'île d'Alaska et le Mexique, une nation d'Indiens parfaitement dépeinte sous le nom de *peuple de Femmes*. Faut-il donc encore considérer comme fortuit cet accord des Dindjié, des Dènè, des Creeks, des Indiens, des Pueblos, des Mexicains et des Maya-Qquichoas lorsqu'ils s'unissent pour attester que leurs nationalités respectives sont composées de deux éléments étrangers l'un à l'autre et primitivement ennemis entre eux : l'un, à tête droite, au crâne allongé et à l'occiput surélevé, aux traits réguliers et nobles, et à la physionomie araméenne ou sémitique ; l'autre, d'un type vulgaire et repoussant, à la tête globuleuse, au front carré, à l'occiput plat, aux traits ramassés, au nez court ou épaté; traits caractéristiques des races touraniennes ou chaniques ?

Le nom de *Nahuatl* ou Nahomas signifie *hommes de l'ouest*, car le calendrier yucatèque, comme celui des Mexicains, représentait l'Occident par la figure symbolique d'une cabane, emblème du lieu de leur provenance. Cabane ou maison se dit *nah* dans les dialectes maya et tzendale, aussi bien que dans la langue des Kollouches-Haïdas des îles Charlotte. Remarquons aussi, avec de Landa, cité par M. de Charencey, que les Yucatèques appelaient jadis l'Occident *Nohen ial*, c'est-à-dire la grande descente, à cause de la multitude de peuples qui abordèrent au continent américain du côté du couchant. De même aussi, dans la langue des Dènè, congénère des idiomes mexicains, nous trouvons anciennement, pour désigner l'ouest, le mot *nahan*, devenu présentement en peau-de-lièvre *tahan, taan*. C'est pourquoi une des tribus dènè, qui habite le plus près de l'ouest, dans les montagnes Rocheuses, s'appelle encore de nos jours *Nahan*-

nè, contraction de *Nahan-ottiné* (peuple du couchant). Richardson les nomme *Nahonies* et *Nah-thanas*.

Devons-nous voir encore, dans cette triple consonnance de *nahoa*, *nohen*, *nahan*, une fortuité de ressemblance dénuée de tout fondement réel? Cette fortuité constante serait plus extraordinaire que la vérité même, puisque chacun de ces mots désigne l'Occident et que les mots *Nahoa* et *Nahan* caractérisent de plus deux nations occidentales.

J'ai dit qu'actuellement certaines peuplades dènè nomment l'ouest *tahan*, *taan*, *tan* et même *tah*, selon les dialectes. Cela tient à ce que les deux consonnes N et T sont souvent convertibles en dènè-dindjié, bien que l'on voit peu de rapports entre les nasales et les dentales. Ainsi de *nahan* ils ont fait *tahan*, et de *nah* (maison en kollouche et en maya-qquiche) ils auront fait *tah*; par la même raison que de *ni*, *né*, *nan*, *na*, qui signifient *terre*, ils font aussi *ti*, *tien*, *tan*, *té*, qui veulent dire également *terre*. Or, dans le dialecte dindjié, le plus septentrional de tous, le mot *terre*, qui se dit *Tien*, ainsi qu'en chinois, est aussi devenu le nom de l'Occident (*tien*). De même que le mot *tahan*, nom de l'occident, en dènè peau-de-lièvre, est justement le nom chinois de la grande presqu'île à laquelle abordèrent tout d'abord les colonisateurs du Fou-Sang, et dans laquelle le célèbre sinologue de Guignes voyait la presqu'île du Kamtschatka. Sans contredire une si respectable autorité, nous ajoutons que la description de cette contrée conviendrait aussi bien à la grande presqu'île d'Alaska, l'ancienne Amérique russe, patrie des Kollouches et des Dindjié, puisque de l'une comme de l'autre de ces péninsules les colonisateurs bouddhistes auraient pu, en se dirigeant vers le sud-est, atteindre, à travers le continent, le golfe du Mexique, d'où ils seraient arrivés au Guatémala par l'orient, puis-

que c'est de ce côté-là qu'y parvinrent *Wotan* et les *tséquils* eux-mêmes.

Les colonisateurs, quels qu'ils aient été, de l'Amérique, auraient donc donné à l'Occident le nom de la terre qu'ils venaient de quitter (*Tien*), comme d'autres lui laissèrent probablement le nom de leur patrie première, *Tahan* ou *Nahan*, dans lequel il est bien permis de voir une contraction du *Nah chan* des Tzendales. En maya, ce nom signifie *maison des serpents;* en kollouche, *maison de montagnes;* et en dènè, *terre du couchant.* D'après le témoignage de M. Hue, une chaîne de montagnes qui sépare le Thibet de la Chine s'appelle également *Nan-Chan.*

Un fait singulier, c'est que dans le Honduras et dans le dialecte lenka, qui appartient aussi au maya-qquichoa, le mot *maison*, *demeure*, se traduit par *tan* et par *tahu,* qui signifient l'un l'*occident* et l'autre *pays des montagnes* en dènè-dindjié. Nouvelle confirmation de ce que nous venons de dire que dans cette famille de langues les mots *nah* et *tah*, *nan* et *tan*, *nahan* et *tahan*, *ni* et *ti, nien* et *tien,* etc., sont synonymes et convertibles, et signifient ici : maison, demeure; là : terre, patrie, selon les dialectes. Et comme les peuplades qui parlent ces langues disent être venues de l'ouest et des montagnes Rocheuses, elles ont tout naturellement donné à ce point de l'espace et à la grande Cordillère qui l'occupe les noms de demeure, de patrie, ou terre proprement dite. De là les noms de *Tien*, *Tan*, *Tah*, *Tahan*, *Tahu*, *Nahan*, *Nah*, *Nohen* donnés à l'Occident par les Dènè-dindjié aussi bien que par les Maya-Qquichoa. Bien plus, ces mots ne s'emploient presque jamais seuls en dènè-dindjié, mais on les fait suivre de la postposition *ttsen, ttset*, qui signifient *à*, *vers.* Ainsi, pour désigner l'ouest, on dira *Tien-Uset, Tahan-Usen,* comme si l'on disait *vers la Terre*, *vers le pays de Tahan.*

Ici on nous suscitera peut-être une nouvelle objection. L'identité du nom de l'Occident en dènè-dindjié (*Tahan*), avec celui de la grande péninsule découverte par les colonisateurs bouddhistes du Fou-Sang (*Tahan*), en même temps qu'avec le nom donné à l'ouest de l'Amérique par les Toltèques (*Nohen*), ayant été établie comme elle nous semble l'être ci-dessus, ne pourrait-on pas en conclure que les Nahoas que Wotan trouva implantés dans ses nouveaux Etats ne sont autres que ces colonisateurs chinois venus de Tahan? Nous répondons sans hésiter que la chose ne se peut guère, puisque ces mêmes bouddhistes s'accordent avec les Wotanides pour dire qu'ils trouvèrent la *nation des Femmes* (les *Tséquils* de Wotan) dans la nouvelle contrée qu'ils venaient de découvrir. Comme nous avons toutes espèces de raisons pour assimiler les *Tséquils* (dont le nom signifie *femmes, jupons*, dans les langues congénères du toltèque) aux Nahoas orientaux, et de plus comme le mythe de Wotan a tant de rapports avec celui de Boudha, il serait bien plus rationnel d'admettre que ces sectateurs de Wotan furent réellement les colonisateurs bouddhistes eux-mêmes, venus de Chine au cinquième siècle, et que ces derniers étaient réellement des restes d'Israël venus à la suite de Koublaï-Chan; puisque, aussi bien dans *Boudha* que dans Wotan et dans *Sa-Wéta*, nous avons reconnu un héros législateur en tout comparable à Moïse.

M. de Charencey observant qu'en nahuatl le nom du serpent a pour lettre initiale la lettre N, ainsi qu'en hébreu (*nahash*), en siamois (*nakh*) et en sanscrit (*nâga*), il suppose qu'il n'y a aucune autre nation sur le sol américain dans le vocabulaire de laquelle la lettre N soit l'initiale du nom du serpent. Nous causerons donc à ce savant américaniste une agréable surprise en faisant remarquer ici que le nom du serpent commence par la

consonne N dans tous les dialectes de la langue *dènè-dindjié*, congénère du nahuatl, dans le kollouche et probablement aussi dans le nabajo, peuplade du Nouveau-Mexique. C'est là encore un des nombreux jalons par lesquels il est aisé de suivre la marche du peuple *adorateur* de *Wotan*, de *Sa-Wéta* et de *Boudha*, la connaissance du serpent et de très-gros serpents n'ayant pu parvenir aux peuplades hyperboréennes que de l'*Asie*, puisqu'on ne rencontre pas le plus petit orvet dans leur pays inhospitalier et glacé, tandis qu'il y a des couleuvres dans le Kamtschatka. Toutefois les *Dènè-dindjié* ont conservé le souvenir de grands *serpents verts* qu'ils disent être fort beaux à voir, mais très-dangereux. Ce sont donc des reptiles du genre python, tels qu'il s'en trouve en Asie et dans la Malaisie. Les Dènè nomment le serpent *nâh-dudhi*, *nâh-téwédi*, *nâh-tuwi*, selon les dialectes ; et les Dindjié *nâh-tadhœt, ntri-ndjow*. Dans tous ces mots composés, le monosyllabe *nâh* semble être le nom propre de l'animal, tandis que le mot qui suit n'en est que l'épithète ; car à lui seul ce dernier mot signifie, dans tous les dialectes, *celui qui se traîne, celui qui rampe*. En effet, pour exprimer l'action de ramper, on ne dit point *nasdudh*, *natéwéd, natelldhœs*, mais seulement *esdudh* ou *t'esdudh, téwéd* ou *dédéwed, telldhœt*. L'être qui est le sujet de la reptation est donc le *nâh*, mot racine conservé identiquement le même dans tous les dialectes *dènè-dindjié*. *Nâh-dudhi*, etc., signifient donc le *nâh* rampant. Nous avons déjà fait remarquer combien le nom du héros solaire des Pieds-Noirs, *Natus*, se rapproche de celui du serpent en dènè.

De plus, dans le dialecte dindjié, le serpent porte un autre nom, caractérisé par la consonne double *kl*, qui, dans les autres dialectes, ne convient qu'aux rongeurs. Par là encore s'expliquerait comment le nom de certains rongeurs aussi bien que le nom du serpent aurait été

donné comme l'emblème du héros qui nous occupe. Cet autre nom dindjié du serpent est *klan*, et les noms des rongeurs en dènè sont *klag*, *kli*, *glu*, *klé*, écureuil; *klu*, *gluné*, rat, souris; *klo*, *klag*, taupe, musaraigne, etc.

Wotan fut le bienfaiteur et le législateur de son peuple, auquel il apprit l'agriculture, les sciences, les arts; il régla le calendrier, institua une religion et bâtit des villes. C'est également ce que les Dènè-dindjié disent de leur *Sa-Wéta*, les Pieds-Noirs de *Natus*, les Hindous, les Thibétains, les Tartares et les Chinois de *Boudha*. C'est ce que fut, avant toutes ces divinités, Moïse, instituteur des néoménies et des fêtes, proclamateur de la loi divine, de la religion judaïque et de ses rites. Il dota Israël de villes, en le mettant, par le ministère de Josué, en possession des cités chananéennes, ainsi que le rapporte également la légende des Chaktas.

Le culte de *Wotan* se lie intimement à celui du tapir, dont la légende tzendale veut que ce héros ait doté l'Amérique. Ainsi le culte de *Boudha* se lie également au culte d'un animal, le bœuf-zèbre, dans l'Hindoustan, le yack ou bœuf grognant, au Thibet; celui de *Sa-Wéta*, au bœuf musqué ou ovibos; celui de *Mustatê-awasis* et de *Natus*, au bison ou buffalo. Par le fait, ce fut Moïse qui dota les Israélites des bêtes à cornes, que les Égyptiens, leurs maîtres, respectaient et adoraient comme des divinités, en leur permettant de tuer ces animaux et de se nourrir de leur chair, ce qui était considéré comme une abomination aux yeux de leurs persécuteurs.

Wotan soumit à ses lois les habitants primitifs des hauts plateaux d'Anahuac, adorateurs de *Tezcatlipoca*, l'ennemi de ses dieux. Les Dènè combattirent longtemps les Têtes-Rasées, adorateurs du géant *Yanak fwi odinza*, l'ennemi personnel de leur dieu *Ehna-guhini* (celui qui voit par devant et par derrière). Les Cassitaw vainquirent les

Cussaw, habitants des hauts rochers du pays blanc, et s'emparèrent de leurs villes. Dans ces différentes légendes il est aisé de voir un souvenir identique : celui de la conquête faite par les Hébreux des peuples chananéens qui habitaient les terres hautes de la Palestine, et qui adoraient *Beel-Phegor*.

Wotan prétend qu'il édifia de son souffle un temple sombre et souterrain au sommet d'une montagne, sise au bord de la rivière de Huehuetan. Il y déposa son histoire manuscrite écrite sur la pierre, un nombre de pierres de jade en rapport avec le nombre des chefs de son peuple, des vases précieux et des trésors. Enfin il établit pour le service de ce temple une grande prêtresse et des custodes ou *tlapians*. Peut-on voir une plus fidèle image du temple de Jérusalem, également situé sur une montagne, desservi par la hiérarchie lévitique, ayant à sa tête le grand prêtre, et qui contenait la Divinité elle-même? Sombre et obscur était le Saint des Saints, sans cesse voilé aux yeux du vulgaire, et dans lequel le grand prêtre lui-même n'entrait qu'une fois par an. Aussi entretenait-on devant l'entrée le chandelier à sept branches. L'arche, déposée dans ce réduit obscur, renfermait un exemplaire du livre de Moïse, un vase d'or plein de manne et la verge d'Aaron si souvent changée en serpent. Enfin le grand sacrificateur portait sur sa poitrine le rational, sur lequel se trouvaient autant de pierres précieuses que la nation israélite comptait de chefs de tribus. Le temple de Jérusalem contenait aussi de grands trésors qui tentèrent maintes fois la rapacité des monarques étrangers.

Les nations peaux-rouges situées au nord du Mexique n'ont pas conservé aussi vivace le souvenir d'un temple et d'un culte particuliers. Toutefois chez les Nabajos et les Apaches, peuples du Nouveau-Mexique, nous trouvons des étuves souterraines où se font les assemblées reli-

gieuses ; toutes les autres peuplades de l'Amérique du Nord ont également leurs étuves, lesquelles revêtent aussi un caractère religieux ; mais ce sont de simples tentes dressées au bord d'un cours d'eau. Chez les Esquimaux, adorateurs du héros solaire *Pad-muna*, les réunions mystérieuses du *Kéchim* offrent la plus grande ressemblance avec les temples obscurs des Nouveaux-Mexicains. Les Chippeways et les Cris ont leur long tabernacle de feuillage dans lequel se pratiquent les mystérieuses initiations du *Mitewi*. Les Dènè-dindjié ont leurs *chounsh* ou loges de médecine ; enfin les Pieds-Noirs ont leur temple du Soleil gardé par une prêtresse, desservi par un grand prêtre et dans lequel on conserve le feu sacré.

A ce propos, nous ne saurions passer, sans les signaler, sur les curieuses coïncidences et synonymies de termes et d'idées qu'offrent le nom du dieu éthéré des pythagoriciens, *Monas*, *Monade*, cette âme du monde d'où ils faisaient sortir et où ils faisaient émigrer ensuite tout ce qui a vie en ce monde, le *Manès* des Egyptiens, avec le *Manito* des Algonquins, le *Sakiâ-Mounî* des Mogols, le Sa-*Mana*-Nodom des Siamois, le Sa-*Mana*-Kutama des Pégouans, le *Manco*-Kapac des Péruviens, le *Mana*-Kopa des Pieds-Noirs et des Sioux, le *Mana*-Kombo des nègres du Darfour, etc. Elles prouvent la généralité du mythe qui nous occupe, car personne n'ignore que *Sakia-Mouni* est le même personnage que *Bouddha*. Les mêmes coïncidences existent dans les divers noms donnés à la magie en chaldéen, en grec, en latin et en chippeway, idiome américain. En effet, les mots *makiusa* et *madehiusé*, qui, en chaldéen, signifient à la fois l'office du prêtre, la science sacerdotale, le culte du feu et l'adoration de la lumière, se rendent en latin par *magia* et en chippeway par *maëkiw* et *maskikiy*. En Perse, le prêtre était connu sous les noms de *mag*, *mog*, *maked*,

d'où les Latins firent *magos*, *magicus*, *magister*, et d'où nous avons tiré les mots *mage*, *magicien* et *maître*.

En sauteux ou chippeway, ce même mot se rend par *maëkiw*-éyinuwk, et *mamataw*-siwok.

Mais revenons à nos identifications :

Wotan divisa ses Etats en plusieurs royaumes. Avant de mourir, Moïse statua d'une manière prophétique la part qui écherrait à chaque tribu d'Israël, et ordonna à Josué de faire ce partage.

L'Etat des Wotanides se nommait *Nâh-chan*, c'est-à-dire demeure des serpents. La contrée qui échut aux Israélites fut le pays de *Chan-aan*, dont le mot *Nâh-chan* semble être le même nom renversé.

Enfin *Wotan* s'en retourna mystérieusement aux lieux d'où il était venu, et nul n'en entendit plus parler. Les *dènè-dindjié* en disent autant de *Sa-Wéta*, bien que plusieurs tribus prétendent qu'il s'incarna dans le bœuf musqué, et que d'autres le fassent monter dans la lune. Les Tamouls font monter au ciel leur *Paudan*, au sommet du pic d'Adam, dans l'île de Ceylan, et ils y vénèrent encore l'empreinte de ses pas. Les Pieds-Noirs prétendent que leur héros *Nâtus* est parti pour le ciel, où il habite le soleil. Telle est aussi la persuasion des Esquimaux relativement à leur grand héros *Padmuria*, dont le nom signifie : « Celui qui est monté au ciel. » Enfin, bien qu'on sache que Moïse soit mort effectivement, « nul homme, dit le Deutéronome (chap. xxxiv, v. 6), n'a connu jusqu'ici le lieu de sa sépulture. » Et sans doute Dieu le voulut ainsi, afin de soustraire la dépouille et jusqu'au tombeau d'un homme si saint et si extraordinaire, aux adorations dont n'auraient pas manqué de l'entourer les Israélites, si enclins à l'idolâtrie. Et nous voyons combien cette précaution était nécessaire, puisqu'il n'est que trop évident que tantôt sous son nom véritable de *Mousa* ou *Moses*, tantôt

sous le couvert de son Dieu *Adonai*, le grand législateur des Hébreux a servi de thème et de prototype au grand mythe religieux universellement répandu dans les quatre parties du monde, sous les différents noms de *Adonis*, *Odon*, *Odin*, *Dan*, *Don*, *Wodan*, *Wotan*, *Sa-Wéta*, *Oton*, *Vodon*; *Mousse*, *Bouse*, *Boudha*, *Poudan*, *Boudon*, *Boddo*, *Botta*, *Boudéa*, *Toth*, *Teut* et *Taauth*. Son ascension au ciel peut s'expliquer d'une manière satisfaisante par l'assemblage monstrueux que firent les bouddhistes mogols des dogmes chrétiens et leurs mythes païens, *sous la domination* des *Khans* ou *Chams*, au onzième siècle; union d'où est sorti le lamanisme, qui est la forme la plus parfaite du boudhisme et qui se rapproche sous plusieurs aspects de la religion catholique.

Comme pour en rendre l'identité plus frappante et plus facile à établir, la légende d'Oxaca donne à *Wotan dix-sept* successeurs, tous de la même race et héros à grandes merveilles. Or Moïse, juge et législateur des Hébreux, eut également *dix-sept* successeurs, qui tous furent juges en Israël et dont plusieurs firent des choses extraordinaires. Voici leurs noms : Josué, qui arrêta le soleil dans sa marche; Othoniel, qui défit Chusan, roi de Syrie; Aod, qui éventra Eglon, roi de Moab; Samgar, qui tua 600 Phéniciens avec un soc de charrue; Barac, qui vainquit Sisara, général des Chananéens; Débora, qui fut prophétesse en Israël; Gédéon, qui vainquit les Moabites par le seul son de la trompette; Abimélech, qui prit et brûla Sichem; Thola ; Jaïr, dont les soixante-dix fils montaient soixante-dix poulains d'ânesses ; Jephté, qui voua sa fille en holocauste; Abésan, qui avait soixante enfants; Ahialon; Abdon, qui eut quarante fils et trente petits-fils; Samson, qui tua mille Phéniciens avec une mâchoire d'âne, de laquelle sortit ensuite une source d'eau vive ; Héli ; et enfin Samuël, le prophète et le faiseur de rois. Si, à ces

dix-sept juges, nous joignons les deux fils de Samuel, Johel et Abia, qui jugèrent aussi Israël, mais conjointement avec leur père, nous avons les dix-neuf chefs wotanides que la légende *tzendale* nomme quelque autre part.

La monarchie wotanide fut détruite par des dissensions intestines, auxquelles s'ajoutèrent la trahison et la rébellion de leurs alliés, les *Tséquils* ou Nahuatlaques. — La décadence de la monarchie israélite arriva par suite des guerres civiles, qui scindèrent d'abord la Palestine en deux royaumes distincts ; et des embûches que leur dressèrent sans cesse leurs faux alliés, les Chananéens, qu'ils auraient dû détruire, et qui empêchèrent toujours les Israélites de se fortifier comme nation.

Les Tzendales disent que les disciples de Wotan furent dispersés parmi d'autres peuples, ou englobés dans la nation des Nahuatl, qui se fortifia à leurs dépens. — Les Israélites furent dispersés par toute la terre. Un fort petit nombre demeura dans la terre sainte, où ils vivent misérablement parmi leurs ennemis d'autrefois, les Iduméens et les Syriens, devenus les Arabes et les Turcs.

On attribue à Wotan le culte du mont *Escurruchan*, au sommet duquel, dans une enceinte palissadée, on conservait un feu sacré, et où chaque Indien déposait une offrande. — Ceci rappelle la montagne de Sion, si chère aux Israélites et aux Juifs, au sommet de laquelle se trouvait le temple, rendez-vous de tous les croyants. — Nous avons vu que les Pieds-Noirs ont une figure de cette montagne dans la forme conique et circulaire de leur temple palissadé, au sommet duquel est le fagot sacré, et dans lequel brûle le feu sacré, auquel les Indiens portent également leurs offrandes. — Enfin les Dènèdindjié soupirent sans cesse après une montagne du bois, qu'ils invoquent en l'entourant de leurs regrets et de leurs

vœux, et qu'ils supplient de les *arracher à la contrée qu'ils habitent.*

Malgré la grande douceur que la légende reconnaît à Wotan, on lui prête en même temps un caractère funèbre et même malin. Ainsi, les Guatémaliens l'identifient avec *Mam*, dieu de la mort; et les Maya-Qquichoa, avec le mauvais Esprit. Toutefois, ces derniers, par une espèce de contradiction, l'invoquent comme le dieu de l'abondance et de la chaleur, sous le nom de *Kon* ou *Con*. Cette contradiction n'en est point une, en ce sens qu'à titre de souverain dieu, on peut dire de Wotan qu'il départit la mort comme la vie, les maux comme les biens, ainsi qu'il est dit de Dieu dans la Bible ; à savoir, la vie et les biens, en les envoyant volontairement; la mort et les maux, en les permettant librement. — Chez les Dènè-dindjié, le héros lunaire *Dan* ou *Sa-Wéta*, divinité bienfaisante, qui donne le pouvoir d'opérer des merveilles au moyen d'une baguette, procure aussi la santé, et délivre de la mort et des animaux malfaisants ; elle envoie la neige et les rennes sur la terre, et assure ainsi la vie du peuple dènè-dindjié ; mais elle devient aussi un génie de mort pour les ennemis des Dènè. On l'invoque alors, comme l'ange de la mort, sous le nom d'*Ettsun*, et c'est alors qu'elle est identifiée au serpent (*nah tudhi*). Tour à tour habitant de l'Astre, dieu de l'Abondance, Esprit-serpent, Rat rouge ou Souris jaune et génie de la Mort et de la Vie ; habitant du Pied-du-ciel et opérant des merveilles à l'aide de sa verge, ce dieu rappelle à la fois Moïse, Asmodée ou l'Ange exterminateur, et Astaroth ou la lune. Il revêt donc le triple caractère d'Hécate, déesse de l'abondance, sous le nom de Lune; déesse de la chasse, sous celui de Diane; et déesse de la mort et des enfers, sous le nom de Proserpine. — Ainsi, les Pieds-Noirs, après avoir invoqué leur dieu solaire, *Nâtus*, pour lui de-

mander l'abondance, la santé et la vie, entonnent leurs chants de mort et dorment le sommeil de guerre, afin d'obtenir de lui le trépas de leurs ennemis.

Telle fut, sans doute, la triple persuasion des Guatémaliens, relativement à Wotan. Invoqué sous ce nom, comme un héros et une divinité bienfaisante, il devient, sous le nom de *Mam*, le génie de la mort, de la maladie, et le démon des Yucatèques. Enfin, sous celui de *Con* ou *Kon*, il est, pour les Qquichoa, le dieu de la chaleur et de l'abondance. « Son symbole est alors, dit M. de Charencey, une tête humaine en forme de vase. »

Nous trouvons à ce dieu *Mam* des Guatémaliens une singulière ressemblance avec *Mam-On*, dieu des richesses et de l'abondance chez les Phéniciens. On peut dire même que c'est la même divinité, puisque le mot *On* ou *Eon* signifie le dieu, le génie, l'esprit; comme si l'on disait : le dieu *Mam*. On peut aussi le comparer à l'*Amoun* des Égyptiens et des Berbères modernes, et à l'*Ammon* des Grecs. L'auteur cité plus haut compare *Mam* au génie de la mort chez les Persans, *Yima*, ainsi qu'à celui de la mort chez les Hindous, *Yama*. Les Dènè-dindjié ont également, dans leur théogonie, un personnage nommé *Yamon*, meurtrier de sa famille et de ses enfants; ils le nomment le *blanc Yamon;* or, qu'on veuille bien observer que, dans l'Inde, les dieux sont noirs et les démons blancs. Blanche est la couleur funèbre en Chine, en Corée et au Japon, et les Dènè-dindjié eux-mêmes se saupoudrent la chevelure de duvet blanc, en signe de deuil. Les Dindjié, ainsi que les Pieds-Noirs, les Sioux et les Creeks, pour la même raison, se peignent alors le visage en blanc. M. de Charencey nous dit que *Yama* revêt souvent la forme de rat, de souris, comme l'*Ettsun* des Dènè-dindjié ; et, de plus, les Dènè placent leur *Yamon* au Pied-du-ciel, ainsi qu'ils le font de leur Moïse ; car *Yamon* signifie le *bord du ciel.* Ils

identifient donc, ou plutôt confondent ces diverses divinités, ainsi que le faisaient souvent les anciens. Qui sait même si ces différents noms : *Mam*, *Mam-On*, *Ammon*, *Amoun*, *Ya-mon*, *Ya-ma* et *Yi-ma*, ne proviennent pas, ainsi que le latin *mors*, et le nom hébreu de Moïse *Mô-ché* (*Mousa*, en arabe), de la racine hébraïque *Mâchah*, tirer, extraire, retrancher ?

Quant au dieu des Qquichoa, *Koh* ou *Con*, nous le retrouvons également dans l'antiquité. Les Égyptiens avaient *Aah-Khons*, c'est-à-dire *Khons*, lune, dont la coiffure était le disque lunaire, flanqué de cornes de bœuf. Son animal symbolique était l'épervier. Il était le dieu de la maladie, et on l'invoquait contre la mort et les démons. Fils d'Amoun ou le soleil, et de Maut ou Isis, la lune, on l'appelait aussi *Osar*.—Or, tel n'était-il pas le nom donné par l'historien égyptien Manéthon à Moïse : *Osar-Siph*, c'est-à-dire le dieu lunaire, taupe ou rat, *Khons*, la taupe ? —De même, chez nos Dénè-dindjié, l'épervier (*tra-tsè*, pleurs de l'onde) joue un grand rôle dans les chants et les cérémonies funèbres ; il semble y être désigné comme un génie ou un symbole de mort. — Les Dènè Peaux-de-lièvre invoquent aussi *Sa-Wéta*, leur héros lunaire, sous le nom de *Ebœ-Ekon*, mot composé, qui signifie à la fois *glaive* en forme de croissant, tel que semble être la lune dans son premier quartier ; et égide ou bouclier circulaire, tel que le paraît être le même astre dans son plein. C'est-à-dire glaive pour occire, bouclier pour protéger, espèce de diadème, qui convient parfaitement à ce dieu de la mort et de la vie.

Nous avons de nouveau, dans ces rapprochements, de nombreux exemples de cette symbolique cabalistique, que nous affirmons exister dans plusieurs traits et dans plusieurs expressions des légendes dènè-dindjié. Sur ce point, comme sur beaucoup d'autres, nous avons l'hon-

neur de nous trouver d'accord avec le savant comte H. de Charencey, lequel, en parlant de ce symbolisme talmudique, dit que « l'emprunt a certainement dû se faire par l'extrême Orient et que l'on peut citer bien des cas de doctrines cabalistiques et chaldéennes, fidèlement conservées en Amérique et en Océanie. »

Enfin, dans les ruines de Palenqué, on voit des représentations de pontifes revêtus de robes traînantes et portant des encensoirs; on y voit des croix terminées par des appendices semblables à la clef bouddhique et égyptienne, etc. — Chez les Dènè-dindjié, à défaut de monuments, nous avons des souvenirs vivants et très-distincts de l'encensoir, de l'éphod des prêtres hébreux, de la prière et de son efficacité, de la croix, etc. — En faut-il davantage pour reconnaître que des descendants d'Israël, sinon peut-être même des adeptes du christianisme, ont abordé en Amérique et s'y sont répandus à une époque reculée ? — Les prêtres juifs décrivaient l'image de la croix en élevant l'hostie ou victime des sacrifices, puis, l'abaissant vers la terre, ils la portaient horizontalement de l'orient à l'occident, et la déposaient ensuite sur l'autel. Telle est encore la pratique des Chamans ou jongleurs dènès, ainsi que celle des Algonquins, lorsqu'ils présentent le calumet au ciel, à la terre et aux points cardinaux.

En somme, on voit que nous avons de fortes présomptions de croire que les Tzendales-Chapanèques et les Maya-Qquiches sont un composé d'Israélites et de peuplades phéniciennes ou touraniennes, ainsi que nous l'avons dit des Creeks et des Dènè-dindjié, et que d'autres voyageurs l'ont émis longtemps avant nous touchant les Apaches et les Chicassaws.

CHAPITRE VII.

CONCLUSION.

Nous n'ignorons pas que les rapprochements qui ont fait la matière des chapitres précédents sont de nature à soulever les récriminations de plusieurs penseurs, de ceux surtout qui ne veulent pas voir intervenir la Bible à propos d'une science quelconque, et qui prétendent découvrir l'origine des Américains, sans faire appel aux comparaisons de dogmes, de langues et de coutumes, entre le nouveau et l'ancien-monde. Une telle méthode est loin d'être scientifique et positive, puisqu'elle se dégage volontairement des moyens qui pourraient la conduire à la possession de la vérité, pour se jeter dans des hypothèses vaporeuses et gratuites, disons mieux, dans des propositions paradoxales et inadmissibles, telle que celle de l'autochthonie des Indiens américains, c'est-à-dire de leur création sur le sol américain lui-même.

Avec un peu plus de simplicité et de sincérité, pas n'est besoin de faire aussi grand effort d'imagination. Il suffit d'ouvrir les yeux et les oreilles, et d'enregistrer fidèlement des notions, des traditions et des faits bien connus des peuplades peaux-rouges, et que corroborent entièrement nos livres sacrés. Quoi de plus positif et de plus certain ? On nous a appelés un *parti*, le *parti de la tradition*. Il y a ici plus qu'un parti et plus qu'une tradition, du moins en ce qui regarde l'hétérogénéité des Américains ou l'unité de l'espèce humaine ; il y a la grande école catholique, guidée par l'autorité divine, et l'histoire universelle, par la révélation, acceptée de con-

fiance, et par les faits, qui viennent toujours confirmer et corroborer la révélation. Or, nous persistons à croire que cette méthode, pour parvenir à la connaissance des origines, est plus scientifique et vaut mieux que l'*hypothèse;* parce que, du moins, elle s'appuie sur des preuves orales et écrites, et sur des autorités incontestables : la Bible d'un côté, le témoignage des peuples de l'autre. Elle a donc plus de chance de conduire à la vérité.

Ne dirait-on pas que parler de l'ancien monde et surtout des peuples de l'antiquité, à propos des Américains, c'est froisser les préjugés, se mettre en opposition avec la science moderne, heurter de front la libre pensée, ressusciter des faits et des vérités dont le scepticisme et le matérialisme doctrinal de notre époque croient avoir eu raison ? Nommer la Bible, le peuple israélite, ou telle autre nation de l'Orient, n'est-ce pas assez pour se perdre de réputation, se faire fermer les portes des sanctuaires de la science, se voir condamné, sans examen, comme un enthousiaste et un homme arriéré ? Quant à nous, nous sommes persuadé que des récriminations et des protestations qui ne reposent point sur une critique impartiale et judicieuse, sont l'indice non équivoque d'une cause qui redoute l'examen et ne demande qu'à s'entourer de ténèbres. Nous ne saurions consentir à entrer dans cette voie, parce que nous devons la vérité à tout homme de bonne foi, et que la vérité nous est encore plus chère que la réputation que nos écrits pourront nous faire aux yeux de certaines gens.

Or, il serait impossible que les savants ne fussent pas frappés et convaincus des rapports qui lient les peuples américains aux nations asiatiques, s'ils avaient pu les constater par eux-mêmes. Voyez la ressemblance que les monuments du Pérou, du Yucatan, du Honduras et du Mexique offrent avec ceux de l'Inde et de l'Égypte. La

forme pyramidale se retrouve partout la même, dans ces diverses contrées : aussi bien dans les téocalis mexicains que dans les immenses tombeaux des Pharaons ; dans les pagodes de l'Hindoustan, de Siam et de Java, comme dans les temples de Palenqué, dans les mounds de la Louisiane, ainsi que dans les *tumuli* que les races dites *cyclopéennes* ont légués à l'Europe occidentale. Nous venons de voir longuement que les mêmes mythes ou, si l'on veut, les mêmes persuasions règnent en Amérique, en Asie et en Europe ; les usages traditionnels sont aussi les mêmes. Nous en avons constaté ailleurs un grand nombre, nous n'y reviendrons pas. Mais nous en faisons ressortir ici d'autres qui nous ont échappé. Nous avons constaté que la circoncision est en usage chez les Dènè et les Dindjié, comme elle se trouve chez les habitants des Philippines. Si les Yucatèques et les Mexicains ne se circoncisaient pas, ils pratiquaient, du moins, dit La Harpe, une incision aux parties naturelles des petits enfants, afin de leur en tirer du sang. — Nous avons retrouvé en Amérique le sabéisme oriental, l'ophiolâtrie, le culte du feu et de la lumière et le fétichisme, unis au culte idolâtrique de Moïse ; nous y avons vu des temples, des testaments écrits, des autels et des sacrificateurs, des vestales et des pontifes ; nous y avons retrouvé le jeûne, la prière, l'usage des parfums et de l'encensoir, des offrandes et des sacrifices, des macérations et des pénitences publiques, des hymnes et des danses sacrés, des initiations et des mystères. — Quelles ressemblances ne présentent pas les funérailles de ces différents peuples ? Chez les Dindjié et les Dènè septentrionaux, le cadavre était lavé, oint, cousu étroitement dans une enveloppe de peau que l'on peignait en rouge ; puis on le transportait hors du camp, au milieu des cris et des chants lugubres, avec cette promptitude qu'affectent les Israélites et les musul-

mans modernes. On plaçait ensuite le corps dans un tronc d'arbre, et on le laissait s'y momifier. Dans l'Amérique russe, on brûlait les morts sur un bûcher, à l'instar des Hindous et des Grecs. Ailleurs on les abandonnait à la dent des bêtes fauves ou aux serres des corbeaux et des aigles, ainsi qu'on le pratique au Thibet. Au Mexique et au Brésil, on plaçait la momie accroupie dans de grandes jarres, après avoir eu soin d'en extraire les viscères, que l'on déposait, ainsi qu'en Égypte, dans quatre urnes surmontées de têtes emblématiques des animaux ou génies gardiens de la mort : le corbeau, l'aigle, le lynx et le chacal. C'est ainsi qu'on a retrouvé des momies aux îles Canaries, et jusqu'en France, à l'époque préhistorique. Telle fut, par exemple, la momie trouvée au village de Mantes, dans le Languedoc, dans la première moitié de ce siècle.

Que de ressemblances entre les traditions elles-mêmes, ces traditions dont le seul nom effarouche tant une certaine classe de gens ! C'est ainsi que, chez les Chippewayans, l'idée de l'arche est remplacée par un grand enclos, renfermant tous les animaux. Or, c'est là une légende zoroastrienne, au rapport de M. de Charencey, et nous retrouvons ce même enclos dans la tradition de l'*Ima* des Persans, et de l'*Ymos* des Guatémaliens. — La légende de la diffusion des langues et de la dispersion des peuples est la même dans l'Athabascaw-Mackenzie qu'au Mexique et dans ce que les Européens nomment l'Orient. Chez les premiers seulement, la tour de Babel est devenue une haute montagne conique ou une maison de pierre cylindrique, ainsi que disent les Dènè des montagnes Rocheuses ; chez les autres, c'est la pyramide de Cholula.— Les Dènè et les Dindjié rapportent maint exemple de l'animation des cadavres par la cubation avec leurs restes ; persuasion renouvelée des Égyptiens, qui la

léguèrent aux Grecs. Les fables d'Osiris et de Bacchus nous en offrent des exemples. — La période de *sept* jours, qui est d'origine purement araméenne, ou, disons mieux, hébraïque, se retrouve, comme nous l'avons vu, non-seulement chez les Toltèques et chez les Chaktas, mais encore parmi les Dènè et les Dindjié. — La division de ce dernier peuple en deux camps : les hommes de la droite (*Ettchian-Kré*) et ceux de la gauche (*Natsin-Kré*), division si curieuse que nous avons fait connaître, depuis longues années, par nos précédents écrits, et qui est confirmée par ce qu'en a dit depuis l'ouvrage américain *Alaska and his Ressources*, cette division se trouve identiquement la même parmi les Siamois (1), ainsi que parmi les Finnois (2). Chez ces différentes nations, les jeunes gens doivent choisir leur conjointe dans le camp opposé, et les enfants appartiennent de droit au camp de la mère. — Nous avions également constaté ailleurs le mode de chasse chinois, décrit par le R. P. Du Halde, S. J., qui consiste à entrer dans l'eau jusqu'au cou en cachant sa tête dans une calebasse, et à saisir ainsi les pattes du gibier aquatique, pour l'attirer sous l'eau et lui tordre le cou. Ce genre de chasse, connu de nos Dindjié hyperboréens par leurs traditions, était pratiqué par les Caraïbes, au rapport de M. le comte de Porto-Seguro. — Le même auteur, en décrivant une danse caraïbe, a dépeint, sans s'en douter, la *danse* dite *de l'ours* de nos Dènè Peaux-de-lièvre. Elle consiste à sauter en rond autour d'un feu dans lequel on a déposé sur une pierre la rotule d'un ours. Ce faisant, les danseurs se voilent le visage du revers de la main gauche, et, se frappant la fesse droite avec l'une des pattes de l'animal qu'ils tiennent en leur main, ils le

(1) *Dictionnaire ethnographique de Migne*, d'après La Harpe, p. 1590.
(2) *Idem.*, d'après Castrén, p. 732.

défient en criant : « *Mèni nayet ?* Qui donc l'a tiré de ta bauge ? » Au rapport de Malte-Brun, les Ostiaks ont exactement la même danse, dans laquelle ils font à l'ours les mêmes objurgations.

A toutes ces preuves qui nous dévoilent tant de corrélations entre le nouveau monde et l'ancien, entre les Peaux-Rouges et les Orientaux, nous devons joindre celles que nous fournissent les découvertes ethnologiques les plus récentes. Dernièrement (1), un savant, sérieux et considéré, faisait part à la Société de géographie de Paris des curieuses et importantes similitudes qu'il a découvertes entre les monuments réputés druidiques et celtiques, tels que *tumuli*, karnaks, kromleks, menhirs, dolmens, allées souterraines, etc., et non-seulement ce savant français a retrouvé dans la patrie des Pharaons, dans cette terre noire (*Kem* ou *Cham*), les ouvrages cyclopéens qui excitent notre étonnement dans le nord et l'occident de l'Europe, mais encore jusqu'à leurs noms mêmes. Par là s'expliquent les ressemblances frappantes qui avaient été remarquées déjà entre les types *kymry* ou welche et *kernvote* ou bas breton, et le type égyptien. Ces noms de peuples eux-mêmes semblent n'être que des dérivés du nom de l'Égypte, *Kem*. De là ce type septentrional, à la face anguleuse et sauvage, aux cheveux noirs, durs et plats, à l'œil brun et farouche, que nous nous étonnons de voir mélangé avec la race blonde et même jaune de leurs conquérants saxons, scandinaves, francs et germains.

Mais ces mêmes monuments, faussement appelés *druidiques*, et qui appartiennent de droit à la race égyptienne, ou plutôt chananéenne, le docteur Barth les avait déjà rencontrés dans l'Etat de Tripoli, en 1855 (2), et d'autres

(1) En mars 1876.
(2) *Discoveries in Central Africa*, by docteur Barth.

voyageurs en ont trouvé de parfaitement semblables sur la côte de Malabar (1). Qu'y a-t-il là d'étonnant ? N'admet-on pas que les Étrusques furent une colonie égyptienne ; que Bouddha, le congénère des divinités américaines Wotan et Sa-Wéla, a une origine égyptienne ? N'est-ce pas en Égypte que le philosophe chinois Lao-tsé vint puiser la philosophie et le système religieux qu'il répandit dans l'extrême Orient (2) ? — Et ceci se passait vers le temps de la captivité et de la diffusion du peuple israélite. — N'est-ce pas de la vieille Égypte que Pythagore apporta en Grèce une théogonie et un système philosophique qui, de là, se répandirent jusque dans tout l'empire romain, et d'où sortirent les vieilles divinités celtiques ? Et ces tribus errantes et nomades qui ont traversé tous les âges et qui vivent encore dans un état à demi sauvage au sein de nos sociétés civilisées, que sont-elles, sinon des peuplades égyptiennes, ainsi que les considère l'opinion populaire ? J'ai nommé les *Gypsies* du Cumberland et du nord de l'Écosse, les *Bohémiens* de France, les *Tziganes* de Bohême, les *Gitanos* d'Espagne, les *Zingari* de l'Indus, les *Poddas* du Malabar, les *Veddas* de Ceylan, les *Nahoaris* de Syrie, dont le nom rappelle si vivement les *Nahoas* du Mexique et les *Nahonies* de Richardson.

Et qu'y aurait-il donc de si extraordinaire en ce que cette race chananéenne, que nous voyons s'être ainsi répandue en Europe, en Asie et en Afrique, préalablement à l'occupation de ces continents par les Aryâs et les Sémites, se fût aussi disséminée en Océanie et en Amérique ? N'avons-nous pas une très-forte probabilité que les faits que nous observons dans les anciens continents se sont reproduits, à notre insu, dans les autres continents, que nous n'avons appelés le nouveau monde que

(1) *Celtic Druids*, by Higgins.
(2) Abel Rémusat, *Mémoire sur Lao-tseu*.

pour déguiser notre ignorance? N'y retrouve-t-on pas des monuments en tout analogues à ceux de l'ancien? et ne sommes-nous pas très-fondé à considérer les tribus nomades américaines, ainsi que les Océaniens, comme les frères des *Gypsies*, des *Poddas* et des *Nahoaris?*

En admettant, par analogie, cette identité, on s'explique pourquoi, parmi les tribus peaux-rouges, nous retrouvons des types si divers, quoique tous à peau brune et à cheveux noirs, et qui tantôt se rapprochent du type égyptien, et tantôt de l'hindou, ici paraissent israélites ou araméens, ailleurs kernvotes ou kymrys.

C'est ainsi, pour ne mentionner que nos observations propres, que certaines tribus Dènè-dindjié, entre autres celles des fleuves Anderson et Mackensie, les Esclaves et les Flancs-de-chien, offrent une ressemblance frappante avec le type égyptien ; yeux beaux et ardents, fendus en amande et bridés à l'angle interne; bouche proéminente, à la lèvre supérieure retroussée fortement, ce qui lui donne un air dédaigneux et quelquefois brutal; front haut, mais étroit; nez un peu camard ou arrondi, ce que l'on nomme un nez de mouton ou de sphinx; petite moustache très-claire. Ainsi que les femmes égyptiennes, les femmes de ces tribus dènè portent sur le menton les mêmes petites lignes parallèles tatouées en bleu, ainsi que de petites croix aux coins externes de l'œil et aux commissures de la bouche. Mais le type le plus commun parmi les Dindjié ou Loucheux d'Alaska est celui des gypsies hindous, connus sous le nom de *Poddas* et de *Veddas*, dont j'ai vu et examiné bon nombre de photographies, prises d'après nature. On trouve chez eux des personnes de teint très-foncé et d'autres à la peau blanche.

Les types araméens et israélites se retracent d'une manière frappante dans les physionomies des Sioux, des Na-

bajos, des Chippewayans et des Peaux-de-lièvre : leur front est déprimé et bombé ; leurs cils épais voilent des yeux au regard oblique et ophidien ; les arcades sourcilières sont surélevées et se rejoignent à la racine du nez, comme chez les Tartares, en formant ce qu'on a appelé *sourcils de chèvre ;* le nez est aquilin, vu de profil, et cependant écrasé vers les lèvres, dont la supérieure dépasse l'inférieure en manière de bec d'aigle. Le pavillon des narines est fortement accentué ; la tête est portée en avant dans un grand nombre d'individus, ce qui leur donne un air d'abjection caractéristique. Le teint, qui est rouge clair chez les septentrionaux, devient bistré chez les tribus méridionales. Les Sioux, le Chippewayans, ainsi qu'une partie des Peaux-de-lièvre, ont le crâne allongé ; mais, dans la demi-tribu des Bâtards-Loucheux, qui provient du mélange des Dènè Peaux-de-lièvre avec les Dindjié ou Loucheux, le crâne est large, aplati à l'occiput ; le front est vaste et carré, les traits refrognés, massifs et lourds ; les formes se rapprochent alors des types brésiliens et esquimaux.

Quant à ces derniers, leur type, sur les côtes de la mer Glaciale qui avoisinent les bouches du Mackenzie et de l'Anderson, nous paraît évidemment être le même que celui des Botocudos et d'autres Brésiliens, tels que les Tupis, les Purvis, etc., et que celui des Taïtiens. Ils ont la tête globuleuse et massive, large aux pommettes ; les yeux petits et bridés ; la lèvre inférieure très-grosse et pendante ; la bouche toujours ouverte ; le nez rond et gros ; le teint rouge blafard chez les Océaniens, bistré chez les Brésiliens, jaune sale chez les Esquimaux. Comme les sauvages auxquels nous les comparons, ces Esquimaux se fendent latéralement les oreilles, et se coupent carrément les cheveux au-dessus des yeux, tandis qu'ils les laissent pendre de chaque côté du visage.

Il n'est pas d'Indiens qui ressemblent plus aux Kanaks d'Hawaï (Sandwich) que les Chinouks, de la Colombie britannique ; tête large, face plate, yeux à fleur de tête, air niais, teint rouge-clair.

Les Kanaks des îles Gambier et de l'archipel Samoa, ainsi que les Indiens Wakish ou Têtes-Plates de la Colombie britannique et de l'Orégon, ressemblent aux Algonquins Chippeways et Kioways. Leur face est grotesque, leurs traits grossiers et fortement accentués, leur nez aquilin, la bouche régulière et fermée, à lèvre supérieure gonflée. Leur teint est rouge foncé ; leur crâne allongé et surélevé.

Les ressemblances entre les Océaniens et les Américains semblent être confirmées par l'accord de leurs idiomes, touchant leurs noms propres respectifs. Ce nom, qui chez toutes ces nations est le mot *Homme*, s'exprime, ainsi que nous l'avons dit ailleurs, en Océanie par les mots *tane*, *tanata* ; en Amérique, à l'est des montagnes Rocheuses, par *tana*, *tènè*, *dènè*, *danè*, *tinè*, *dunè*, *dindjié* ; et, à l'ouest des montagnes, par *dnaïné*, *tkuïané*; enfin, sur les bords du Pacifique, par la substitution de la lettre K au D (ou au T, qui lui est corrélatif), le mot *homme* devient *kéné*, *kinaï*, *kénaïtz*. De là au nom de certains Polynésiens, *Kanak*, la différence n'est pas grande, comme on le voit.

On peut également rapprocher le nom des Esquimaux, *innok*, au singulier, de celui des Algonquins *Cris* ou *Cristinaux inniniw*, et des Maskégons ou Swampies *iginiw*.

Jusqu'à démonstration positive du contraire, il demeure donc prouvé à nos yeux :

1° Que la majeure partie des Indiens qui appartiennent à la grande famille américaine des Dindjié-dènè-nahajos-aztèques sont, ou bien les restes malheureux des Israélites captifs en Chaldée, ou bien d'anciens prosélytes du judaïsme immigrés de l'Asie. On ne sau-

rait admettre, en effet, qu'une nation autre que le peuple israélite ait conservé aussi vivace et aussi pure l'histoire de Moïse, unie à son culte, à des prescriptions purement judaïques, à l'usage de la circoncision, et jusqu'à la fête du Phase ou de la Pâque.

2° Que l'élément étranger et ennemi que Dindjié, Dènè, Chaktas, Tzendales et Aztèques reconnaissent exister dans leur sein ne saurait être qu'un élément chananéen (ou, si l'on veut, touranien, pour nous conformer à la nouvelle manière de s'énoncer qu'ont adoptée les ethnologues). Si ces rapprochements que nous venons de faire tiennent la balance à peu près égale entre les Égyptiens, les Phéniciens et les Chaldéens, rappelons-nous que, parmi les troupes des grands rois de Babylone, chez lesquels les Israélites étaient captifs, « se trouvaient des Égyptiens dont Crésus, roi de Lydie, avait le commandement » ; que Cyrus établit des colonies égyptiennes dans l'Asie Mineure (1) ; que la grande horde des Mogols contenait tous les éléments que nous venons d'énumérer, et que ces éléments, assimilés au peuple chinois, après la conquête de l'empire du Milieu par Kublaï-Khan, y ont été retrouvés depuis par d'autres voyageurs (2). Enfin, l'Amérique ayant été découverte par des colonisateurs chinois, au cinquième siècle de notre ère, il n'est nullement étonnant de retrouver en Amérique ces mêmes éléments touraniens, bien qu'ils aient pu s'y transporter longtemps auparavant, en même temps que l'élément israélite et araméen.

3° Enfin que les légendes américaines que nous venons d'étudier et dans lesquelles nous avons reconnu un souvenir traditionnel très-vivace de l'histoire de Moïse et du peuple hébreu, doivent être assimilées à celles qui ont

(1) Guérin Du Rocher.
(2) Klaproth.

cours dans l'Asie touchant Bouddha, sous toutes les formes de son mythe. — Il nous reste à savoir maintenant dans laquelle de ses phases le bouddhisme a pu passer sur le continent américain.

Pour cela, il faut nous rappeler que, dans le principe, c'est-à-dire 970 ans avant notre ère, lorsque nous voyions poindre le réformateur hindou Sa-Kia-Mouni, le premier des Bouddha, toute sa religion consistait dans la théorie égyptienne de la métempsycose. Ce *Mouni* était donc une doublure du *Monas* de Pythagore, qui l'avait emprunté au *Manès* des Égyptiens, comme il devint ailleurs *Mana*, *Manco* et *Manito*. Les premiers patriarches du dogme de la migration des âmes, laquelle eut son principe dans la promesse de l'incarnation d'un rédempteur futur, faite par l'organe de Moïse, ces premiers patriarches, dis-je, vécurent à la cour des rois de l'Inde, et Bouddha s'incarnait tantôt dans une caste et tantôt dans une autre. Cette période du bouddhisme, la plus primitive, fut aussi la plus voisine du judaïsme, d'où nous n'hésitons pas à dire qu'elle est issue, et à côté duquel elle a vécu et grandi.

Au cinquième siècle de notre ère, Bouddha, alors fils d'un roi de Malabar, quitta l'Hindoustan pour n'y plus revenir, et alla se fixer en Chine, où, pendant huit siècles, ses successeurs ou bouddhas vivants menèrent une existence précaire. Cependant, de la Chine, ce culte débonnaire et persuasif se répandit au Japon, en Corée, au Tonquin, au Cambodge, à Siam, au Pégu, et en Tartarie surtout, sa patrie adoptive. C'est de cette époque que date la colonisation de Fou-Sang, au Mexique, par des pèlerins bouddhistes chinois (1). A cette époque, le culte du Moïse-Bouddha devint la religion de plus du quart de

(1) De Guignes.

l'humanité, après avoir adopté les superstitions des ophiolâtres asiatiques (1).

A cette seconde phase, succéda une troisième que l'on nomme le lamanisme ou bouddhisme thibétain. Elle ne prit naissance qu'au treizième siècle, lors des conquêtes du Grand Mogol Gengis-Chan ou Khan, et de ses premiers successeurs. A cette époque, le bouddha vivant était un talapoin thibétain. Les pontifes suprêmes de cette religion furent revêtus d'une gloire toute nouvelle, et reçurent le titre de rois et de dalaï-lama ou grand prêtre. Le Thibet devint ainsi la résidence de ces divinités humaines et le bouddhisme thibétain, s'assimilant les dogmes, les mystères, les cérémonies du culte des chrétiens nestoriens et catholiques, dont la Tartarie était alors remplie, revêtit sa forme actuelle, appelée *lamanisme* (2). Cette transformation eut lieu trente-trois ans après la mort de Gengis-Khan, et par le fait de son petit-fils, Khublaï-Khan, conquérant tartare de la Chine.

Ce n'est pas cette dernière période du bouddhisme que nous retrouvons chez nos Dènè-dindjié, c'est, au contraire, la forme la plus primitive et la plus voisine du judaisme, auquel nous l'avons vue mélangée. Mais au Mexique et au Yucatan, il est probable que la seconde forme fut importée par les colonisateurs bouddhiques du troisième siècle, et que, les émigrations asiatiques ayant continué durant de longues années, quelques-unes des innovations du lamanisme auront pu également s'implanter sur le continent américain. Cette théorie expliquerait les quelques pratiques chrétiennes que nous trouvons diffuses au milieu des légendes et des coutumes des Peaux-Rouges : les représentations d'autels, d'oiseaux emblématiques, d'encensoirs, de pontifes mitrés, de tiares, etc.,

(1) De Charencey.
(2) Abel Rémusat.

en même temps que la civilisation avancée des empires du Mexique et du Pérou.

Tels auraient été, en effet, les produits du bouddhisme christianisé ou lamanisme. Tandis que les croyances, les traditions et les pratiques purement judaïques des tribus sauvages, unies à leur culte mosaïco-bouddhique, seraient le résultat des émigrations primitives des bouddhistes asiatiques, c'est-à-dire de ces restes d'Israël rejetés par Dieu vers le Septentrion et l'extrême Orient, rebelles à leur loi jusque dans la terre de l'exil, et qui, au culte idolâtrique de Moïse et des astres, ont joint l'ophiolâtrie ou adoration du serpent (1) et toutes les erreurs des nations

(1) Les rapports terminologiques qui se présentent à nous entre le pays d'*Ophir*, vers lequel les Tyriens ainsi que les rois de Juda et d'Israël envoyaient leurs vaisseaux, et le *pays des serpents*, de nos légendes dindjié et dzendale, nous sont une nouvelle garantie que les Orientaux n'ont pas été étrangers au continent américain. En effet, le nom du serpent en grec est *ophis* et en phénicien *ophion*, mot qui en hébreu a le même signification.

Du pays d'*Ophir*, Israélites, Iduméens et Chananéens rapportaient des épices, de la poudre d'or, des pierres précieuses, de l'ivoire et des singes. Or, toutes ces choses existent ou existaient alors sur le continent américain, qui possédait le mammouth et qui est le pays de l'or et des bois de teinture par excellence. De plus, parmi les Sémites, deux hommes ont porté le nom d'*Ophir* ou *Opher*, et sont considérés, par la Bible, comme la souche des habitants de ce *pays des Serpents*. Ces deux hommes furent *Ophir*, arrière-petit fils d'Héber, et *Opher*, petit-fils d'Abraham et fils de Madian, contemporain des douze patriarches; tous deux de la souche à laquelle appartenaient les Hébreux.

Nous n'ignorons pas que le premier *Ophir* est considéré comme le père des Hindous, ce qui rapprocherait singulièrement le pays d'Ophir de la Palestine; et de l'Amérique le transporterait dans l'Hindoustan. Mais cette supposition ne saurait nuire à notre thèse, puisqu'il a fallu que les colonisateurs asiatiques de l'Amérique passassent par l'Inde et la Chine, pour arriver au continent américain, par le côté de l'Occident. Dans ce cas, ils auront pu dire, avec vérité, qu'ils passèrent par le *pays des Serpents*, l'*Ophir* de l'Ecriture, c'est-à dire l'Hindoustan; et qu'ils étaient eux-mêmes de la race des Serpents, c'est-à-dire d'*Ophir*; puisque celui-ci etait, aussi bien qu'Abraham, le petit-fils d'Héber, père des Hébreux.

touraniennes, parmi lesquelles les Hébreux vécurent, et dont les débris, agglutinés à leur propre peuple, les ont suivis jusque sur cette terre d'Amérique.

E. PETITOT.

Quant à l'ophiolâtrie elle-même, Mosheim dit (1) qu'elle fut, dans le principe, un mélange de *judaïsme* et de *philosophie égyptienne*. Une partie des *Ophites* orientaux embrassa ensuite la religion chrétienne, tout en conservant ses anciennes erreurs. Ce que ce mélange monstrueux offre de curieux pour nous, c'est que les dogmes et les croyances de ces Ophites christianisés concordent parfaitement avec ce qui reste de l'ancien culte du serpent, tant en Asie qu'en Afrique et en Amérique. Ainsi, selon les Ophites, le Créateur était un tyran et le Christ n'était venu que pour en détruire l'empire (2). De même, dans les traditions dènè et chaktas, en considérant l'ours, le lion et l'aigle comme les emblèmes de la Divinité, nous avons vu celle-ci tyranniser les humains; et c'est le rat rouge ou la souris qui seul vient à bout de délivrer le monde de cette tyrannie, en rongeant soit l'arc de l'aigle, soit la pagaie de l'ours, etc.

Les Ophites disaient que le serpent, en donnant à nos premiers parents la connaissance du bien et du mal, leur avait rendu le plus grand des services. De même aussi les sectateurs dahomiens du dieu-serpent, Dan ou Tau, prétendent que ce fut lui qui ouvrit les yeux à nos parents, que le grand dieu *Javieroh* avait faits aveugles (3). Il est difficile de ne pas reconnaître *Jéhovah* dans *Javieroh*.

Lorsque les Ophites célébraient leurs mystères, un serpent sortait de l'autel et paraissait goûter aux offrandes qu'on y déposait, comme pour les accepter. Ainsi faisaient les prêtres d'Esculape, etc., etc.

Ainsi donc la présence de l'ophiolâtrie en Amérique, loin de battre en brèche notre thèse, lui communique une nouvelle force, puisqu'elle prouve une fois de plus que les idées *judaïques* et *égyptiennes* ont pénétré sur ce continent, et que par conséquent il ne fut pas étranger à l'ancien monde et surtout aux peuples orientaux.

(1) Bergier, *Dictionn. théolog.*, article OPHITES.

(2) Toute la mythologie égyptienne et grecque repose sur cette croyance, écho affaibli de la promesse primitive du Rédempteur. Voyez la fable d'Isis et de Typhon, et celle de Prométhée, commentées par le savant A. Nicolas, t. II de ses *Etudes philosophiques*.

(3) *Annales de la propagation de la foi*, lettre de M. l'abbé Borghero, missionnaire au Dahomey.

(*Note de l'auteur.*)

Paris — Typographie A. HENNUYER, rue d'Arcet, 7.


University of Alberta Library
0 1620 0750 4606